

Montréal, 12 janvier 1952

63e année, No 35

Per  
S-400  
Ex. 2

*A-L.*

# e Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- LA VIE DE RUDY HIRIGOYEN
- Nos vedettes : Maurice GAUVIN
- Nos villes : HULL
- HISTOIRES DE BOURREAUX
- LA CLINIQUE DU DIABLE,  
Roman policier par M.-A. Dazergues.



RUDY HIRIGOYEN



*Les hommes distingués  
préfèrent le*

**LORD CALVERT**

*Canadian Whisky*

Servi avec orgueil  
dans des occasions spéciales  
quand seul le meilleur  
satisfera

**CALVERT DISTILLERS LIMITED**  
AMHERSTBURG • ONTARIO

## RÉPONSES À QUELQUES QUESTIONS

### Peut-on accomplir du bon travail quand on est à jeun ?

Non, bien sûr. S'il est vrai qu'un repas trop copieux alourdit l'esprit, être longtemps à jeun cause presque toujours des maux de tête. Il est très important qu'un écolier se lève assez tôt pour prendre un sub'antiel déjeuner. On peut en dire autant de tout fonctionnaire ou employé tenus d'être au travail à l'heure fixe. S'il est vrai qu'en certains pays un déjeuner composé de pain grillé et d'une tasse de café suffit, c'est parce que leur climat est moins rigoureux que le nôtre et aussi parce que le repas du midi s'y prend exactement à midi. Donc, imitons le président Roosevelt qui déjeunait d'un oeuf au jambon.

### Les querelles compromettent-elles la bonne entente d'un ménage ?

Oui, si elles sont fréquentes. Elles sont moins redoutables par le motif souvent insignifiant qui en est la cause, que du fait qu'elles font ressortir au grand jour, ce qu'il y a de moins bon en chacun de nous. Cependant, une explication loyale est toujours préférable à l'accumulation de griefs qui sont une source cachée de rancune.

### Les adolescents sont-ils portés à tout dramatiser ?

Ce penchant est tout à fait de leur âge. Il ne faut donc pas être trop sévère à l'égard de certaines exagérations et, se garder surtout, de les traiter de mensonges. La vanité blessée, l'indignation, la jalousie sont autant de sentiments que les jeunes portent à l'extrême. Laisser passer le premier flot de paroles puis s'appliquer à donner aux griefs leur juste proportion. S'efforcer aussi de guérir la jeunesse de son besoin, parfois si agaçant, de se faire remarquer.

### Un mari doit-il admettre en public qu'il n'est pas maître chez lui ?

Que la chose soit vraie ou non, il aurait tort de la proclamer. S'il croit, en agissant ainsi, passer pour un homme bon, généreux et conciliant, il se trompe. Il passera plutôt pour un type mou et sans caractère. Cela le desservira à la fois auprès de son employeur, de ses clients et de ses subordonnés.

### Une jeune mariée a-t-elle raison de se plaindre d'être incomprise ?

Règle générale, une jeune mariée doit éviter de parler de sa vie conjugale, soit en bien, soit en mal. Si elle se trouve incomprise, c'est parce qu'elle n'a jamais réfléchi sérieusement au fossé si profond qui sépare les deux sexes. Quand elle voyage en pays dont elle ignore la langue, elle ne s'étonne pas de n'être pas comprise et s'efforce de l'être. La vie conjugale est en quelque sorte un pays étranger et nouveau, il faut beaucoup de bonne volonté mutuelle pour parvenir à s'entendre parfaitement.

### Comment effacer des marques de crayon ordinaire ?

Sur n'importe quel vêtement lavable, ces taches disparaissent au premier blanchissage. Sinon, recommencer en frottant énergiquement. Rincer. Pour les tissus non lavables, faire une solution d'une tasse d'alcool dénaturé et de deux tasses d'eau. En faire l'essai sur un bout d'étoffe. Eponger la tache, d'abord avec cette solution, puis à l'eau froide.

### **LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE** Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637\*

**FRED & GEORGES POIRIER**  
Propriétaires

**JEAN CHAUVIN**  
Directeur

**CHARLES SAURIOL**  
Chef de la publicité

Chef du tirage ..... ODILON RIENDEAU  
Chronique sportive ..... OSCAR MAJOR

A B O N N E M E N T S			
	Canada		Etats-Unis
1 an .....	\$3.50	1 an .....	\$5.00
6 mois .....	2.00	6 mois .....	2.50
<b>AU NUMERO : 10 CENTS</b>			

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.  
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

# RUDY HIRIGOYEN

*Sa carrière et ses plus grands succès  
de chansons et de disques*

EST BASQUE, né à Mendionde, près d'Hasparren, dans les Basses-Pyrénées. D'une famille de condition fort modeste, il dut travailler tout enfant. Il débuta à Paris comme chasseur à l'hôtel George-V, puis, après avoir exercé plusieurs professions plus ou moins rémunératrices, il se destinait à être coiffeur lorsque, fin 1938, il remporta le Crochet Radiophonique BYRRH au Poste-Parisien, puis fut le gagnant du Crochet de Radio-Cité.

Début 1939, il obtient le 1er prix (sur 110 concurrents) du concours des Ténors pour l'Opéra et l'Opéra-Comique, en chantant *La vie de bohème*, puis il remporte le Grand Concours de la Chanson Française à Nice sur 360 concurrents... tout cela sans avoir travaillé sa voix. Il rentre alors au Conservatoire de Paris.

Mais c'est la guerre, la captivité... A son retour des camps de prisonniers, il auditionne au Châtelet, est engagé dans les chœurs pour doubler Maurice Vidal dans *Valses de Vienne*, puis passe au Casino de Paris pour chanter un des tableaux de la Revue, et au Palace, dans une opérette aux côtés de Jane Sourza. C'est ensuite le tour de chant, des tournées, des revues dans le Midi, en Belgique, etc.

Début 1947, il est appelé à reprendre le rôle principal de l'opérette *La Belle de Cadix*, en remplacement de Luis Mariano, et il chante cette Opérette plusieurs mois à Paris, puis à Bruxelles et dans toute la Belgique.

L'année 1948 est entièrement consacrée à des représentations de *La Belle de Cadix* dans les principaux théâtres municipaux de France et de Belgique, où il bat tous les records de recette. Il n'abandonne pourtant pas complètement la chanson, et enregistre plusieurs succès en exclusivité pour les disques Decca.

Début 1949, alors qu'il est en tournée à Marseille avec *La Belle de Cadix*, M. Montjoye, directeur de la Gaité-Lyrique de Paris vient pour l'entendre, et l'engage immédiatement pour la reprise tant attendue à Paris de la célèbre opérette *Le Pays du Sourire*. Il reprend le rôle ingrat du Prince Sou-Chong, qu'illustrèrent Richard Tauber, Willy Thunis, José Janson, et il triomphe encore actuellement chaque soir sur la scène du premier théâtre français d'opérettes.

M. Montjoye, qui a amené Rudy Hirigoyen en grande vedette à Paris, veut également en faire une vedette internationale, et se prive délibérément de son concours pour les dernières semaines du *Pays du Sourire* en le faisant engager par M. Charles Goulet, directeur des Variétés-Lyriques de Montréal, où il chanta dans la célèbre opérette *Andalousie*, avec les décors et costumes de la création à Paris.

A la suite de ce voyage, Rudy Hirigoyen est engagé en exclusivité pour une année par les propriétaires de l'opérette *Andalousie* pour toutes les représentations de cette oeuvre en France et pays de langue française.

D'autre part, ayant fait preuve dans *Le Pays du Sourire* en particulier, de dons de comédien très grands, il est actuellement sollicité pour plusieurs films, dont un film musical sous la direction de René Dary.

Parmi ses plus grands succès de chansons et de disques, il faut citer :

Les airs des Opérettes : *La Belle de Cadix*, de Francis Lopez ; *Andalousie*, de Francis Lopez ; *Le Pays du Sourire*, de Franz Lehár ; *La Rose du Bengale*, de Louis Gaste.

Les chansons : *Maman*, de Bixio ; *Pastourelle à Nina*, de Bourtayre ; *Mon Bel Amigo*, de Louiguy ; *Je reviens au Pays*, de Bourtayre ; *Pancho-Villa*, de Guestem ; *Boléro*, de Paul Durand ; *L'amant de Minuit*, de Jack Ledru, etc.

RUDY HIRIGOYEN que le public montréalais aura le plaisir d'applaudir prochainement dans "Le Brigand d'Amour", est un ténor dont la voix est aussi captivante que son sourire est sympathique. Lors d'un récent engagement à Montréal, Rudy Hirigoyen obtint un succès remarquable par son interprétation du rôle principal de "Andalousie", opérette de Francis Lopez. — Voici lors de cette même opérette, Rudy Hirigoyen dans une des scènes des mieux réussies. (Photos Gaby, Montréal)



# MAURICE GAUVIN

par LUCETTE ROBERT



Maurice Gauvin, entre deux rôles radiophoniques, redevient le directeur de "Montreal Casting", agence de placement pour films.

LAISSER ses études de rhétorique, au Petit Séminaire de Québec, pour devenir acrobate-équilibriste, n'est pas une chose banale. Après cela, Maurice Gauvin pouvait, sans danger de se casser le cou dans un saut dangereux, rebondir jusqu'au théâtre. Il choisit ce métier à Québec, il y a une vingtaine d'années, alors que cette ville était dénuée de scène régulière et que le théâtre subissait sa pire crise. « Métier dur, mauvaise époque », résume-t-il à l'nsi ses débuts.

Avec la troupe de Marc Forrez, il joua dans « Aurore, l'enfant martyr », à la Salle paroissiale de Notre-Dame-de-Grâce de Québec; ce mélodrame qui fit alors le tour de la province vient d'être filmé par France-Film d'après un scénario différent. Il fit des tournées dans les centres franco-canadiens pendant deux saisons, et joua avec sa femme, Berthe Plante, (une de nos artistes les plus sincères, et l'interprète des Contes d'Yves Thériault, à Radio-Canada), au Palais Montcalm de Québec. Devant un public de 1,400 personnes, il fut l'avocat de « Madame X... », rôle tenu par sa femme. « La scène était étagée sur quatre plans », me dit-il: « L'estrade des jurés, la chaise du témoin et le fauteuil du juge. Berthe Plante avait un maquillage qui lui creusait le visage et une telle expression de souffrance dans le regard que je récitai mon rôle avec des larmes, de vraies larmes, dans la voix. Mon émotion était si grande que je terminai mon plaidoyer en sanglotant ». Comme je lui demandais s'il en fut ainsi à chaque représentation, il hocha la tête avec regret. Un autre rôle lui a laissé un souvenir ému: celui de l'idiot, « composition très marquée », dans « La grande Marnière », de Georges Ohnet. Cet artiste, à qui l'écran devait donner toute la force dramatique d'un jeu et d'un visage expressifs, a-t-il toujours excellé dans le drame? Non pas. Rappelez-vous tous ces rôles dans le répertoire comique de l'Arcade, genre « Moumou » et autres, en 1940.

Maurice Gauvin fit le plus complet des apprentissages radiophoniques au poste C.H.N.C., de New-Carlisle, où il cumula les fonctions d'annonceur, de réa-

lisateur et de scripteur, pendant deux ans. Il est de la distribution de toutes les continuités: Florent Chevron, dans « Un homme et son péché »; « Mousse », dans la « Chronique de Saint-Léonide », écrite par Yves Thériault pour C.K.A.C.; « Amédée », dans « Val d'Amour », d'André Audet, à C.K.V.L.; et encore dans « Métropole », « Rue Principale », « Francine Louvain », « Jeunesse dorée », etc, etc. Sans compter les rôles dans Radio-Collège et Radio-Théâtre de Radio-Canada.

Si la voix de Maurice Gauvin nous était familière sur les ondes, son visage nous devint inoubliable après le rôle de brute qu'il tint avec tant de réalisme dans « Gros Bill ». (On se souvient de la bataille entre « Alphonse » et le « Gros Bill » dans un camp de bûcherons). Il joua, ensuite, le rôle de l'impresario de Monique Leyrac, dans « Lumières de ma ville », et plus récemment, dans « Butler's Night Off », de Roger Racine et Mount Royal Films que vous verrez d'un jour à l'autre, dans nos cinémas. Entièrement tourné à Montréal, avec du capital canadien-français, cette fantaisie sur un valet de grande maison, amoureux d'une jeune fille qu'il entraîne, ainsi que son rival, dans un milieu de voyous, est le premier film de ce genre à être tourné au Canada.

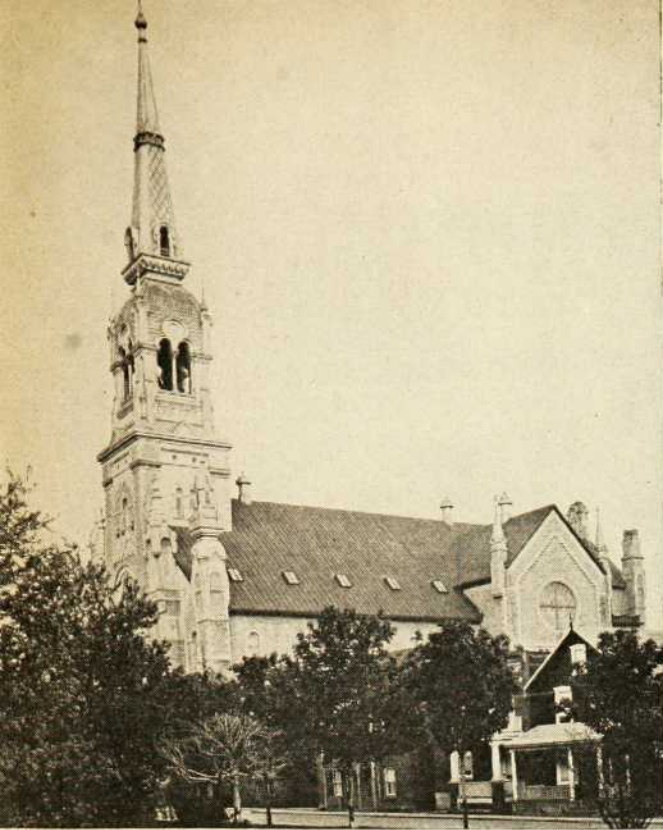
Maurice Gauvin qui n'aime pas que le théâtre, mais aussi les affaires de théâtre, est directeur de « Montreal Casting », agence de placement pour films. Il connaît bien ce milieu et ses besoins, puisqu'il joua dans cinq documentaires et trois grands films. Nous le voyons ici avec une candidate, Monique Jourdan. Finaliste au concours de Miss Cinéma; lauréate-pianiste de l'université Laval, à l'âge de treize ans, elle avait, récemment, un engagement au Casino Bellevue. Mais les grands projets de Maurice Gauvin pour 1952 nous donneront, peut-être, dès le début de l'année, une nouvelle formule de divertissements dont il surveille actuellement la réalisation avec Michel Noël.



Avec Monique Jourdan, finaliste au concours de Miss Cinéma, Maurice Gauvin évoque quelques souvenirs de ses rôles dans "Le Gros Bill" et "Lumières de ma ville", devant un magnifique montage photographique. Photos L. Alain, Le Samedi.

# HULL, métropole de l'ouest du Québec

par JEAN-PAUL VANASSE



La plus belle et la plus ancienne église de Hull : l'église Notre-Dame-de-Grâce.

**H**ULL, qu'on se plaît souvent à surnommer la Métropole de l'Ouest du Québec, vient au sixième rang parmi les villes de la province, immédiatement après Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke et Verdun. Sans doute, à cause de son âge même et des conditions dans lesquelles elle fut bâtie, elle ne compte pas, comme Shawinigan, Sherbrooke et Granby, parmi les plus belles ni parmi les plus modernes, mais elle n'en est pas moins progressive. C'est un lieu commun que de dire qu'une ville est promise à un brillant avenir; mais, dans le cas de Hull cependant on peut faire une telle affirmation sans tomber dans le ridicule du patriotisme local exagéré ou des promesses électorales car son destin est lié géographiquement à celui de la Capitale du pays et plus celle-ci s'agrandira, plus la ville de Hull en bénéficiera. D'ailleurs, suivant les statistiques officielles, elle s'est classée au premier rang parmi toutes les villes canadiennes quant à l'accroissement de la population au cours des dix dernières années.

Sise sur la rive nord de l'Outaouais, Hull ferme pour ainsi dire la partie ouest du Québec; c'est la porte d'entrée d'une des régions les plus pittoresques du Québec sinon du pays tout entier: la Gatineau. Avec sa population de 43,000 âmes — elle a augmenté de

12,000 depuis 1940 — avec ses nombreuses industries, ses nouveaux quartiers de résidences modernes, son excellent système de transport en commun, ses huit paroisses, son hôpital, son sanatorium, son manège militaire, son école technique, son externat classique, son école normale, ses vingt écoles primaires, Hull est une ville parfaitement organisée.

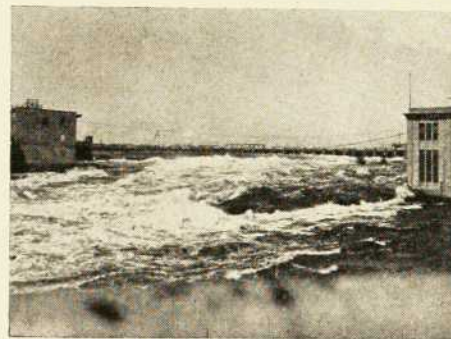
Dans le domaine de la radio, Hull possède un poste qui diffuse sur 1,200 kilocycles et s'intitule à bon droit « la voix française de la vallée de l'Outaouais »... Ce poste, qui répond à l'indicatif C.K.C.H., appartient depuis quelques années déjà au quotidien *Le Droit*, le seul journal de langue française de la région Ottawa-Hull. *Le Droit* est publié à Ottawa, mais il dessert parfaitement la population de Hull et de tout l'Ouest du Québec. En plus, deux hebdomadaires sont publiés ici: *Le Progrès et L'Opinion*. A Hull, plus du tiers des gens sont propriétaires de la maison qu'ils habitent. La moyenne de membres par famille est très élevée; en effet, elle atteint 4.18 pour cent alors que dans le Canada en général elle n'est que de 3.8 pour cent et dans le Québec de 4.4. La ville s'étend sur une superficie de quatre mille acres. Ses voisines immédiates sont, en plus d'Ottawa, les villes d'Aylmer et de Gatineau, les villages de Deschênes et de Pointe-Gatineau, les municipalités de Hull-Sud, Ironside et Limbour.

Hull a été pendant longtemps une ville presque exclusivement industrielle; il s'est établi au cours des années, particulièrement depuis vingt-cinq ans, un heureux équilibre dans la population qui se compose aujourd'hui encore de nombreux ouvriers, mais aussi d'un nombre considérable de collets blancs. Au début du siècle, Hull vivait de quelques industries seulement: le bois, le papier, les allumettes. Peu à peu, elles se diversifièrent suivant les besoins et aujourd'hui les 81 industries hulloises emploient plus de quatre mille personnes à qui elles versent annuellement la somme de treize millions de dollars en salaires. Les usines de pulpe et de papier E. B. Eddy emploient à elles seules

plus de 1,300 hommes de Hull; la Canada Packers a plus de 300 personnes à son service; Canada Cement donne du travail à 175 hommes; plus de 125 personnes sont à l'emploi du Transport Urbain. Dans l'industrie du vêtement, la compagnie Woods Manufacturing retient les services d'une centaine d'hommes et de trois cents femmes; plus de 350 personnes travaillent dans les autres manufactures de vêtements. (Les usines de la Canadian International Paper, à Gatineau, constituent aussi un important débouché pour la main-d'œuvre hulloise.) De plus, on fabrique à Hull des denrées alimentaires, des eaux gazeuses, des médicaments, du savon, du mica, des matelas, du béton, de la machinerie, des allumettes, des bijoux, des métaux ouvrés, du bois de construction, des haches, des balais, du cuir, etc. Mais, si l'on veut cultiver le paradoxe facile, on peut affirmer que le gouvernement fédéral qui n'a aucun immeuble dans Hull — la nouvelle imprimerie nationale est cependant en construction sur le boulevard du Sacré-Coeur — est le plus important employeur de Hull. En effet, plus de quatre mille Hullois traversent le pont Alexandra ou le pont Chaudière chaque matin pour se rendre dans les bureaux des divers services fédéraux.

Depuis une quinzaine d'années, Hull a progressé de façon vraiment extraordinaire. Sa population qui dépasse 43,000 âmes s'accroît sans cesse et il est probable que dans une vingtaine d'années elle atteindra 60,000. En moins de quinze ans, la ville a été dotée de quatre nouvelles paroisses et, pour sa part, la commission scolaire a dû agrandir ses écoles et en construire plusieurs nouvelles. Par ailleurs, c'est par millions de dollars qu'il faut évaluer les travaux publics exécutés depuis une dizaine d'années dans le but de favoriser l'épanouissement de la ville. Au cours de la même période on a construit environ trois mille maisons, comme le prouvent les statistiques municipales. L'avènement de l'autobus qui a remplacé, en 1946, des tramways préhistoriques, a favorisé de façon considérable le développement de tout un quartier de Hull, soit Wrightville, où les gens craignaient autrefois de s'établir trop au-delà

[ Lire la suite page 31 ]



L'Hôtel de Ville de la municipalité de Hull. — Sur la rue Principale, ce vaste édifice de pierre abrite le Bureau de Poste. A l'arrière-plan, la tour du Palais de Justice, et plus loin, le clocher de l'église Notre-Dame-de-Grâce. — Les Chutes Chaudière sont la principale source d'énergie électrique de la région. Nous voyons à droite, l'usine de la Gatineau Power. — Presque tous les ouvriers de la région de Hull sont propriétaires ainsi que l'atteste cette rue bordée de coquettes résidences dans un nouveau quartier de plaisance. — A droite: la rue Principale, dans le quartier des affaires, avec ses magasins, ses boutiques, ses hôtels, ses restaurants et cinémas. (Photos C.N.R., Office National du Film et B. J. Déry).





A gauche : une hôtellerie de Morin Heights, village de skieurs situé en bordure de la ligne des Laurentides du Canadien National. On y trouve des pentes rapides et, pour les amateurs de la marche, des petits coins pittoresques.



Coucher de soleil sur les versants enneigés de Saint-Sauveur, à 51 milles de Montréal.

## L'INVASION ANNUELLE DES SKIEURS



**S**I LE SKI fut connu et pratiqué depuis des siècles dans les pays nordiques, si depuis longtemps les petits montagnards de France et de Suisse peuvent glisser jusqu'à leur école, on peut dire que ce sport n'est pratiqué au Canada que depuis une trentaine d'années. Avant cette date, seuls quelques privilégiés pouvaient s'adonner aux griserie de la descente en flèche.

Beaucoup peuvent encore vous dire quelle aventure représentait un voyage hivernal dans le Petit Nord il n'y a pas un demi-siècle. Aujourd'hui, grâce à nos compagnies de chemins de fer et à des hôteliers entrepreneurs, des voies de pénétration magnifiques sont à notre disposition et la route est venue doubler le rail. Les Laurentides n'ont été longtemps qu'une station estivale, mais, depuis que la technique moderne permet de se déplacer en toute saison, depuis que des pistes de ski ont été pratiquées, depuis que les hôtels, les chalets, les remonte-pente et les « trains de neige » font de Ste-Adèle sur

le C.P.R., de St-Sauveur et Morin Heights sur le C.N.R., des stations de ski magnifiques, les Montréalais y vont en nombre chaque jour plus important de telle sorte que de hameaux en villages, les stations sont devenues de véritables villes où tout est organisé pour le délassement et le repos dans le sport.

Pour qui monte dans les Laurentides pour la première fois en hiver, c'est une véritable révélation. La nature toute blanche sur laquelle se détache la teinte fauve des pins, les vallonnements qui se dessinent en pentes douces, reposantes pour l'oeil, le calme immense tandis que l'on sent la vie grouiller partout sans en être importuné, la civilisation à notre disposition mais silencieuse, étouffée par la neige, noyée dans l'immensité du pays.

Le Petit Nord, séjour idéal, beau témoignage de la victoire du Canada et de ses grandes compagnies pour asservir la nature et vaincre le climat.



Les premières pistes de ski, tracées dans les Laurentides, il y a environ trente ans, firent de Saint-Sauveur et de Morin Heights, les grands centres de sports d'hiver qu'ils sont devenus. De nombreux "trains de neige" desservent toute la région. Au nord de Québec, le ski se pratique surtout du côté du lac Beauport. (Photos C.N.R.)



# HISTOIRES DE BOURREAUX

Ceux du moyen âge inspectaient les marchés  
Ceux de la révolution étaient assoiffés de sang  
Celui d'aujourd'hui est un digne fonctionnaire

**L** EST UN HOMME dont on ne prononce jamais le nom sans un certain effroi, c'est le bourreau. Nous employons le singulier de nos jours car il est unique dans notre organisation judiciaire, mais si nous remontons deux cents ans en arrière, les bourreaux pullulaient. Toute ville importante avait le sien. Il n'était pas rare de voir des villes comme Douai ou Cambrai posséder leur bourreau. Par une curieuse coutume, les bourreaux de Paris avaient la surveillance des marchés et appliquaient les règlements de police en « fustigeant » à coups de baguette les délinquants. Les exécutions étaient rares, et c'était le plus souvent à ces corrections municipales que se bornait leur ministère.

Les troubles de la période révolutionnaire vont donner au bourreau un surcroît d'occupations. La convention décrète que des exécuteurs accompagneront dans tous les chefs-lieux l'accusateur public. Ils recevront un traitement allant de 2,400 francs dans les petites villes jusqu'à 6,000 dans les grandes et 10,000 à Paris.

Alors on assiste à un spectacle épouvantable. Tous ceux qui craignent de n'être pas nommés arrivent à Paris, courent les protecteurs, assiègent les ministères, promettent d'être zélés.

Comme le tribunal révolutionnaire de Rochefort, faute de guillotonneur officiel s'adressait aux « patriotes » et leur demandait un vengeur, quelqu'un parut.

— Je me nomme Ance, s'écria l'homme avec enthousiasme, j'ambitionne cet honneur. A Brest où il se rendit après avoir guillotiné, dans un même après-midi, les 26 administrateurs du Finistère dont il avait à l'avance dressé les actes de décès, il fit sur l'esplanade de la guillotine un parterre avec les 26 têtes des suppliciés et contempla longtemps dans une attitude de héros la foule qui hurlait.

Cet être d'horreur qui s'amusa un jour à laisser tomber le couperet plusieurs fois sur la même tête avait 20 ans !

Les monstres comme Ance ont été des exceptions. Pour connaître le bourreau en titre de la révolution, c'est Sanson qu'il faut étudier.

Imaginez-vous ce que pouvait être la journée de ce fonctionnaire de la Guillotine ? Chaque matin, il se présentait au Palais de Justice et montait au cabinet de Fouquier-Tinville relever le nombre des prévenus qu'on jugeait ce jour-là. L'arrêt n'était pas rendu qu'il avait déjà calculé approximativement le nombre des condamnés. Tant de charrettes ! Et le voilà chez le loueur, discutant la location du cheval, marchandant comme une commère aux provisions, consentant sur le prix de 15 francs pour se rattraper sur les cinq francs de pourboire.

Puis rassuré sur sa journée, il rentre chez lui et met à jour, en parfait comp-

table, des livres qu'on ne peut ouvrir sans frissonner d'horreur.

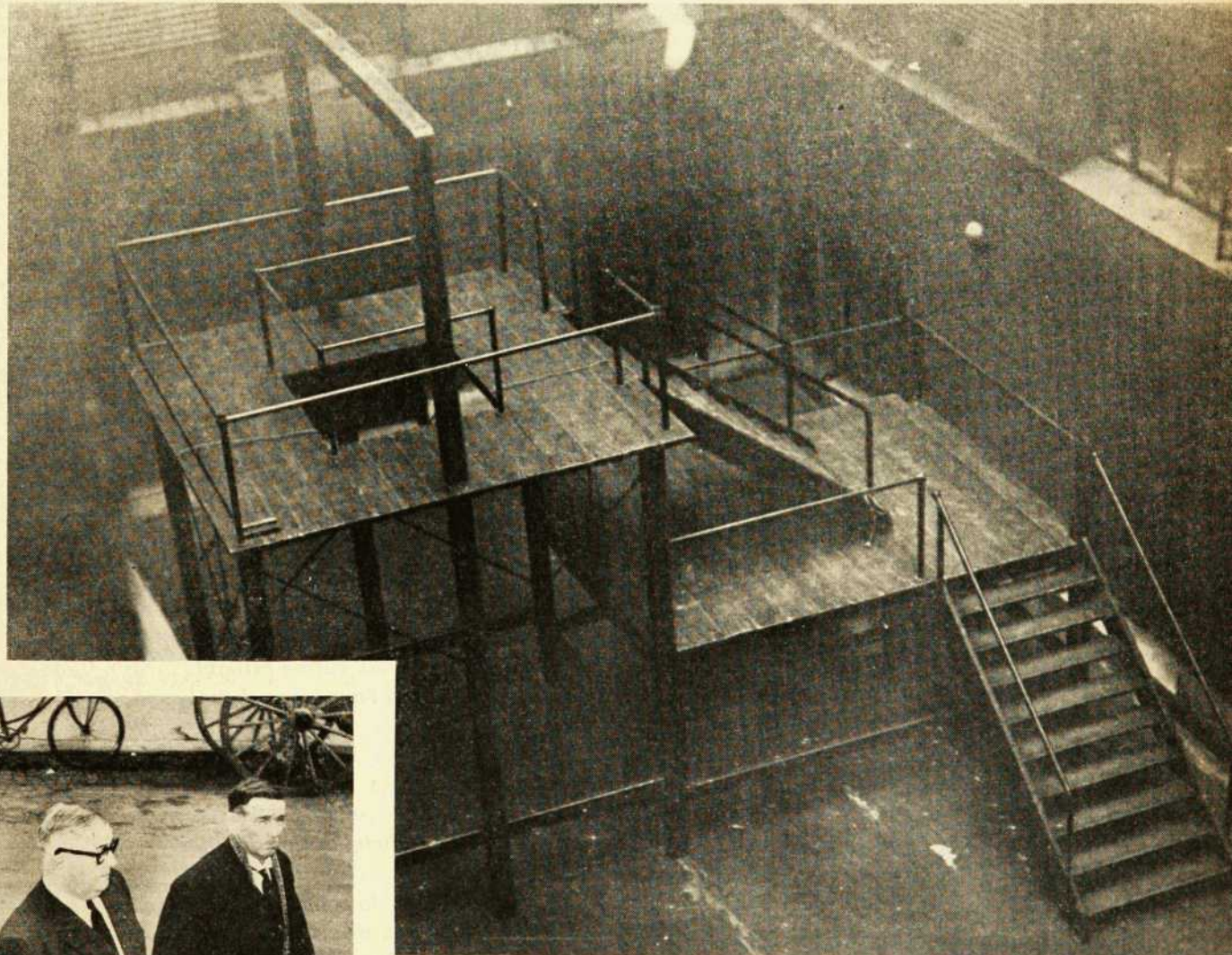
Sur le coup de trois heures, il revient au Palais. Il porte le chapeau haut de forme bombé à la mode anglaise. Sa chevelure est impeccable, sa redingote sombre est parfaite. Ses aides ont terminé l'apprêt des victimes, le cortège s'avance, il donne le signal du départ. Dans un instant, sur la place de l'échafaud, il suffira d'un geste de son pouce pressant le bouton : les têtes tomberont les unes après les autres. Il restera impassible devant les exécutions qui se succèdent avec rapidité : du 16 avril 1793 au 29 juillet 1795, 2,831 têtes tomberont. Au surplus tous ses confrères reconnaissent sa supériorité. Giraud écrit au Comité du Salut public : « Sanson et ses élèves guillotinent avec tant de prestesse qu'on croirait qu'ils ont pris des leçons, à la manière dont ils escamotent leur homme. Ils en ont expédié douze en treize minutes ».

Tirons le rideau sur ces scènes néfastes où le bourreau devient un exécuteur au service des haines politiques. Depuis l'époque de la Révolution le bourreau par une transmission régulière et paisible a passé par un petit nombre de titulaires. A Charles Henri Sanson, l'homme de la terreur, ont succédé son fils Henri et son petit-fils Clément-Henri. Heinderich qui a succédé à ce dernier en 1847, donne sa démission en 1872 et est remplacé par Roch. Nous ne trouvons plus en-

suite que les Deibler père et fils et même gendre. Tous ont été de très honnêtes gens. Le montage des bois de justice était extrêmement délicat. Il y a une trentaine d'années on pouvait voir sur la chaussée devant la prison de la Roquette, cinq dalles encastrées dans l'empierrement. Ces dalles servaient de bases à l'échafaud.

Quelles scènes se sont déroulées sur cette place de la Roquette ! Parmi les drames les plus horribles de la guillotine, l'exécution de Tropmann est demeurée célèbre. C'est Heinderich qui devait mettre à mort celui dont le nom terrorisait Paris et lui-même a raconté la scène telle qu'elle se passa au lever du jour : « Tropmann paraît. Il est pâle, ses traits sont défigurés, hideux. Depuis la veille, il a vieilli de trente ans. Cet homme de 19 ans a l'aspect d'un vieillard. Il tourne les regards vers la police et ses yeux brillent d'un éclair. Mais lorsqu'on veut le saisir, il se débat, les yeux hors des orbites, il est effrayant de rage et de désespoir... A grand-peine, avec mes quatre aides, nous pouvons le retenir à l'extrémité de l'estrade. Enfin, on le couche sur la planche à bascule. Il s'y tord comme un serpent. Il jette alors sa tête à droite, et me mord la main gauche ; je pousse un cri, mais me maîtrisant, j'avance la main droite sur le ressort. C'est le reflet du couteau qui glisse, et la tête contractée de Tropmann tombe dans le panier ».

[ Lire la suite page 31 ]



Ci-dessus la potence volante de la prison de Bordeaux qu'on déplace suivant les besoins. Les pendaisons se font à Bordeaux même du haut d'un balcon dont la trappe s'ouvre sur le vide. Photo Canada Wide A gauche : les obsèques de M. Desfourneaux, le bourreau de Paris, se sont déroulées dernièrement à l'église St-Christophe de Javel. Les trois femmes en deuil sont Mme Desfourneaux (au centre), Mme Anatole Deibler (à gauche), Mme Marcelle Deibler (à droite). En France, la charge de bourreau s'est transmise de père en fils depuis des générations.

## Roman policier

## LA CLINIQUE DU DIABLE

par MAX-ANDRE DAZERGUES

**O**n ne s'improvise pas l'historien d'un personnage tel que Tom Flip sans être tenu à de certaines réserves, et à une discrétion à toute épreuve. Celles de ses enquêtes que je vais relater le seront avec sa permission.

Le dramatique récit de la *Clinique du Diable* — que l'on va lire — m'a demandé beaucoup de réflexion. J'en rapporte scrupuleusement, ci-dessous, tous les faits; pourtant, je dois dire ici, en toute loyauté, que j'ai cru bien faire de changer les noms de ses héros. Ceci mis à part, tout est exact, sauf aussi — je veux l'avouer également — le nom du village. Mirgham n'existe pas. Mais la verte campagne des environs de Londres compte une petite agglomération semblable en tous points, qui porte, toutefois, un autre nom.

On voudra bien me pardonner ce court préambule. Je crois qu'il était nécessaire.

Et maintenant, voici l'histoire...

Par une pluvieuse après-midi de novembre, alors que la nuit n'allait plus guère tarder de tomber, je reçus à mon hôtel un coup de téléphone de l'inspecteur Tom Flip. Il me dit, laconique selon son habitude :

— Venez !... Ne tardez pas... Pour une fois, j'ai besoin de vous...

Bien entendu, je ne me fis pas répéter l'invitation. A peine eus-je franchi le sombre seuil de Scotland Yard que mon célèbre ami m'entraîna vers une automobile de la police qui attendait dans la cour, avec un jeune inspecteur déjà au volant.

Je ne rapporterai pas le nom de ce dernier; cela me paraît inutile, et inutile également de m'appesantir sur des détails fastidieux. Tom Flip, inconsciemment, m'a appris le laconisme. Je serai donc très bref. Ce récit l'exige.

Nous nous engouffrâmes dans la voiture, et Tom Flip me dit en substance, tandis que nous roulions à vive allure bientôt :

— Mon cher, je connais votre déplorable habitude de questionner sans cesse. Je n'ai actuellement, le loisir de répondre à des interrogations inutiles. D'avance donc, je vous prie de vous taire. Je vais seulement vous résumer la situation, telle qu'elle se présente.

« Voici : nous nous rendons à Mirgham; c'est une charmante localité située à une quarantaine de milles de Londres; elle compte environ 5,000 âmes. Il y a là une ancienne et très belle église, les ruines d'un vieux château, plus d'un site enchanteur, des promenades exquisés, et tout ceci ne nous intéresse pas.

« Ce qui doit retenir notre attention, c'est la clinique du professeur Chesterking, où sont soignés, par ce savant réputé, des malades des deux sexes, atteints d'affections diverses. N'ouvrez pas la bouche encore une fois : je sais trop ce que vous allez me dire. Vous avez lu dans des revues médicales maints articles sur le professeur Chesterking, et d'autres de sa plume.

« Oui, le professeur est un savant. Il cherche ardemment la solution du problème du cancer; comme beaucoup d'autres, il ne la trouve pas, et l'on ne saurait lui en faire grief.

« La clinique du professeur Chesterking se trouve fort écartée de Mirgham d'environ deux kilomètres. Autant que je m'en souviens (car, der-

nièrement, ayant eu l'occasion de me rendre à Mirgham, je suis allé, par curiosité pure, rôder autour de cet établissement dont on dit — ou plutôt dont on disait — le plus grand bien) cette clinique est entourée de hauts murs et compte de nombreux bâtiments, parmi lesquels se trouve, tout au fond du parc immense, un petit pavillon réservé aux aliénés.

« Vous savez, en effet, qu'avant même d'ouvrir sa clinique de Mirgham, le professeur Chesterking était un psychiatre distingué, un aléiste remarquable; je suis convaincu qu'il n'a pas changé. Et il a dû conserver dans ce pavillon quelques-uns de ses anciens pensionnaires... Sachez aussi que, chez le professeur Chesterking, le docteur, le savant, se double d'un chirurgien émérite. Voilà l'homme. Voyons maintenant les faits. »

Tom Flip marqua une courte pause.

Nous avons quitté Londres depuis longtemps. L'automobile filait, très vite. Le ciel gris se drapait déjà de longues bandes mauves, annonciatrices du prochain crépuscule. Il faisait froid.

Je murmurai :

— Vous dites que vous avez eu déjà affaire à Mirgham ?

— Oui, répondit Tom Flip, mais cela ne présente aucun rapport avec les événements qui nous y conduisent aujourd'hui... Il y a un mois, en effet, Scotland Yard fut appelé à Mirgham pour y constater la disparition d'un certain Carnasie. C'était là un pauvre bougre, d'une intelligence remarquable, mais qui avait mal tourné. Il vivait chichement de son métier de cordonnier, et un peu aussi, de la charité publique. Il avait, disait-on, jadis poursuivi ses études, et était licencié ès lettres, ainsi que licencié en droit. Il professait des théories anarchistes... Bref, un personnage assez complexe, qui ne possédait aucune famille et disparut un beau jour sans que l'on n'en eût jamais de nouvelles... De l'avis de la population du village, il a dû se suicider. On n'a pas retrouvé son corps. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. L'enquête est clo-

se... Et nous avons, à Londres, beaucoup d'autres choses à nous occuper !...

Selon une manie qui m'est chère, je prenais, tandis que parlait Tom Flip, des notes sur un petit carnet de poche, au reste avec difficulté, par suite des nombreux cahots de la voiture roulant sur des chemins détremés, et aussi, par endroits, défoncés.

D'un geste autoritaire, Tom Flip ferma mon carnet, haussa les épaules et s'écria :

— Qu'est-ce que vous inscrivez là ?... Cela peut vous être utile à quoi, je vous le demande !... L'affaire Carnasie n'existe plus. Elle est classée. Il y a, aujourd'hui, à Mirgham, l'affaire de la *Clinique du Diable*. Et c'est quelque chose de beaucoup plus intéressant...

— La *Clinique du Diable* ?... répétai-je avec étonnement. Ces mots désignent-ils, par hasard, l'établissement du professeur Chesterking ?...

— Ils le désignent, *yes!*... répliqua Tom Flip avec humeur. La rumeur publique a ainsi surnommé la clinique car, depuis quelque temps — paraît-il — on a entendu, la nuit, des gémissements, des cris, des plaintes, mille bruits effrayants et bizarres, d'origine assez mystérieuse... C'est un paysan de Mirgham, rentrant de la ville voisine, qui les perçut pour la première fois.

Je remarquai en souriant :

— Il n'y a là rien de très surprenant : ces bruits divers doivent provenir du pavillon des aliénés...

— Tel est, en effet, mon avis, approuva Tom Flip.

Il poursuivit :

— Tout cela n'est rien, ne serait rien, si ce matin même, l'on n'avait découvert, dans un coin du parc de la clinique, le cadavre d'un infirmier, nommé Wakerling. *Le malheureux avait été étranglé*. Son corps fut retrouvé dans un buisson par James Briskson, le jardinier de l'établissement.

« Voilà pourquoi, *my dear*, nous nous rendons aujourd'hui à Mirgham. »

Je hochai la tête d'un air entendu et suggérai :

— Peut-être s'agit-il d'un crime de malade, qui aura trompé la surveillance de ses gardiens ?... D'une vengeance de dément, qui...

— Oui, oui, trancha Tom Flip, qui n'aimait guère les hypothèses dépourvues de toute base, même fragile; oui, peut-être... Et pourquoi pas, après tout ?...

Puis il ne dit plus rien du tout.

Je respectai son silence et sa méditation.

La nuit tombait avec rapidité. La voiture bondissait dans la campagne humide. Une pluie dinglante et froide s'était mise à tomber, persistante et très fine.

Je remontai en frissonnant le col de mon manteau imperméable.

Il faisait grand nuit lorsque l'auto s'arrêta devant l'auberge de Mirgham.

Nous y retînmes tout de suite une chambre, car Tom Flip observa :

— Il est tard : nous devons coucher ici... Demain, nous enquêterons utilement...

Il donna, pour lui et moi, un nom fantaisiste.

Lorsque nous fûmes seuls, je lui en demandai la raison.

Il commenta brièvement :

## LE REPAS PREPARE

*Ma fille, lève-toi ; dépose ta laine.  
Le maître va rentrer ; sur la table de chêne,  
Que recouvre la nappe aux plis étincelants,  
Mets la faïence claire et les verres brillants.  
Dans la coupe arrondie à l'anse au col de cygne  
Pose les fruits choisis sur des feuilles de vigne :  
Les pêches qu'un velours fragile couvre encor,  
Et les lourds raisins bleus mêlés aux raisins d'or.  
Que le pain bien coupé remplisse les corbeilles ;  
Et puis ferme la porte, et chasse les abeilles.  
Dehors, le soleil brûle, et la muraille cuit ;  
Rapprochons les volets ; faisons presque la nuit,  
Afin qu'ainsi la salle, aux ténèbres plongée,  
S'embaume toute aux fruits dont la table est chargée.  
Maintenant va chercher l'eau fraîche dans la cour  
Et veille que surtout la cruche, à ton retour,  
Garde longtemps, glacée et lentement fondue,  
Une vapeur légère à ses flancs suspendus.*

ALBERT SAMAIN.

— Je ne veux pas me présenter ce soir à la clinique. J'entends surprendre cette nuit même, pour mon édification personnelle, les gémissements et les plaintes dont parlait ce paysan, dont il m'apparaît inutile, soit dit en passant, de recueillir le témoignage, car cela ne manquerait pas de se répandre bien vite dans le pays et de faire jaser toute la population!... Procédons avec ordre et méthode, *my dear*, et pour commencer, puisqu'il n'est guère plus de 6 heures, allons dîner!...

Le chauffeur partagea notre repas et s'en alla vers 9 heures. Il regagnait Londres avec la voiture, Tom Flip ayant décidé que, son enquête terminée, nous rentrerions par le train.

Mon célèbre ami me dit encore, de sa voix grave : — Je vous ai demandé de m'accompagner parce que cette affaire m'intéresse.

— Ah?... fis-je.

— Yes. Or, lorsque je travaille seul, il m'arrive parfois de douter de mes facultés. Nous ne serons pas trop de deux pour voir... et pour entendre.

— Certes!...

— Well!... Ecoutez-moi... Le corps de Wakerling, l'infirmier étranglé, a été transporté à la gendarmerie, en attendant d'être conduit au cimetière où il se trouvera beaucoup mieux!... Je ne crois pas que nous irons le voir... Autant que possible — et jusqu'à nouvel ordre — j'entends conserver l'incognito. Mais nous allons faire quelque peu bavarder notre hôtesse; il serait surprenant qu'elle ne nous apprenne pas le nom du médecin qui constata le décès de Wakerling et délivra le permis d'inhumation...

— Le permis d'inhumation?... Mais...

— Je ne suis pas sûr qu'il ait été refusé... Nous verrons cela... Où en étais-je?... Ah!... oui: ce distingué praticien, à qui nous pourrions nous confier, le cas échéant, en invoquant de part et d'autre le secret professionnel, ne manquera pas de nous renseigner plus amplement. Et voilà!...

Je regardai Tom Flip, grand détective, grand ironiste. Il m'a appris beaucoup de choses, dont l'humour britannique. Mais il n'avait, en ce moment, pas l'air du tout de plaisanter.

Puis je m'écriai, tout à coup, me frappant le front :

— A propos, mon cher, qui donc a téléphoné à Scotland Yard pour demander son secours?... Qui a, ainsi, attiré votre attention sur la clinique du professeur Chesterking?

Le policier répliqua en souriant :

— Ah!... cela, par exemple, mon ami, je l'ignore absolument!...

— Hein?... sursautai-je.

— C'est ainsi, pourtant, reprit-il. On n'a pas téléphoné. No. Car on a écrit. Et, au surplus, une lettre anonyme.

— Bizarre!...

— Tenez, la voici...

Il tira de sa poche un papier plié en quatre, déjà froissé, et me la tendit. Je l'ouvris et lus simplement :

*La police laissera-t-elle plus longtemps Mirgham sans défense?... Un homme rentrant chez lui, la nuit, a entendu des cris, des plaintes, provenant de la clinique. C'est la Clinique du Diable!... On y aura étranglé un honnête homme infirmier. Encore que Scotland Yard n'ait pas précisément brillé à propos de la disparition du bossu, on serait heureux d'accueillir à Mirgham un inspecteur autorisé...*

*Un qui en a assez...*

Tom Flip commenta, avec un mince sourire :

— Vous avez lu?... Ceci est, d'un côté, assez flatteur pour moi, puisque mes chefs ont bien voulu me charger de l'affaire; ça l'est beaucoup moins par l'allusion au bossu...

— Quel bossu?...

Il ne parut pas avoir entendu et poursuivit :

— C'est également très délicat... Avez-vous lu, aussi, la signature : *Un qui en a assez...* Ceci me paraît assez vague.

— Voyons, suggérai-je. Nous pouvons conclure que l'auteur de cette lettre doit être précisément le paysan qui surprit les gémissements en rentrant chez lui et qui, par la suite, terrorisé en apprenant l'assassinat de l'infirmier, ne vit que cette manière d'échapper à la hantise de la Clinique du Diable. Il y a là un appel au secours, ni plus ni moins!...

— Ou bien, remarqua flegmatiquement Tom Flip, est-ce là l'oeuvre d'un fou? N'oublions pas qu'il y a des fous dans l'affaire, à l'abri de certain pavillon!...

Je réprimai un haussement d'épaules et rétorquai :

— Dans ce cas, pourquoi et qui aurait étranglé Wakerling?... Le crime est flagrant!...

— Evidemment... Toutes ces considérations doivent nous pousser à observer au cours de l'enquête beaucoup de discrétion et quelques précautions, car...

— Car?... répétai-je.

— ...car, remarquez-le bien, mon ami: personne à la clinique — où se produisit le crime que la ru-

meur publique fut seule à nous révéler — n'a cru bon d'informer la police!...

— C'est vrai... Le professeur Chesterking ne tient pas à discréditer son établissement!...

— Certainly!...

— Mais, Tom Flip, encore un mot: dans cette lettre il est question, au cours d'une allusion désobligeante pour Scotland Yard, d'un bossu?...

Le policier riposta avec indifférence :

— Yes, c'est là une petite pointe à propos de la disparition ancienne de Carnasie, le cordonnier de Mirgham. Oh!... il n'était pas précisément bossu!... Mais on l'appelait ainsi — «le Bossu» — dans le pays, parce qu'il était affligé d'une déviation de l'épaule gauche. Ah!... ils sont merveilleux dans ces petites villes!... S'imaginent-ils que Scotland Yard n'a à s'occuper que de leurs stupides histoires?... Carnasie constituait presque un danger public. Il mettait son intelligence à profit pour mal agir, au service même des anarchistes!... Il ne cessait de débâter sur le régime et de renier la mansuétude de notre Très Gracieuse Majesté... Talonné par la misère, il a disparu, ayant, fort probablement, mis fin à ses jours... Cela ne doit point distraire notre esprit de l'affaire Wakerling, la seule qui nous occupe aujourd'hui.

— Pour en revenir, en effet, à la Clinique du Diable, dis-je, il sera assez facile, à mon avis, de nous procurer le nom du paysan qui perçut les gémissements...

— Je vous ai déjà dit que je renonçais d'avance à l'interroger: je veux rester dans la coulisse.

— Bon. Il serait aisé, alors, de faire étudier la lettre anonyme par un expert de Scotland Yard et de découvrir ainsi son auteur, lequel doit habiter Mirgham...

Tom Flip, que mes multiples suggestions commençaient d'énerver prodigieusement, daigna pourtant convenir :

Effectivement, cela ne serait pas difficile, mais présenterait l'inconvénient d'être long. Je tiens à ma première idée: nous sommes ici pour voir et entendre, *uniquement*. A peine pour interroger. Rien ne doit nous distraire de cette ligne de conduite, ni nous écarter du chemin qu'ainsi nous nous sommes tracés. Holà!... Mistress!...

La voix du détective déchira le silence. A cet appel, l'aubergiste accourut.

C'était une grosse femme au visage ouvert et franc mais — circonstance favorable en l'occurrence, et qui ne tarda point de se préciser — bavarde autant qu'une pie.

A cet appel, l'aubergiste accourut.

C'était une grosse femme au visage ouvert et franc mais — circonstance favorable en l'occurrence, et qui ne tarda point de se préciser — bavarde autant qu'une pie.

C'était une grosse femme au visage ouvert et franc mais — circonstance favorable en l'occurrence, et qui ne tarda point de se préciser — bavarde autant qu'une pie.

C'était une grosse femme au visage ouvert et franc mais — circonstance favorable en l'occurrence, et qui ne tarda point de se préciser — bavarde autant qu'une pie.

C'était une grosse femme au visage ouvert et franc mais — circonstance favorable en l'occurrence, et qui ne tarda point de se préciser — bavarde autant qu'une pie.

C'était une grosse femme au visage ouvert et franc mais — circonstance favorable en l'occurrence, et qui ne tarda point de se préciser — bavarde autant qu'une pie.

C'était une grosse femme au visage ouvert et franc mais — circonstance favorable en l'occurrence, et qui ne tarda point de se préciser — bavarde autant qu'une pie.

C'était une grosse femme au visage ouvert et franc mais — circonstance favorable en l'occurrence, et qui ne tarda point de se préciser — bavarde autant qu'une pie.

C'était une grosse femme au visage ouvert et franc mais — circonstance favorable en l'occurrence, et qui ne tarda point de se préciser — bavarde autant qu'une pie.

Tom Flip la complimenta d'abord, chaleureusement, sur l'ordonnance de son repas, lequel, au reste, méritait ces éloges. Il nous donna pour des voyageurs en spécialités pharmaceutiques.

— Admirable Tom Flip!... Il méditait déjà, à Londres, sur le moyen de justifier notre présence à Mirgham et sur celui de nous introduire dans la Clinique du Diable: aussi avait-il pris la précaution de se munir d'une petite valise remplie de flacons, de boîtes, de cachets, de tubes, de comprimés et de multiples remèdes à l'emballage intact, qu'il exhiba à l'appui de ses dires, et qui, par la suite, devait nous apparaître d'une grande utilité.

— Voyons, ma brave femme, dit-il ensuite, y a-t-il un docteur dans le pays, et combien de pharmaciens?... En outre, il s'y trouve, je crois, une clinique?... Nous pourrions nous y présenter avec quelque chance de succès...

— Certes, fit la bonne femme, qui tomba tout de suite dans le piège. Mais, à la clinique, je ne crois pas que vous ferez affaire, car l'on n'approche pas facilement le professeur Chesterking!...

— Vraiment?... dit Tom Flip.

[ Lire la suite page 13 ]



Dessin de  
JEAN MILLET

Coupable  
inconscient,  
il expia  
quand même son  
crime dans des  
circonstances  
tragiques.

NOUVELLE

# MENSONGE D'AMOUR

par THEO MARTIN

Si nos pauvres mots  
étaient les seuls  
interprètes de nos coeurs,  
comme les confidences  
seraient banales!

Dessin de JEAN MILLET



LISSETTE avait dix-huit ans, elle n'était pas jolie, jolie, mais elle avait sur le visage tant de jeunesse, dans les yeux tant de bleu, que tout de même on se retournait quand elle passait. Oh! elle n'était pas élégante, Lisette, mais elle avait une façon si crâne de planter son béret basque sur des cheveux couleur de châtaigne dorée, selon son expression, qu'elle réussissait à avoir du chic.

Lisette était modeste : la profession des tourne-mal, comme elle se plaisait à déclarer avec un sourire, qui semblait dire au danger : « Eh! bien, viens-y, vieux monsieur, ou jeune séducteur, tu seras bien reçu! »

Depuis quatre ans, elle était toute seule dans la vie, ayant gardé la petite chambre près des toits où elle vécut avec sa maman que la fatigue, la tristesse, emportèrent trop vite. Le papa? Il était parti quand Lisette avait trois ans. Elle avait poussé cependant, la petite Lisette, chantonnant, pour égayer l'étroit logis; vaillante et solide, elle disait : « Tu verras, m'man, quand je serai grande, moi, je t'en gagnerai des sous! ». Et la maman s'en était allée, juste au moment où la petite venait d'entrer dans une maison de modes : « Je suis trottin, mais je serai patronne, un jour! ».

La chambre si menue lui avait alors semblé immense, et Lisette ne fredonnait plus; elle avait peur du soir qui entrait dans cette pièce, peur de la grande fenêtre ouvrant sur une terrasse, peur du ciel si sombre, peur des bruits de la nuit; mais quand le matin mettait sa féerie blonde autour d'elle, tout se transformait. Elle reprenait du courage, et, vite elle apportait ses soins à « sa campagne ». Sa campagne? C'était trois pots de géraniums qui, avec leurs fleurs roses et rouges, faisaient, pour elle, un jardin simplet et attachant. Elle enlevait les feuilles mortes, versait à boire à la terre sèche, et, à l'atelier, elle parlait de « ses fleurs » avec un enthousiasme de propriétaire comblée.

Lisette avait dix-huit ans... et donc, elle était amoureuse. Mais oui, amoureuse, tendrement, gentiment, elle avait son petit roman où, pour l'heure, il n'y avait que des espoirs.

Dans un grand magasin de fournitures, elle avait « remarqué » le caissier. Un garçon d'une trentaine d'années, au regard triste, et à la voix chantante. Elle l'aimait. Elle était heureuse quand l'occasion l'amena au magasin, en payant les achats, elle faisait

un bout de causette avec son bien-aimé : « Il fait beau aujourd'hui! — Il y a longtemps que la pluie n'est pas tombée! »

Y a-t-il là des paroles d'amour? Non, sans doute, mais les yeux disaient tant d'autre chose! Si nos pauvres mots humains étaient les seuls interprètes de nos coeurs, comme les confidences seraient banales!

Les yeux de Lisette disaient : « Je suis contente parce que je vous vois! Je vous trouve beau, j'aime votre voix! Je voudrais mettre ma tête sur votre épaule, me sentir protégée par vous! »

Les yeux du jeune homme répondaient : « Comme vous êtes fraîche et saine, petite fille qui êtes la passante, que j'attends! Je voudrais prendre votre main, la serrer dans les miennes... je voudrais... je voudrais... »

« Au revoir, monsieur! » disait Lisette, et le dialogue prenait fin, mais elle repartait avec du soleil plein le coeur.

Tout de même elle pensa : « Il est trop timide! » et ce fut elle qui osa : « Alors, Monsieur, vous ne voulez pas m'inviter un dimanche, on pourrait aller à la campagne, il fait si beau! »

Elle ne remarqua pas qu'une vendeuse, près d'elle avait ri; elle vit seulement une pâleur couvrir les traits de celui qu'elle avait choisi : « Vous n'êtes pas libre, peut-être? » Vite, il protesta : « Oh! si... mais... » Elle insista : « Pourquoi, alors, vous ne voulez pas? »

Il lut en ses yeux tant d'interrogations douces, suppliantes, craintives, qu'il se décida : « Eh! bien, oui... si vous voulez... dimanche. A deux heures, je vous attends sur la Place, où partent les autobus! »

Il était plus pâle encore, quand elle tendit sa main : « Au revoir, à dimanche! »

Il arriva, ce dimanche, comme elle l'avait réclamé : tout en azur et en clarté. La matinée lui parut interminable, et cependant elle avait de quoi se distraire, notre Lisette, aux maintes occupations de son petit ménage. Elle dédaigna même « ses fleurs ». Bah! dans la campagne verte, combien y aurait-il d'autres fleurs, sauvages, délicieuses, nouvelles, elle les cueillerait, et ce soir la chambre serait toute vivante des souvenirs de la journée.

Pourquoi était-il si pâle, si hésitant, quand elle avait demandé cette sortie? Avait-il pensé « à autre

chose? » Il faudrait voir! Et, elle songeait : « Il va vouloir peut-être venir chez moi! Ça, jamais. Je dois me méfier de son regard tendre et aussi de ses bras forts! »

Deux heures. Lisette est sur la Place. Beaucoup de couples grimpent allégrement dans l'autobus allant vers des coins où des ruisseaux murmurent, où des oiseaux palpitent dans les arbres. « Il » est en retard. Elle s'énerve, s'agite, va de long en large, guettant une silhouette vive qui sera : « la sienne ».

Soudain, sur le trottoir, elle aperçoit un être qui va, lentement, appuyé sur deux cannes. La démarche révèle aussitôt que l'homme est amputé des deux jambes, et cet infirme, c'est...

Elle reste sans souffle, clouée sur place, douloureuse devant la révélation, si imprévue, si cruelle. Pas une seconde, elle ne pense à fuir, non, mais, à une allure désordonnée, elle voit devant son esprit une foule d'images, elle sent que son visage est grave, elle comprend pourquoi « il » hésitait... Le voici devant elle, la voix est blanche :

— Vous voyez, Lisette... je ne voulais pas...

Mais tout à coup le mensonge sublime s'impose à elle, devant toute la détresse qu'elle découvre en lui :

— Pourquoi? dit-elle, ne vouliez-vous pas?

— Mais parce que je suis un infirme.

— Je savais, répond-elle vivement.

Elle a pris son bras, légèrement, elle va s'appuyer sur ce bras, diriger une marche difficile :

— On va à la campagne?

— Oh! la campagne... pour moi.

— Mais vous ne savez pas ce que j'appelle la campagne, moi? C'est mon jardin, ma terrasse. Vous allez voir. C'est au cinquième (il y a l'ascenseur), on a une vue magnifique, j'ai des fleurs, des fleurs vraies, comme dans la « Vie de Bohème ». On va acheter des gâteaux, je fais très bien le chocolat... Vous voulez, dites?... »

Il a repris confiance, à nouveau les regards s'accrochent, se mêlent, se parlent, les regards qui permettent aux âmes de se rejoindre, par-dessus la misère des corps, et Lisette pense qu'elle n'aura plus peur du soir, des bruits, du silence, quand il sera près d'elle, lui si faible, si tendre, dans la force de l'Amour.

# DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

## S'IL Y AVAIT MOYEN, QUEL COMBAT ROYAL NOUS VERRIONS !

D'après le titre de notre article, vous serez porté à croire que nous nous éloignons quelque peu du monde sportif. Pas tant que cela ! Et nous allons vous le prouver en cinq secs !

L'autre jour, durant quelques heures de loisirs, il tombait sous nos yeux une édition fort intéressante de « La Relève », où l'on écrit avec franchise sur toutes sortes de questions. Nous avons remarqué singulièrement un article anonyme, intitulé : « Position sur la guerre ». L'auteur de cet article insiste sur l'idée dominante que « la paix a été retardée de quelques mois ». Cela nous intéresse d'autant plus que, sans être dans le secret des dieux, nous avons prédit, l'an dernier, une troisième guerre pour 1952 ou 1953.

Comme vous la presentez, vous, pères et mères, qui avez des fils de 19 à 27 ans, en excellente santé, athlètes de marque — quel trouble vous êtes-vous donné pour les maintenir dans cette santé ? — un grand nombre de ces jeunes athlètes robustes seront appelés sous les armes. Le danger de la guerre reste omniprésent quoique les esprits réfléchis considèrent toujours la guerre « sous son véritable jour, comme une fausse solution et comme un crime ». Voici, sur le sujet, un propos fort éloquent de « La Relève » : « A qui la guerre profite-t-elle ? Pourquoi ne pas poser cette question, comme on le fait quand il s'agit d'un crime ?

La guerre est-elle un moyen de régler les différends entre peuples ? Certes, non ! Peu importent les motifs qui ont été à l'origine des autres guerres — nous savons que les démocraties qui devaient, dans l'idéologie de leurs mainteneurs, être des facteurs de paix ne le sont pas plus que les autres régimes — les motifs actuels de guerre paraissent, pour une grande part, suscités par l'argent.

Il y a des hommes à qui la guerre bénéficie, des hommes, si paradoxal que cela paraisse, qui ne peuvent maintenir de gigantesques industries qu'au prix de gigantesques hécatombes. L'Amérique latine, avec ses factions révolutionnaires, la Chine, les Indes, la Corée, l'Iran, l'Égypte, etc., sont des débouchés pour ces financiers en armements. Ils défient tout pour vendre des armes. Et, dans telle ou telle affaire, on a vu qu'ils étaient prêts à précipiter leur pays dans la guerre pour pouvoir continuer leur commerce.

Ceux qui arment le faible, ceux qui fournissent des munitions à l'agresseur comme au pays attaqué pourraient bien être ceux qui, secrètement, commandent les conflits.

Si, au moins, nous pouvions être assurés que, tant que la course aux armements durera, la guerre ne sera pas déclenchée par les marchands de canons, puisque leur fin est atteinte ! Mais d'autres causes qui leur échappent peuvent mettre le feu aux poudres.

Ce ne sont pas tant les financiers qui peuvent déclarer les guerres, ou les po-

liticiens : ils ne font que manipuler des jouets dangereux. C'est le système lui-même qui mène au cataclysme. Quand les États n'auront plus d'argent pour les armements, la faim, la misère, la révolte fera tout éclater, et on utilisera alors, les armes accumulées, pays contre pays, classes contre classes.

Fort justement, c'est prévoir n'est-ce pas ? — les conséquences d'une troisième guerre presque mondiale. Et ces fomentateurs de guerre ne reculent pas devant le fait que leurs propres garçons en bonne santé — ils n'en ont pas un grand nombre ! — devront prendre une chance de mourir avant le temps. Il est vrai que, parfois, ils arrangent leurs flûtes, à coups de dollars, pour que leurs fistons soient, de préférence à l'arrière des lignes de feu !

Oui, allez dire, après cela, que ces années de tuerie et de misères inouïes, de larmes et de désespoir, de famine qui mène souvent à la révolution, n'intéressent pas le monde sportif !

S'il y avait moyen de grouper tous ces marchands de canons dans l'arène de la lutte libre du promoteur Quinn, pour les opposer, dans un combat royal, à nos vilains mastodontes, il ne resterait pas un assez grand nombre de leurs os pour nourrir le petit chien de la tante Deda, durant une semaine ! Saprissi ! Quelle comparaison avons-nous choisie ? Peut-être, certains pachydermes d'Eddie Quinn, dans un geste de magnanimité, seraient enclins à donner une petite chance à ces grosses légumes — fabricants de guerre !

## CHOSSES ET AUTRES

■ Oui, nous savons, depuis longtemps, qu'un rédacteur sportif n'écrivait que des choses agréables à l'endroit des organisateurs est adulé et récompensé. Mais, en fait, est-il vraiment un rédacteur sportif ? Nous en doutons. Il est plutôt un commerçant, qui ménage la chèvre et le chou, dans l'espoir de voir ses goussets se remplir d'écus... Si le président de la Ligue Junior de Hockey, George Horwood, n'impose pas une amende ou une suspension aux deux joueurs fautifs de l'autre dimanche soir, au Forum, Gordie Hollingsworth et Bill Sinnett, du Canadien, il ferait mieux de mettre une paille à sa place... On sait que les deux joueurs précités ont asséné des coups de bâton à certains spectateurs et à deux placiers, voulant les protéger. Ce geste de mal élevé peut provoquer une bagarre parmi les spectateurs. Et nous en connaissons un bon nombre, n'ayant pas froid aux yeux, qui seraient de taille à passer un savon aux jeunes joueurs juniors à têtes échauffées ! Le hockey junior mérite autre chose que des scènes disgracieuses, où la barbarie des anciens temps remonte à la surface, sur la surface polie...

■ Il se peut fort bien que les propriétaires de la magnifique piste de courses de chevaux de Blue Bonnets vendent, à leur prix, le vaste domaine

qu'ils possèdent. Si les plus hauts enchérisseurs mettent un million de dollars sur la ligne, la transaction se bâclera, dans le plus bref délai... Le record d'endurance à la nage, reconnu par les autorités, est encore détenu par Robin Chatyee qui, il y a un quart de siècle, à Allahabad, Indes, demeura 88 heures 12 minutes dans l'eau, restant sans nourriture, pendant 48 heures. Le précédent recordman mondial du genre était Pedro Candiotti, qui avait nagé 72 heures, étant resté 40 heures sans manger.

■ Maintenant qu'il n'est plus question de « barbottes », pour un certain temps, du moins, la perchaude, si calomniée, durant l'été, devient le poisson recherché, l'hiver... Un grand nombre d'amateurs de pêche s'en donnent, de ce temps-ci, à cœur joie et à travers les glaces, dans un trou pratiqué à l'aide de barres de fer sur les étangs glacés, dont l'épaisseur varie de 20 à 25 pouces, parfois. Ils lancent des lignes, où la perchaude vient mordre à qui mieux mieux. Il y en a même qui se font un joli magot, à pêcher de la sorte, durant la saison froide... Fait à noter, la perchaude est très comestible et tout à fait délicieuse, de janvier à fin de mars. Elle mord bien et, dans la poêle à frire, elle fait oublier la truite du printemps et de l'été. Cependant, selon ces mêmes amateurs enragés, la perchaude est le poisson le plus nuisible de la faune aquatique, au cours de la saison chaude. Elle se propage de plus en plus. Nos lacs se-

raient presque débordés de ces voyageurs qui, installés dans une rivière ou un lac, semblent avoir une emprise et une domination absolues... La perchaude, durant l'été, est considérée comme un poisson sans utilité, vulgaire et aucunement comestible. Mais, l'hiver, à la Baie Missisquoi, comme au lac Brome et dans les nombreuses rivières sillonnant différentes régions, ce poisson fait les délices de milliers d'amateurs de la pêche. Il arrive fréquemment que, durant une partie de pêche durant de 3 à 5 heures, l'amateur assez chanceux tire de l'eau glacée 5 ou 6 douzaines de perchaudes. Le record du genre dépasse 200 perchaudes, dans la même journée. Malgré ces pêches presque miraculeuses, les perchaudes se reproduisent, d'une manière phénoménale. Elles maintiennent une progéniture toujours grandissante.

■ Réponses à M. A. Chamberland, Québec :

1° Le lanceur des ligues majeures qui a perdu le plus grand nombre de joutes consécutives, au cours d'une saison, est John Nabors, des Athlétiques de Philadelphie, de 1916, les Aces d'alors. Il subit 20 défaites de suite, un record peu enviable, n'est-ce pas ?

2° Le fameux lanceur du Washington, Walter Johnson, a réussi 113 blanchissages et retiré au bâton sur trois strikes 3508 joueurs, au cours de sa longue carrière, dans les grandes ligues. Deux records !



**ROBERT VILLEMMAIN**, boxeur poids-moyen français, entend faire une cueillette de \$75,000, au cours de sa tournée aux États-Unis et au Canada, jusqu'en mai prochain. Il se peut que l'habile promoteur de boxe Raoul Godbout nous présente un combat Villemmain-Dauthuille, à Montréal. Les deux boxeurs français se sont déjà affrontés, à Paris, Villemmain étant sorti vainqueur de ce match... La charmante épouse de Villemmain voit à ce que rien ne manque. A l'arrière, on voit un buste de Villemmain, un cadeau de ses nombreux admirateurs.



De gauche à droite : Mme et M. Lester Pearson, M. et Mme Claxton quittent la résidence d'été du Souverain Pontife qui les a reçus en audience privée. Les deux ministres canadiens participèrent à la Conférence de l'Atlantique qui s'est déroulée à Rome.



A Paris, les quatre grands ont le sourire à l'orée d'une conférence de 10 jours en faveur du désarmement ; malheureusement ce sourire ne tardera pas à se figer... De gauche à droite : Selwyn Lloyd (G.-B.), Jules Moch (France), Luis Padilla Nervo (U.S.A.), Andrei Vishinsky (U.R.S.S.) et Philip Jessup (U.S.A.)

## ÇÀ et LÀ par L'IMAGE



En Corée, le Major Général Henry I. Hodes et le Vice-Amiral Arleigh Burke (à droite), membres de la délégation de Pan Mun Jom, quittent leur hélicoptère pour prendre part à une des trop nombreuses sessions.



Philippe, Duc d'Edinburgh, revêtu de sa toge de Docteur en droit civil Honoris Causa de l'université de Newcastle, inaugure un nouveau laboratoire au Collège Royal.



L'extraordinaire Marjorie Kurtz qui à 9 ans compose des chansons est ici chez elle, à Brooklyn. Elle montre autant de dispositions dans ses études que pour la musique qu'elle n'a jamais apprise.

Photos I.N.S.

Les "libérateurs" de l'Egypte montrent les dents... des membres d'un groupe montrent leurs armes à Ceza Nebarawi et Zanib Al Chazali. Les fusils semblent anglais et les bandes de munitions "Made in U.S.".



Cette photo macabre nous montre un charnier fait par les Coréens du Nord. Ceux qui ont les mains derrière le dos sont des G.I.'s, les autres des Sud-Coréens. Des femmes errent à la recherche de leurs maris.



# LA CLINIQUE DU DIABLE

[ Suite de la page 9 ]

— C'est qu'il est très occupé, monsieur... En fait de docteur, Mirgham n'en compte qu'un seul, et aussi un seul pharmacien. Celui-ci est Mr. William Caroly, et le médecin est le docteur Saulton. Ils habitent à peu de distance l'un de l'autre, près de l'église...

Tom Flip se leva en disant :

— Merci mille fois, mistress... Nous verrons cela demain... En attendant, votre diner était trop bon, et j'éprouve, ma foi, le besoin de prendre l'air!... Nous allons donc, mon ami et moi, faire un tour de promenade dans le pays, et serons de retour dans une heure...

— Je vous attendrai donc pour fermer, messieurs, répondit l'obligeante aubergiste. La pluie a cessé. Mais ne passez pas trop par les petits chemins, qui sont détrempés... Et faites bien attention, si vous vous écarterez, de ne pas suivre le côté gauche du pont, car une automobile en a défoncé, dimanche dernier, le parapet en cet endroit, et celui-ci n'est pas encore réparé... Ah! ces autos!... C'est très sombre, vous savez, par là-bas...

— Je vous remercie, dit Tom Flip.

A mon tour, j'interrogeai, car mon silence me pesait :

— Il y a donc un pont, une rivière?...

— Oh!... répondit notre hôtesse, un petit torrent, qui a de l'eau l'automne et l'hiver seulement, et qui fait alors un potin d'enfer!... Il alimentait autrefois un vieux moulin, abandonné depuis des années, et dont la roue aux palettes rouillées ne tourne plus... C'était un joli moulin.

— Thank you!...

La bavarde aubergiste eût ainsi poursuivi jusqu'à minuit sans doute, si nous n'avions mis fin à son verbiage en sortant dans la nuit sombre.

La porte se referma sur nous.

Les ténèbres aussi.

Dès lors, sans plus d'hésitation, nous primes allégrement le chemin de la Clinique du Diable.

— Deux kilomètres!... commentait Tom Flip, tout en marchant d'un bon pas. Faisons vite, afin de ne pas éveiller l'attention de notre chère hôtesse. Vingt minutes pour nous rendre là-bas, autant pour en revenir; il nous reste vingt minutes encore pour nous livrer à un premier et forcément incomplet examen des lieux... C'est pour ce soir, davantage qu'il nous en faut!...

Il n'y avait pas de lune. Un froid glacial régnait, qui nous pénétrait au travers de nos pardessus de cuir. De gros nuages roulaient dans le ciel noir, poussés par un vent léger. Une humidité insupportable montait des chemins détrempés.

Nous passâmes le petit pont avec précautions, nous éclairant de nos lampes électriques de poche. Tout était désert et silencieux; hâtons-nous de le franchir...

Nous laissâmes bientôt le pont derrière nous, et poursuivîmes notre route sans rencontrer âme qui vive. C'était sinistre.

Enfin nous apparut une vaste bâtisse, close de grands murs: la clinique du professeur Chesterking.

Lestement, Tom Flip grimpa sur un arbre en bordure de la route. Je l'imitai.

Le parc était désert. La clinique paraissait une maison abandonnée. Seule, une petite lumière brillait au fond du jardin, derrière les branches dénudées.

— Cet endroit, murmura Tom Flip, ne me paraît pas être le pavillon des aliénés...

Nous restâmes là dix longues minutes, en observation. Rien. On ne voyait rien et l'on n'entendait rien.

Tom Flip prit une brusque décision, sauta à terre en disant :

— Allons-nous en!...

Quoique dépité, j'obéis sans mot dire.

Je descendis donc de l'arbre à mon tour, et nous reprîmes tous deux, en silence, le chemin de l'auberge. A ce souvenir, le sang se fige encore dans mes veines!...

Nous n'avions point fait dix pas, en en effet, que, dans le grand silence de la nuit, soudain, un cri terrible retentit!... Cri d'épouvante véritable, de douleur, d'horreur; cri qui exprimait toute l'angoisse et toute la souffrance humaine!

Mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Tom Flip fit demi-tour et se mit à courir dans la direction de la clinique maudite.

Je le suivis, haletant...

Nous sommes restés là dix minutes encore, immobiles, attentifs, anxieux, en pleines ténèbres. Et, après ce cri, à part ce cri, nous n'avons plus rien entendu. Absolument plus rien. Ce fut de nouveau le silence total, un silence lourd, presque tragique.

— Il faut remonter dans l'arbre, murmurai-je, dans un souffle.

— Non, fit le détective. C'est inutile. On pourrait nous découvrir. Allons-nous-en!... Cela est préférable. Et, demain, munis de notre petite valise de spécialités pharmaceutiques, nous nous présenterons à la clinique...

Je n'avais pas le droit de protester.

Ainsi regagnâmes-nous, sans incident nouveau, dans le silence et l'obscurité, l'auberge de Mirgham...

Je n'ai pas de temps à perdre: tant de choses restent à dire encore!... Les plus troublantes...

... Les plus terribles...

Je ne m'étendrai donc pas sur la nuit qui suivit — la première nuit de Mirgham — et il me suffira de mentionner que nous reposâmes très mal, hantés par l'aventure commençante, obsédés par le mystère grandissant, avec toujours, dans les oreilles, le cri.

Le cri, oui, et pas autre chose...

Le lendemain matin, dès 7 heures, nous fûmes debout pour le breakfast, que notre aimable hôtesse nous servit dans la grande salle de l'auberge, dont nous étions les seuls occupants.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, livrant passage à une vieille femme, qui paraissait fort émue. Elle s'éroula sur une chaise, en gémissant d'une voix plaintive :

— Ah!... c'est terrible!...

Nous sûmes un peu plus tard qui elle était, c'est-à-dire la domestique du pharmacien William Caroly. Pour l'instant, nous l'ignorions et la considérâmes avec intérêt.

Elle ne prêtait cependant aucune attention à nous et s'adressait à notre hôtesse.

Cette dernière s'empressa :

— Qu'y a-t-il donc?...

— Ah!... c'est affreux!... reprit la bonne femme... Figurez-vous... Cette nuit...

— ...On a encore étranglé un infirmier à la clinique!...

Nous eûmes tous trois un sursaut. Je vis le visage de Tom Flip se contracter légèrement.

La bonne du pharmacien murmurait, se parlant à elle-même :

— C'était un gentil garçon, un infirmier nommé Tolcker. Je le connaissais très bien... Pauvre Tolcker!...

Elle ajouta, naïvement :



## Des mains qui travaillent paraissent plus jolies en 24 heures

... ou votre argent remboursé!

Voici une crème préparée spécialement pour aider les mains qui travaillent, à paraître plus douces et plus blanches!

● Si votre crème actuelle pour les mains ne vous aide pas beaucoup, elle est peut-être destinée seulement pour les mains de femmes qui ne travaillent pas. Mais des mains qui travaillent — au foyer, au bureau ou à l'atelier — ont besoin d'un soin à double effet que seule Noxzema médicamentée peut donner!

**Aide à cicatrizer et embellit!** De toutes les préparations les mieux connues pour le soin des mains, seule Noxzema rend les mains qui travaillent, plus jolies grâce à ces deux effets importants.

1. Aide à cicatrizer les petites coupures et les égratignures sur la peau, grâce à sa formule médicamentée unique!

2. Adoucit, assouplit et blanchit les mains en donnant une légère couche protectrice d'huile et de moiteur à la surface de l'épiderme! En plus, la crème Noxzema est non-graisseuse!

**Offre de remboursement!** Au cours d'essais cliniques, Noxzema aida les mains de 9 femmes sur 10, à paraître plus jolies — souvent en moins de 24 heures! Essayez cette crème sur vos mains, dès ce soir. Si vous n'êtes pas ravies, retournez votre pot à Noxzema, Toronto — et votre argent sera remboursé. Mais vous serez réellement enchantées.

Les femmes dans tout le Canada acclament le nouveau soin médicamenté et non-graisseux pour les mains!



Ottawa! "Même au cours de nos durs hivers, Noxzema conserve mes mains douces et belles" dit Mlle Patricia McFarlane. "Cette crème non-graisseuse est meilleure que toutes celles que j'ai essayées."

Edmonton! "Faire la cuisine, laver et nettoyer rendent mes mains sensibles et gercées" dit Mme Marguerite Macdonald. "Mais Noxzema les adoucit si vite, que les gens me croient aidée par une domestique."



**Spécial pour Mains Gercées**  
**DEUX FOIS AUTANT DE**  
**NOXZEMA**  
pour votre argent!

Gros pot de 10 onces seulement **\$125** Pour une période limitée!

à tous comptoirs de cosmétiques et de produits pharmaceutiques  
FABRIQUÉE AU CANADA.

— Cela fait toujours quelque chose de voir mourir les gens qu'on connaît !...  
 Je m'adressai à elle, sans transition :  
 — Comment savez-vous cela ?... Qui vous a appris ce meurtre, surgissant...  
 Tom Flip m'interrompit tout net pour questionner, prévoyant une « gaffe » de ma part et jouant son rôle jusqu'au bout.

— Pourquoi avez-vous dit : *encore* un infirmier ?... Un autre que cet infortuné Tolcker aurait-il donc été assassiné également cette nuit ?...  
 — Oh ! pas cette nuit, monsieur, pas cette nuit...

Nous n'eûmes pas besoin d'insister. Avec un ensemble touchant, et sans se faire prier davantage, l'aubergiste et la servante du pharmacien nous répétèrent la double histoire de l'infirmier Wakerling, étranglé le premier, la nuit précédente, découvert au matin, puis cette nouvelle mort tragique survenant à la clinique, cette nuit-même, dans des conditions identiques : celle de Tolcker, un second infirmier.

Je regardai Tom Flip. Nous eûmes la même pensée sans sortir du silence : ce cri déchirant que nous avions perçu, c'était donc Tolcker qui l'avait poussé au moment où quelqu'un l'étranglait !...

Enfin, la domestique de William Caroly se leva et se retira en disant :

— Le pays est maudit, *by Jove* !... On ne nous délivrera donc jamais de ce cauchemar ?... Mon pauvre Georgie !... Il est presque heureux pour lui qu'il ne soit plus de ce monde : il n'aurait jamais pu rester là-bas plus longtemps !...

— Oui, approuva gravement la bonne femme de l'auberge. Avec sa maladie de cœur, de pareilles émotions l'auraient fatalement emporté... Dieu fait bien ce qu'il fait, voyez-vous, ma bonne dame... Allons !... *Good bye* !...

Lorsque l'autre s'en fut allée, Tom Flip demanda à notre hôtesse :

— Quel est donc ce Georgie dont parlait cette dame ?...

Elle expliqua, sans se faire prier :  
 — Georgie Munday était son frère. Il occupait à la clinique du professeur Chesterking le poste de concierge. Il est mort la semaine dernière, oh ! de sa bonne mort, lui !... Il souffrait d'une affection cardiaque...

— Ah !... oui... Alors, de son vivant, la clinique était tranquille ?...

— Certes !... Georgie Munday était un bon garçon ; il vivait paisiblement, sans nulle raison de s'inquiéter, à cette époque. Cela a changé !... Que peut-il bien, maintenant, se passer là-bas ?... Oui, Georgie Munday était un bon garçon... Il ne redoutait que deux personnes à la clinique...

— Lesquelles ?...  
 — D'abord, le professeur Chesterking. Il ne le voyait que rarement, car le professeur — que je n'ai, moi-même, aperçu qu'une seule fois — est, un peu comme tous les savants, un homme distrait, ne s'occupant guère de questions secondaires de détail, n'aimant pas qu'on l'importune. C'est pour cela qu'il a aménagé, derrière sa maison, au fond du parc, un laboratoire où il travaille la nuit...

Une fois de plus, je regardai Tom Flip. Il ne broncha pas. Mais, comme moi, il évoqua certaine petite lumière dans les branches, que nous avions entrevue, la nuit précédente, de notre perchoir improvisé...

Le policier reprit, s'adressant à l'aubergiste :

— Et quelle autre personne redoutait encore Georgie Munday ?...

— L'autre, monsieur, c'était sir Perrington... Un pauvre homme, allez ! de qui il n'y avait point de raison d'avoir peur... Il est à la clinique depuis cinq ans, atteint d'un cancer... Le malheureux !... Il lui arrive de tromper parfois la surveillance des infirmiers, et de se promener alors la nuit dans le

parc, car il a des accès de somnambulisme. Mais je dois dire aussi, pour être juste, que Georgie Munday, s'il était un brave homme, n'incarnait pas précisément le courage !...

— Que serait-ce alors maintenant !... s'exclama Tom Flip, en souriant.

Il ajouta, entre ses dents :

— Son remplaçant ne doit guère trouver la place bonne ?...

— Oh !... Monsieur, répliqua l'hôtesse, il n'y a pas de remplaçant.

— Comment ?... La clinique se trouve-t-elle donc désormais sans concierge ?...

— Oui, monsieur... Personne n'a voulu accepter ce poste, depuis que l'on a entendu des cris...

Tom Flip alors brusqua un peu les choses, contrairement à la ligne de conduite qu'il s'était tracée :

— A propos... mais... n'a-t-on perçu des cris que ces deux dernières nuits ?...

— ... Les nuits d'assassinats, soulignai-je.

L'aubergiste répondit :

— Non, non, monsieur... Il y a déjà eu des gémissements, la semaine dernière...

— Vraiment ?... fit Tom Flip, peut-être incrédule. Qui les a entendus ?

— C'est le vieil Hordman, un paysan d'un hameau voisin.

A cet instant, le silence de la matinée brumeuse fut troublé par le son grave des cloches, qui sonnaient à la petite église...

— Où habite-t-il, le vieil Hordman ?... reprit Tom Flip.

Il venait de se raviser, sans doute, et il ne lui eût pas déplu d'entrer en relations avec le personnage...

L'aubergiste répliqua d'une voix geignarde, avec une figure de circonstance :

— Ecoutez les cloches qui sonnent pour lui, monsieur : on l'enterre ce matin. Avant-hier soir, il a été happé par une faucheuse mécanique. Il est mort cinq heures plus tard, dans d'horribles souffrances...

— Le pauvre homme !... dit Tom Flip, sur un ton indéfinissable.

Puis il me prit doucement par le bras et m'entraîna vers la porte.

Nous sortîmes.

Laissant l'auberge derrière nous, et nos malles à la main, nous nous dirigeâmes tout droit vers la pharmacie. Notre hôtesse nous regarda partir.

Chemin faisant, mon célèbre ami me dit :

— Il y a donc, à la clinique, un malade sujet à des accès de somnambulisme. Serait-ce l'étrangleur, incapable, par la suite, de s'en souvenir ? Le cas est assez courant...

— Ma foi...

— Il se nomme sir Perrington, et j'aurais plaisir à le voir évoluer, la nuit dans le jardin !... Cela viendra peut-être...

Je répliquai malicieusement :

— Dites-moi, Tom Flip... est-ce que par hasard vous brigueriez la place de portier de la clinique, la succession de Georgie Munday ?...

— Pourquoi pas ?... rétorqua le grand détective.

Mais il se ravisa et conclut :

— Non, ce serait dangereux. Je suis inconnu dans le pays, et le professeur Chesterking se demanderait pourquoi je viendrais m'embaucher à Mirgham. Gardons les coudees franches de notre incognito... Pour percer le mystère, nous devons chercher autre chose que cette ruse assez grossière. Mais voici la pharmacie...

Je préfère le dire tout de suite : la visite au pharmacien ne nous apprit absolument rien.

Ce brave homme nous reçut fort aimablement, daigna même nous passer une commande qui ne lui serait jamais livrée — et pour cause ! — et il nous répéta sans se faire prier tout ce que l'on racontait dans le pays à propos

des deux assassinats successifs commis à la clinique.

Puis il nous reconduisit jusqu'à la porte de sa boutique avec force politesse.

— Un homme charmant !... murmura Tom Flip comme nous nous éloignons. Je crois que...

Mais il s'interrompit, parce que, devant nous, passait à présent le modeste cortège funèbre qui conduisait à sa dernière demeure le vieux paysan Hordman.

Nous le laissâmes s'éloigner, lentement, sur le chemin du cimetière.

Puis, je suggérai :

— Si nous dirigeons nos pas vers la clinique ?... Toute la population doit s'y trouver et commenter l'assassinat de cette nuit !...

— En effet, approuva froidement Tom Flip, tout le village doit s'être porté là-bas, et c'est une raison suffisante pour que nous prenions une tout autre direction !...

— Ah ?...

— Yes !... Allons plutôt voir le docteur Saulton...

Lorsque nous nous présentâmes au cottage du médecin, sa domestique nous répondit que celui-ci était absent. Il venait précisément d'être appelé à la clinique, afin d'y constater le décès du second infirmier, Tolcker. Mais il ne saurait certainement tarder à rentrer, et nous pouvions l'attendre si nous le désirions.

Nous l'attendîmes effectivement. Il revint une demi-heure plus tard.

Tom Flip avait l'habitude, presque professionnelle, d'un seul coup d'oeil, de juger les hommes. Il se trompait rarement.

Le docteur Saulton, honnête praticien de campagne, lui fut sympathique tout de suite. Et sa décision fut vite prise...

Sitôt épuisée la fable de la représentation en produits pharmaceutiques, et mettant à profit le calme discret du cabinet de consultation, Tom Flip brûla ses vaisseaux, ce qui ne laissa pas de me surprendre un peu. Exhibant sa carte de Scotland Yard, il révéla donc, sous le sceau du secret, au docteur Saulton abasourdi, notre véritable identité.

Puis il lança, tout à trac :

— Avez-vous donc délivré le permis d'inhumer du premier infirmier Wakerling ?...

— Moi ?... Jamais de la vie !... protesta le praticien. Le crime ne fait de doute pour personne à Mirgham, dont la gendarmerie, au reste, fut officiellement alertée, avant Scotland Yard. J'ai constaté le décès de Wakerling, et celui, ce matin, de Tolcker ; c'est tout. Ils ne sont pas près de reposer tous deux au cimetière, comme le vieil Hordman, que l'on a enterré ce matin.

— Parfait, dit Tom Flip.

Il réfléchissait avec intensité et n'avait pas envie de rencontrer mes yeux.

Cependant, de plus en plus, à mesure que les minutes s'écoulaient, le docteur Saulton se révélait un homme charmant. Il n'eût pas souhaité mieux que de nous aider et il se mit à notre disposition. Mais, se tournant vers Tom Flip, il déclara en substance :

— Je ne peux guère, malheureusement, monsieur l'inspecteur, vous être d'une grande utilité. Mon humble avis, voyez-vous — que je ne me permettrais pas d'exposer à quiconque autre que vous — est que mon honorable confrère le professeur Chesterking ferait peut-être beaucoup mieux de s'en tenir à ses études relatives à la recherche de la guérison du cancer, et de soigner les seules tumeurs de ses pensionnaires, au lieu d'abriter — pour

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	6	5	8	3	7	6	2	5	4	8	3	6	4
L	S	C	V	V	U	E	O	O	A	O	A	H	S	U	F
5	8	4	6	2	5	7	4	6	2	8	3	5	6	2	8
U	E	O	S	D	S	N	I	E	E	G	P	S	T	A	R
4	8	2	7	5	3	6	8	2	7	4	6	3	8	5	7
B	A	U	G	E	E	E	N	I	E	A	S	R	D	M	Z
5	4	8	2	5	6	3	7	8	2	5	4	6	2	8	5
E	T	E	N	Z	N	E	A	S	A	V	I	E	T	U	O
7	4	3	5	6	2	7	4	3	8	5	2	6	4	3	5
D	T	Z	T	R	T	E	L	E	R	R	E	V	E	N	E
4	8	3	5	2	6	4	8	3	7	5	2	4	6	3	7
C	P	C	A	N	E	O	R	O	M	R	D	U	U	R	A
4	8	5	6	3	7	4	5	2	8	5	4	7	8	4	5
R	I	G	X	E	I	A	E	U	S	N	G	N	E	E	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

ne pas dire de séquestrer — dans un pavillon isolé une malheureuse démente; voilà!...

— Comment?... s'étonna Tom Flip. Il n'y a qu'une seule malade dans ce fameux pavillon?...

Son interlocuteur expliqua brièvement:

— Oui. Le professeur Chesterking s'est attaché, paraît-il, à cette malheureuse, qui est atteinte de folie douce. Il la considère comme un cas particulier. Il n'a pas voulu la confier à d'autres que lui, encore que, maintenant, il n'accepte plus de déments.

— Ah!... Et comment s'appelle-t-elle?...

— Lady Haskell...

Je hasardai:

— Peut-être n'est-elle pas suffisamment surveillée?...

— Peut-être aussi, remarqua Tom Flip, est-ce lady Haskell qui étrangla les deux infirmiers?...

Non, vraiment, il ne riait pas en parlant ainsi. Je suis convaincu cependant qu'il ne pensait pas un traître mot de ce qu'il avançait!... Ce diable d'homme était déroutant, tantôt d'une logique irréfutable, tantôt d'une naïveté déconcertante et voulue, qui lui servait de masque. Souvent, il se révélait un pince-sans-rire; et il excellait à prêcher, comme l'on dit, le faux pour connaître le vrai.

A cette suggestion, le docteur Saulton éclata de rire et s'écria:

— Ah!... monsieur l'inspecteur!... Vous ne parleriez pas ainsi si vous connaissiez lady Haskell. C'est une femme petite, tremblante, chétive, qui ne cesse de chanter du matin au soir, d'une voix de fausset au reste extrêmement désagréable... Sa folie consiste à se croire Rosa Spring, la grande cantatrice... Mais elle n'a pas plus de force qu'un poulet, et l'infirmier Wakerling, ainsi que Tolcker, ont été étranglés par une poigne peu commune! Cela, je puis vous l'assurer...

— Well... murmura rêveusement Tom Flip. Et sir Perrington, le connaissez-vous, docteur?...

— Parfaitement. Je l'ai soigné autrefois, qu'il n'entrât à la clinique du professeur Chesterking. Il est condamné. Un cancer le rongé. Je devine votre pensée, monsieur l'inspecteur; lui non plus ne peut avoir tué.

— Même au cours d'un accès de somnambulisme?...

— Ah! vous savez cela aussi?... Eh! bien, non: même à l'état de somnambulisme, sir Perrington n'a pu se rendre coupable d'un tel forfait!... Il ne possède pas la force physique nécessaire. Je vous répète que les deux infirmiers ont été tués presque sur le coup, sans pouvoir se débattre, étranglés par des mains robustes.

Un silence de trois minutes régna, au bout duquel Tom Flip reprit à brûle-pourpoint:

— Docteur Saulton, c'est bien vous, également, qui avez constaté le décès de Georgie Munday, le portier de la clinique?...

— Oui, monsieur l'inspecteur, c'est moi. Munday avait cinquante-huit ans, le cœur a flanché...

— Mort naturelle, alors?...

Une seconde fois, le docteur Saulton éclata de rire et répliqua:

— Certainly! Tout ce qu'il y a de plus naturel comme mort, je vous le garantis!...

— C'est bien, docteur, dit le détective, se levant pour prendre congé. Je vous remercie vivement. Vous êtes très aimable. Inutile de vous recommander, n'est-ce pas, le plus grand secret sur notre entrevue?...

— Vous avez ma parole, monsieur l'inspecteur...

— Un dernier mot: êtes-vous particulièrement lié d'amitié avec le professeur Chesterking?...

— Non. Je ne l'ai pas rencontré depuis trois mois. Evidemment, je l'ai entrevu — entrevu seulement — à propos des constats des décès survenus chez lui au cours de ces deux dernières nuits, mais c'est tout. Il ne sort guère, et ne songe qu'à ses chers travaux...

— Et ces gémissements perçus une nuit, paraît-il, par le paysan Hordman? Avez-vous sur ce point une opinion particulière, docteur?...

Le praticien répondit franchement: — Hordman, monsieur l'inspecteur, était un ivrogne invétéré!... Aussi ne devrait-on attacher qu'une importance relative à son témoignage, d'ailleurs posthume... C'est précisément parce qu'il était ivre que la faucheuse l'a frappé. Là aussi, j'ai été appelé pour constater le décès... Le malheureux était horriblement mutilé.

— Que de morts à Mirgham!... C'est bien, docteur... Merci encore, et au revoir...

Nous sortîmes du cottage et, sitôt sur la route, je dis à Tom Flip:

— Le docteur Saulton est vraiment très aimable, et vous semblez avoir une grande confiance en lui...

— Il m'est très sympathique, en effet...

— Cependant, ne craignez-vous pas d'avoir un peu trop découvert vos batteries?...

Tom Flip eut un sourire narquois:

— Vous l'avez soupçonné, vous aussi, n'est-ce pas, un moment, de trafiquer nous ne savons pas trop quoi avec tous ces certificats de décès?... Ou bien le docteur Saulton est sincère, — et je le crois un très honnête praticien de village; dans ce cas, il devient pour nous un allié tout dévoué. Ou bien il est de connivence avec le professeur Chesterking, et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir à ce sujet, car il ne manquerait, dans cette hypothèse, d'alerter celui-ci, ce qui le trahirait. Vous voyez que, de toute façon, j'avais, après réflexion, intérêt à abattre mon jeu avec lui. Néanmoins...

— Je le crois un brave homme... sincerely!

— Mais soupçonnez-vous donc également le professeur Chesterking lui-même?

— Je ne soupçonne personne et tout le monde! J'enquête, voilà tout.

— Il me paraît que...

Tom Flip me coupa la parole:

— Sur ce, mon cher, ne perdons pas de temps et rendons-nous à la clinique! Docilement, je lui emboîtai le pas.

Durant le court trajet, le grand policier ne prononça pas une parole.

Mais, lorsque nous fûmes parvenus devant la porte close de la Clinique du Diable, il murmura doucement:

— Il va falloir jouer serré maintenant.

En vérité, l'aventure ne faisait que commencer!

Nous n'attendîmes pas longtemps à la porte.

Dès que nous eûmes sonné, un pas précipité fit crisser la terre humide du jardin. Puis le battant s'entrouvrit précautionneusement, livrant passage à un individu d'une cinquantaine d'années, que nous sûmes plus tard être l'unique domestique demeurant à la clinique: le jardinier James Brickson.

Tom Flip lui exposa avec faconde le but fantaisiste de notre visite et exprima le désir d'être reçu immédiatement ainsi que moi-même, par le professeur Chesterking.

James Brickson n'était pas gracieux. Il fit bien quelques difficultés. Notre qualité de «représentants» ne lui paraissait pas digne d'intérêt.

Enfin, le jardinier consentit à nous introduire dans le parc, que nous traversâmes à sa suite pour pénétrer bientôt dans une sorte d'antichambre aux murs nus, ripolinés de peinture claire.



*L'appétit vient avec Heinz*

**M**ALGRÉ sa soif inconsciente d'apprendre, le bébé le plus éveillé prendra des semaines avant de pouvoir porter, de son plat à sa bouche, une cuillerée de nourriture. Mais dès qu'il y sera parvenu, il aura vite fait de dévorer en moins de 10 minutes ses plats préférés!

Parmi les aliments préférés de bébé, ce sont les aliments Heinz qui viennent en tête. Goûtez vous-même aux aliments Heinz pour bébés et vous comprendrez pourquoi plus de 7 mamans sur 10 sont de fidèles clientes de Heinz. Quelle saveur appétissante... quelle couleur alléchante... quelle consistance lisse!

Où maman pourrait-elle trouver, ailleurs que dans les aliments Heinz pour bébés, une alimentation plus savoureuse et plus substantielle? Où trouverait-elle une plus grande variété?—Examinez l'étalage, chez votre fournisseur, et choisissez à même les nombreuses variétés.

## ALIMENTS HEINZ POUR BÉBÉS

3 céréales pour bébés • 27 purées • 19 aliments pour enfants

*Vous savez que c'est bon parce que ce sont des produits Heinz*



Il nous laissa là, sagement assis sur une banquette, et sortit en disant, dans un grognement d'ours dérangé :

— Veuillez patienter dix minutes. Je vais demander à M. le professeur s'il peut vous recevoir...

Nous entendîmes son pas décroître dans le parc.

A peine James Brickson eut-il disparu à nos yeux que Tom Flip se leva et m'entraîna avec lui dans le jardin désert.

Tout près de là se trouvait un petit pavillon, duquel s'élevaient les nostalgiques accents d'une vieille romance anglaise, mélancolique et tendre...

— C'est lady Haskel, souffla Tom Flip à mon oreille. Nous ne la voyons pas mais nous l'entendons : elle n'a pas été étranglée, au moins, celle-ci !

Je remarquai :

— Elle pourrait varier sa chanson, la malheureuse... Elle répète constamment, sur des intonations différentes, le même mot, qu'elle mêle aux paroles de la romance... Ecoutez : « Braka, braka... »

— Oui !... Curieuse manifestation, sans doute, de la folie douce, que nous n'avons pas le loisir d'étudier en ce moment. Oh !... regardez !...

Tom Flip venait de tomber en arrêt, littéralement.

Il me désigna, sur le sol humide, une empreinte assez étrange : celle de deux petits cercles entrelacés.

Un peu plus loin, il releva soigneusement la marque confuse d'un pied.

Mais il n'eut pas le loisir d'approfondir son examen, car le jardinier surgit de la maison proche ainsi qu'un diable de sa boîte.

Il s'élança vivement vers nous, parut assez contrarié de nous retrouver ainsi dans le parc. Et, en dépit de nos protestations, il nous reconduisit immédiatement jusqu'à la porte d'entrée en déclarant d'une voix sèche et dure :

— Monsieur le professeur n'a pas le temps de recevoir les représentants. Mille regrets, messieurs !

La porte claqua sur nos talons.

Et nous nous retrouvâmes au milieu du chemin, assez déconfits.

Je poussai un profond soupir.

— Well ! dit philosophiquement Tom Flip, qui conservait tout son calme. Allons-nous-en, dear !... Ne nous obstinons pas en vain. Puisque cette ruse n'a pas réussi, nous en trouverons une autre...

C'est pourquoi nous reprîmes la route de Mirgham...

Marcher n'a jamais empêché de parler.

— Savez-vous à quoi je pense ?... me dit tout à coup Tom Flip. Eh bien ! j'ai l'idée que ces deux cercles entrelacés ne sont autre chose que les anneaux d'une chaîne. Vous saisissez ?... Ah !... ça... mais qui torture-t-on donc, dans cette maison ?...

— Mon Dieu !... Lady Haskel, peut-être bien ?...

— Lady Haskel !...

— Ecoutez, Tom Flip. Laissons les cercles entrelacés. Moi, je suppose encore autre chose...

— Je vous écoute...

— Peut-être lady Haskel, la folle, possède-t-elle un certain pouvoir hypnotique : elle serait alors une coupable indirecte, car elle aurait insufflé ainsi, à quelqu'un, la volonté de tuer...

— A quelq'un ?... A qui ?...

— A sir Perrington, par exemple... Il est peut-être amoureux d'elle ?

— C'est du roman !...

— Et sir Perrington serait l'étranger, contre sa volonté.

— Mais le docteur Saulton prétend qu'il en est physiquement incapable.

J'eus un geste d'humeur :

— Oh !... le docteur Saulton !...

Tom Flip se mit à rire :

— Vous avez tort de douter de ce bon médecin de campagne, dit-il. Je

vous répète que je l'ai jugé ; c'est un excellent homme. Oh !... évidemment, je puis me tromper ; pourtant, en l'occurrence, cela m'étonnerait...

Je n'insistai pas.

Et nous ne prononçâmes plus un seul mot, ni l'un ni l'autre, jusqu'à Mirgham.

La journée s'acheva sans apporter rien de nouveau. Pourtant, chaque détail recueilli jusqu'alors avait son importance. D'autres allaient bientôt venir s'y ajouter, certains même assez dramatiques.

Tom Flip fumait sa pipe, se promenait, sifflait. Il paraissait avoir renoncé à l'enquête.

Nous passâmes la soirée à l'auberge et, ayant gagné notre chambre de bonne heure, nous nous endormîmes bientôt du sommeil du juste.

Je me souviendrai longtemps du réveil qui nous attendait !...

Un réveil mouvementé, en vérité, dans le brouhaha, les exclamations, les bavardages et les potins !...

Nous nous vêtîmes en hâte, nous mêlant à la foule.

Une fois de plus, tout le pays était en révolution ; c'est que l'on venait de retrouver, dans le torrent, coincé entre le fond caillouteux et la roue morte du vieux moulin, le cadavre noyé de Carnasie dit « Le Bossu », le cordonnier anarchiste disparu.

Comme de nombreux jours s'étaient écoulés depuis cette disparition, le corps était décomposé, ainsi que Tom Flip et moi, mêlés à la foule des villageois, pûmes nous en rendre compte.

Pauvre Carnasie !... On l'avait identifié aisément, grâce à ses vêtements encore reconnaissables, et surtout à un certain foulard rouge que tout le monde lui connaissait, et qu'il portait encore noué autour du cou.

— Eh bien ! dit Tom Flip sur un ton de gaieté macabre, voici au moins une affaire liquidée, si elle n'avance pas d'un pouce notre enquête actuelle !... On ne blâmera plus Scotland Yard à Mirgham. Ce damné Carnasie avait donc bien mis fin à ses jours en se jetant dans la rivière, et son corps n'est remonté à la surface que longtemps après, retenu jusqu'à présent au fond de l'eau par une des palettes de la roue du moulin...

Nous repartîmes à pas lents.

En traversant le pont, Tom Flip me tira brusquement par le bras :

— Attention !...

Absorbé dans mes réflexions, je longeais en effet, sans y prendre garde, l'endroit du parapet défoncé par une automobile, et je risquais vraiment de choir dans le torrent...

Je m'en écartai à temps, tandis que Tom Flip gouaillait :

— Il y a assez de morts comme cela à Mirgham !

— Ce coin-là est fort dangereux, remarquai-je...

— Vous n'êtes pas le seul à y avoir risqué un accident, me répondit le policier.

Ce disant, il me désignait, imprimées dans le sol humide, les traces assez nettes d'une roue :

— Voyez cela... Un véhicule a stationné ici, il n'y a pas très longtemps, peut-être cette nuit ; une charrette de paysan, ainsi que l'indique l'empreinte de la roue... Une charrette comme devait en conduire, de son vivant, l'infortuné Hordman !... Elle a dû ralentir, s'arrêter pour une cause quelconque, peut-être dérapé ; et cela, juste à l'endroit où le parapet est brisé... Le brave homme qui passait par là a eu de la chance d'échapper à l'accident qui le menaçait...

Une fois de plus, nous reprîmes le chemin de l'auberge.

Sitôt que nous y fûmes parvenus, Tom Flip disparut dans notre chambre. Je l'y laissai et demeurai seul dans la grande salle du rez-de-chaussée, notre hôtesse jacassant alentour...

Bientôt, j'entendis mon célèbre ami entrouvrir sa porte avec précaution et m'appeler doucement.

Je le rejoignis.

Le corridor du premier étage était désert.

Alors, je ne pus réprimer une exclamation de surprise !...

Mais, d'un geste, Tom Flip m'imposa silence.

Il était devenu méconnaissable, absolument.

Le grand détective possédait, mieux que personne, l'art de transformer son visage, de modifier à la fois sa silhouette et ses traits.

Et maintenant, avec sa longue barbe grise, ses paupières battues, ses sourcils touffus, nul — à peine moi-même — n'aurait pu le reconnaître.

Le représentant en spécialités pharmaceutiques s'était effacé totalement pour faire place à un vieil homme très éprouvé, qui me dit :

— Vous pensez bien que si je vous ai demandé de m'accompagner à Mirgham, c'est que j'avais ma petite idée de derrière la tête... Je songeais — avec quelque raison, n'est-il pas vrai ? — que nous nous heurterions à de nombreuses difficultés pour approcher un personnage aussi considérable et retiré que l'honorable professeur Chesterking... Une première expérience ne m'a pas trompé, hélas ! Voici ce que nous allons faire...

Il baissa davantage la voix pour exposer :

— Je vais vous grimer également. Nous descendrons à pas de loup. Nous quitterons l'auberge par le jardin potager...

— Mais notre hôtesse ?...

— Ne vous en souciez pas. Nous guetterons la minute favorable, et elle viendra. D'ici une heure environ, comme chaque jour, le boulanger va venir effectuer sa livraison. Cela retiendra l'aubergiste sur le seuil de sa porte, et la brave femme ne manquera pas de bavarder comme à l'accoutumée ; elle aura même, aujourd'hui, un sujet de conversation tout indiqué : la découverte de Carnasie noyé.

— Et ensuite ?... fis-je.

— Attendez !... Je vous grimerai tout à l'heure. Auparavant, vous allez vous rendre auprès du docteur Saulton et lui remettre ce petit mot, en mains propres entendu... Vous pouvez lire, mon ami.

Tom Flip me tendit une feuille arrachée de son carnet, pliée en quatre. Ainsi qu'il m'y autorisait, j'en pris connaissance avec curiosité.

Elle portait ces simples mots :

*Veillez avoir la grande obligeance de faire procéder à l'exhumation du cadavre du nommé Georges Munday, que j'irai examiner chez vous avant la nuit.*

Inspecteur Tom Flip,  
de Scotland Yard.

— Je ne comprends pas, fis-je. Cela me paraît étrange et saugrenue, et peut-être de la dernière imprudence, car...

— Allez vite, allez vite !... Vous comprendrez plus tard...

J'accomplis donc cette mission sans piper mot.

Le docteur Saulton me promit de faire tout ce que lui demanderait Tom Flip, dans la mesure de ses moyens et selon l'étendue de ses relations. Puis il me reconduisit en m'assurant qu'il nous attendrait tous les deux, le soir même...

— Avec le mort ?... balbutiai-je.

— Puisque vous y tenez !... dit le docteur Saulton.

Et il ferma sa porte, doucement.

## à Brûle-pourpoint...

### QUESTIONS

1. La chauve-souris est-elle malfaisante ?
2. Quel animal appelons-nous « siffleux » ?
3. De quoi l'ours est-il friand ?
4. De quoi le porc-épic est-il couvert ?
5. Nommez les parties d'une feuille.
6. Quel est le rôle des feuilles.
7. Nommez des feuilles nutritives.
8. Quelle qualité a l'amiante ?
9. A quoi sert le mica ?
10. Qu'a de remarquable le platine ?

### REPONSES

1. Au contraire, elle détruit beaucoup d'insectes.
2. La marnotte.
3. De miel et de fourmis.
4. De piquants creux qu'il dresse pour se défendre.
5. Le pétiole, le limbe et les nervures.
6. C'est par elles que la plante respire.
7. La chlorophylle, le chou, la laitue.
8. Il est incombustible ; on fait des vêtements, des gants de pompiers, des rideaux de théâtre.
9. A faire des lanternes, des devant de foyer.
10. C'est le plus lourd de tous les métaux.

Nous quittâmes subrepticement l'auberge ainsi que nous en avions convenu, et sans encombre, mettant à profit le passage du boulanger. Puis, nous errâmes un peu dans la campagne déserte, ne pouvant guère agir différemment, et fûmes enfin, vers le milieu de l'après-midi, reçus chez le docteur Saulton.

Celui-ci était absent, appelé en consultation auprès d'un malade.

Sa servante nous introduisit sans nous reconnaître dans un petit salon d'attente, fort coquettement meublé. Jusqu'au retour du praticien, nous en fûmes les seuls occupants.

La domestique s'étant retirée aussitôt, nous eûmes tout le loisir d'échanger nos impressions et d'arrêter notre plan définitif.

A l'instar de mon compagnon, j'étais devenu méconnaissable, et je montrai un visage long d'une aune, avec un teint terreux, une peau marbrée, des yeux cernés, des lèvres décolorées...

Tom Flip me dit en souriant, — et ses petits yeux brillaient d'un éclat de victoire :

— Vous n'avez pas bonne mine. Dazergues!... Ah! attention!... A partir de maintenant, vous vous nommez Harold Lifte, et je suis votre oncle: Andrew Lifte. Que diable!... Le professeur Chesterking ne refusera pas de vous ausculter, et peut-être de vous accepter parmi ses pensionnaires...

— Admirable!... fis-je. Vous viendrez me voir souvent, mon oncle?

— Yes!... Souvent. Et vous m'ouvrez la porte!

Je ne pus m'empêcher de rire. — Une petite recommandation encore, reprit Tom Flip, avec le plus grand sérieux.

— Je l'écoute... — Ne tombe pas amoureux de lady Haskel, surtout!... Sir Perrington serait capable de vous faire une scène de jalousie!...

— Soyez tranquille!... Je pouffai.

... Nous n'aurions pas plaisanté de cette manière, certes, si nous avions pu prévoir ce qui allait advenir!...

Redevenu sérieux, Tom Flip conclut, au bout d'un instant :

— Nous nous présenterons à la clinique ce soir, à 9 heures...

— Pourquoi si tard?... objectai-je. Et que ferons-nous jusqu'à ce moment-là?...

— By Jove, notre ami le docteur Saulton ne refusera pas de nous donner l'hospitalité!... Si je tiens à sonner si tardivement à la clinique, c'est que nous serons censés être arrivés à Mirgham par le train de 20 h. 35...

— Parfait. — Ainsi... Mais voici que le docteur Saulton venait de surgir dans l'encadrement de la porte. Nous prenant pour des clients, il nous introduisit dans son cabinet.

Aussitôt que nous fûmes seuls avec lui, à l'abri de toute oreille indiscreète, Tom Flip se fit reconnaître et lui dévoila notre stratagème.

Comme l'on dit vulgairement, le bon docteur Saulton n'en revenait pas!...

Ce fut un instant de franche gaieté. Le praticien prenait peu à peu dans mon estime, la place qu'il aurait dû y occuper. Tom Flip ne s'était pas trompé. Nous avions en lui un allié.

Il se montra de plus en plus aimable, puis déclara :

— Autre chose : je possède suffisamment de relations officielles à Mirgham pour avoir pu accéder à votre désir, monsieur l'inspecteur. J'ai donc fait exhumer le corps de Georgie Munday, l'ex-portier de la Clinique du Diable. Il est au fond du jardin, dans un hangar... Si vous voulez me suivre...

Nous emboitâmes aussitôt le pas. C'était vraiment montrer beaucoup d'enthousiasme et d'entrain pour un spectacle aussi macabre!...

Une odeur insupportable se dégageait du cercueil entrouvert.

Mieux que moi, Tom Flip surmontait sa répulsion. Son examen se prolongea durant vingt-cinq minutes. Le docteur Saulton, de longue date endurci, demeura impassible.

Tom Flip examinait toujours le corps avec un soin très attentif.

Enfin, il releva la tête. Son visage était grave sous son maquillage. Et ce fut d'une voix un peu sourde qu'il déclara :

— Je m'en doutais un peu!... L'idée m'en est venue ce matin. Messieurs, nous nous trouvons en présence d'une substitution de cadavre.

Je ne sais pourquoi mais, instinctivement, je regardai le docteur Saulton ; il ne broncha pas. Il avait seulement — comme moi d'ailleurs! — l'air prodigieusement intéressé.

Ni l'un ni l'autre n'eûmes toutefois le loisir de questionner Tom Flip, car celui-ci développa sans tarder, avec une impitoyable précision :

— Donc, ce cadavre n'est point celui de Georgie Munday, mais celui de Carnasie. Quant au corps retiré ce matin de l'eau, ce n'est point celui de Carnasie — comme le croit tout Mirgham — mais bien celui de Georgie Munday.

— Il faudrait le prouver, dit doucement le docteur Saulton.

— Dans une minute, promit le détective. Vous me suivez bien, n'est-ce pas, messieurs?... Il y a donc eu substitution de cadavre. Pourquoi?... Dans quel but?... Je ne peux pas encore vous le dire : je crois pourtant le deviner.

Le docteur Saulton tressotta et laissa tomber :

— Il ne s'agit pas de deviner, mais de comprendre...

Et je m'écriai : — Mais, Tom Flip, comment le savez-vous?... De quelle manière êtes-vous parvenu à cette effarante conclusion?... Qui — ou quoi — a pu vous faire soupçonner pareille chose?...

— C'est très simple, expliqua le détective. Suivez-moi bien, je vous en prie : à Mirgham, on avait surnommé Carnasie « le Bossu » — terme inexact, exagéré — parce qu'il était, depuis sa naissance, affligé d'une déviation de l'épaule gauche. Lorsque j'assistai ce matin à la découverte du noyé pris pour lui — il était méconnaissable — et habillé comme lui, de ses propres vêtements, je vérifiai machinalement ce détail.

« Il me fut assez aisé, malgré la décomposition du corps — laquelle n'atteignait pas les os, le squelette — de constater que je n'avais pas, devant moi, Carnasie. Mais un autre homme, un inconnu.

« Ce fut un trait de lumière. C'est alors que je décidai, afin de me livrer à une vérification édifiante, de faire procéder sans tarder à l'exhumation de la dépouille de Georgie Munday. »

Tom Flip marqua une courte pause et poursuivit en s'animant :

— Or, ce corps que nous avons là, devant nous, messieurs, dans ce cercueil béant à la terre arraché, ce corps, qui reposait jusqu'à présent au cimetière de Mirgham sous la dénomination de Georgie Munday, ce corps présente, indéniablement une déviation de l'épaule gauche. Veuillez le constater, docteur...

Le docteur Saulton se rendit de bonne grâce à cette invite, procéda à cette vérification élémentaire et approuva d'une signe de tête.

Le policier reprit alors :



# Le Ballet

aimé de tous, mais **APPRECIÉ** particulièrement par ceux qui s'y connaissent

Le Dewar's attire les regards... tente l'odorat... et satisfait le goût du connaisseur qui apprécie dans le Dewar's ce qu'il y a d'agréable.

Avant de dire Scotch... dites DEWAR'S

F-720

**DISTILLÉ, COUPÉ ET EMBOUILLÉ EN ÉCOSSE**

## “DEWAR'S SPECIAL”

*Le Scotch Primé Préféré dans le Monde Entier*

**AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?**  
 Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.*  
**REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !**



## Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

### MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

#### AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)  
 6880, rue Bordeaux  
 Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.  
 Ci-Inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

— Ce cadavre est donc bien celui de Carnasie. Et maintenant, docteur, je vais vous demander un service...

— Lequel?... dit le médecin, d'une voix étranglée par le long silence qu'il venait d'observer.

Tom Flip eut un exquis sourire et répondit :

— Celui de nous convier à dîner...

— Mais comment donc!... s'empressa l'autre, qui s'attendait à tout autre chose.

Nous quittâmes le hangar funèbre.

Un crépuscule charmant, délicieux, mauve et rose, comme on en voit souvent dans la campagne anglaise, nimbait le jardin du cottage...

En dépit d'une chère délicate et des prévenances d'un hôte toujours aimable, le repas manqua de gaieté. Pour ma part, j'avais la gorge serrée et je pensais trop au mort du hangar, rongé par les vers et le temps.

Je n'ai pas beaucoup mangé, ce soir-là...

Le docteur Saulton et Tom Flip, au contraire, firent preuve de beaucoup d'appétit.

Mais le policier ne daigna pas répondre à nos multiples questions.

Enfin, au dessert, il consulta sa montre et se leva.

Nous remerciâmes vivement le docteur Saulton de sa bonne hospitalité.

Puis nous sortîmes...

Il le fallait bien!...

Au dehors, il faisait grand-nuit. Les ténèbres tuaient l'horizon. La pluie s'était remise à tomber, une petite pluie fine, désagréable au possible!...

Le froid était vif. Les nuages tenaient la lune captive. Un vent lugubre soufflait sur ce coin perdu d'Angleterre...

Mirgham allait dormir. Peu de lumières perçaient le rideau mouvant de la pluie. Un chien invisible aboya quelque part. Les chemins étaient boueux et les pas hésitants.

... Néanmoins, un quart d'heure plus tard, nous sonnions à la porte de la Clinique du Diable.

Cette fois, le jardinier Brickson mit plus longtemps à venir nous ouvrir. Pourtant, il nous introduisit, cinq minutes après, dans la même antichambre que l'après-midi, et, on le conçoit, sans nous reconnaître. Je juge parfaitement inutile de reproduire ici le discours que lui fit Tom Flip, alias Andrew Lifte, pour l'y décider.

Nous attendîmes encore un quart d'heure — le dernier — durant lequel nous échangeâmes à mi-voix nos impressions.

Ce serait une erreur de croire que l'enquête eût avancé d'un pas. Le lecteur ne saurait s'y méprendre. Car enfin — ainsi que Tom Flip me le fit judicieusement remarquer — le fait que le cadavre de Carnasie eût été substitué à celui de Georgie Munday ne nous apprenait rien. Au contraire. Cette macabre découverte embrouillait les choses!... L'énigme demeurait la même. Il y avait toujours deux infirmiers assassinés. Qui les avait étranglés, d'une poigne que le docteur Saulton disait étonnamment solide? Et pourquoi?...

... Car tout crime, quel qu'il soit, comporte un mobile.

Enfin, le jardinier Brickson apparut. — Suivez-moi, messieurs, dit-il... M. le professeur vous attend...

Nous obéîmes, le cœur battant.

Trois minutes plus tard, nous étions enfin admis à franchir le seuil du cabinet du professeur Chesterking.

Cette fois, nous touchâmes au but.

Dans le parc, la nuit était épaisse et noire. On se serait cru à cent lieues de toute agglomération. La lune sor-

taut comme à regret de son fourreau de nuages.

Et, perchée sur une basse branche, une chouette hulula, dans le silence, près du pavillon des aliénés.

— Messieurs... dit une voix grave.

Le professeur Chesterking se leva dès notre entrée.

C'était un homme d'une maigreur squelettique, dont les yeux d'acier, d'un éclat insoutenable, s'abritaient derrière des lunettes d'or. Il avait les lèvres et le menton rasés, et il portait une longue blouse blanche.

Son visage rayonnait d'intelligence; mais ses traits étaient durs, presque cruels.

Enfin, je regardai ses mains.

Même à l'heure qu'il était où j'écrivais ces lignes, dans le calme et le silence de mon petit appartement de Lyon, je n'ai pas oublié les mains du professeur Chesterking.

Elles étaient énormes, quoique soignées, ces mains; avec des doigts noueux, quelque peu déformés par des rhumatismes articulaires, et une peau parcheminée.

Et je me fis, *in petto*, cette réflexion, d'ailleurs stupide :

« De vraies mains d'étrangleur! »

Immédiatement, ma conviction fut faite : c'était lui le coupable!

Je suis bien pardonnable d'avoir pensé ainsi; car pouvais-je, en ce moment décisif, deviner la vérité et à quel point je me trompais; et pouvais-je aussi — surtout — imaginer ce qui allait survenir?

Le professeur Chesterking — ai-je dit qu'il comptait environ la soixantaine? — nous écouta distraitement. Il tapotait sa table d'un doigt nerveux.

Puis il nous déclara d'une voix brève qu'il avait bien voulu consentir à nous recevoir, car il n'était pas dans ses habitudes d'écouter des malades, surtout venant de Londres à une heure si tardive, mais qu'il n'y avait pas de place actuellement dans sa clinique

ce qui rendait, de sa part, toute documentation pathologique et auscultation inutiles.

Avait-il percé le double secret de notre déguisement?... Un coup de téléphone du docteur Saulton l'avait-il informé de notre visite?

J'avoue que cette pensée saugrenue — qui ne traversa pas l'esprit de Tom Flip — me hanta durant quelques minutes. Combien je faisais fausse route en raisonnant ainsi!... Et quel brave homme, au fond, bien innocent de toutes les turpitudes dont je me plaisais à le croire capable, était le docteur Saulton!...

Je me trompais grossièrement.

La vérité était tout autre.

Elle se dissimulait dans le parc obscur.

On va le voir.

Quoique fort dépité, Tom Flip fut parfait de sang-froid. Il n'insista pas. Au reste, le savant n'eût-il pas éventé notre supercherie? Le pseudo Andrew Lifte présentait son « neveu » comme atteint d'une grave affection nerveuse voisine de la mélancolie morbide; cela impliquait davantage un interrogatoire qu'une auscultation; toutefois, comment les choses eussent-elles tourné?... Pas plus tragiquement qu'elles ne tournèrent, certainement!...

Le professeur Chesterking se leva donc, pour bien nous signifier que l'entretien était terminé. Flegmatiquement, Tom Flip lui régla le montant de sa consultation. Il l'empocha d'un air distrait. En tout cas, il ne se doutait de rien: j'arrivai sans peine à m'en convaincre.

Nous primes congé du savant.

Tom Flip m'a avoué plus tard qu'à cet instant sa décision était prise: sortir ostensiblement, puis revenir dans le parc, par escalade.

Nous n'eûmes pas cette peine!...

Comme nous nous apprêtions à nous retirer, le professeur Chesterking manifesta, à haute et intelligible voix, l'intention de nous reconduire en personne, jusqu'à la porte du parc!...

Se méfiait-il donc de son jardinier, et pourquoi?... Avait-il seulement le

désir d'être bien certain de notre départ?

Il insista beaucoup à ce sujet.

Avec un ensemble remarquable, nous protestâmes que c'était là, pour lui, au temps si précieux, un dérangement bien inutile. Mais il murmura nerveusement :

— Si, si; j'y tiens!...

Nous dûmes nous incliner, bon gré mal gré.

Pourquoi y tenait-il tant que cela?...

Disant ces mots, il glissa la main sous sa blouse, et, dans la poche de son pantalon, il tâta son revolver. Ce geste ne nous échappa point. Un petit frisson nous parcourut l'échine. Le professeur Chesterking allait-il nous abattre comme des lapins dans son parc?...

Et nous nous retrouvâmes tous trois dans le jardin.

L'obscurité était totale.

Tom Flip et moi allions côte à côte; à un pas à peine derrière nous marchait le savant.

C'était crispant, déprimant, insupportable.

Nous ne nous trouvions plus qu'à cinq mètres de la porte d'entrée lorsque le drame éclata :

Soudain, je sentis deux mains brutales qui se nouaient autour de ma gorge, et qui serraient, serraient!... Instinctivement, je me laissai glisser à terre, échappant ainsi à leur terrible étreinte.

J'entendis Tom Flip — si maître de lui! — pousser un hurlement d'épouvante folle. Je perçus en même temps la voix du professeur Chesterking qui criait, sur un ton impossible à rendre : — Braka!... Braka!...

Et je me souvins sans comprendre, dans un éclair de lucidité, de la chanson de lady Haskel...

Tout se passa très vite.

Successivement, tout à coup, trois coups de revolver retentirent. Une masse sombre, énorme, écrasante, formidable, tomba à côté de moi, avec un rauque sifflement d'agonie, un cri déchirant qui n'avait rien d'humain! Un flot de sang tiède m'inonda. Puis un faisceau de lumière blonde m'éblouit : Tom Flip dirigeait sur moi le rayon de sa lampe électrique.

Alors j'aperçus, sur la terre noire du parc, le cadavre encore tiède d'un gigantesque orang-outang, et j'entendis Tom Flip crier :

— Professeur Chesterking, au nom de la loi, je vous arrête!...

D'un seul coup, tout fut calme et limpide.

Le professeur Chesterking ne chercha pas à fuir. Il se contenta de répondre d'une voix brisée :

— Suivez-moi!...

Il nous entraîna. Tom Flip me soutenait. Je n'étais pas blessé, mais je chancelais d'angoisse.

Nous fûmes bientôt dans le cabinet du savant.

Ce dernier posa flegmatiquement, sur la table, son revolver où manquaient trois balles, prit dans une petite boîte une minuscule pastille blanche, l'avalala, fit claquer sa langue, et dit :

— Qui êtes-vous?...

— Inspecteur Tom Flip, de Scotland Yard, et un de ses amis, Max-André Dazergues, répondit le détective.

— Prouvez-moi votre identité?...

— Voici mes papiers, et ma carte.

Le professeur Chesterking en prit connaissance avec attention et, enfin convaincu, il déclara d'une voix ferme :

— Messieurs, je vous dois la vérité. La voici. Je serai bref. Vous comprendrez dans un instant pourquoi. Je n'ai pas, dans ma vie, étudié seulement la guérison du cancer, mais aussi la greffe humaine. J'avais ici, pour mes expériences, un orang-outang à demi-

## COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

# CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

*Pour faire rejeter une accusation de recel, est-il suffisant, pour le prévenu trouvé en possession d'objets volés, d'affirmer qu'il ignorait que ces objets fussent volés ?*

Des policiers identifient certaines marchandises volées. Ils interrogent le possesseur à leur sujet. Ce dernier les convainc qu'il ne peut être le voleur. Mais il reste toujours le fait de la possession. Or la possession d'objets volés devient recel, quand on n'a pas d'excuse ou de raison plausible pour justifier telle possession.

Après avoir appris qu'il était en possession d'objets volés, le prévenu accusé de recel doit justifier la possession de ces objets.

En tel cas, l'accusé nie toujours avoir su qu'il était en possession d'objets volés. Mais est-ce suffisant? Cette négation le disculpera-t-elle?

Le prévenu, accusé de recel et qui se défend en affirmant avoir ignoré que les objets qu'on a trouvés en sa possession avaient été volés, est-il coupable ou non?

## EST-IL COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

**COUPABLE!** Car dans un cas de recel, il faut être en mesure d'établir la provenance des objets, surtout si l'acquisition est plutôt récente. Plus certainement coupable encore sera le prévenu qui offre une fausse explication de la possession des objets volés.

Principe appliqué dans la cause no 689, Cour du Banc du Roi, Division des Appels criminels, Montréal.

approvoisé, que j'aimais comme un homme. Je l'avais baptisé Braka. Il vivait enchaîné dans une cage, et ses plaintes, une nuit, effrayèrent un paysan de Mirgham, le vieil Hordman.

« Un jour, un certain Carnasie vint ici, mendier. Je lui offris deux mille livres s'il consentait à se prêter à une opération particulière, qu'au reste je lui tus. Il accepta. Je ne pouvais mieux tomber : c'était un raté, un exalté, mais un personnage très intelligent. Messieurs, j'ai greffé à Braka, le singe, le cerveau de Carnasie !... »

« Ne m'interrompez pas, please !... Je conçois votre stupeur : elle m'honore. Or Carnasie mourut à la suite de l'opération, avec, dans le crâne, la cervelle de l'orang !... Ah ! Ah ! Ah !... Que faire de son cadavre, pour ne pas attirer sur moi l'attention de la police ?... »

« Mon portier, George Munday, venait de succomber à une affection cardiaque. Je fis en sorte que la mise en bière eût lieu chez moi, et je lui substituai le cadavre de Carnasie, dont le bruit de la disparition courait dans le pays. »

« J'ai conservé plusieurs jours ici le corps de Georgie Munday, afin que la décomposition fit son oeuvre. Lorsqu'il fut devenu méconnaissable, je l'habillai avec les vêtements de Carnasie, que j'avais conservés dans ce but. Et la nuit dernière, seul, je transportai sur une charrette à bras ce cadavre jusqu'au pont et le précipitai dans la rivière, sans nul effort, grâce au parapet défoncé. Ainsi croirait-on à une noyade, et identifierait-on inmanquablement ce corps comme celui de Carnasie. Je gagnai ensuite l'intérieur du vieux moulin et en fis jouer à grand-peine la roue, afin qu'une de ses palettes coinçât le corps et que cette particularité expliquât sa découverte tardive. Je n'eus pas agi avec autant de tranquillité et de méthode si j'avais connu votre présence dans le pays ! Mais je l'ignorais absolument. »

Tom Flip me jeta un regard triomphant. Il avait l'air de me dire, il me signifiait même :

« Voilà ce bon docteur Saulton innocenté !... »

Le professeur Chesterking acheva, d'un accent moins vibrant :

— Tout à l'heure, je vous ai vus en danger, messieurs, et peut-être moi aussi !... En dépit du regret que j'en éprouvais, j'ai tiré. A cause de vous, pour vous, j'ai tué Braka, mon ami, Braka, le premier singe à cervelle humaine !... Car, hélas !... je ne m'étais pas avisé d'une chose, d'un détail : Carnasie, jadis, au cours d'une rixe, à Londres, avait tué un homme, un locker ; il l'avait étranglé. Il fut condamné à dix ans de prison. C'est depuis sa libération qu'il végétait avec, dans l'esprit, la hantise du meurtre par strangulation.

« Vous comprenez maintenant pourquoi Braka, qui avait réussi à rompre ses chaînes et errait depuis deux jours et deux nuits dans le parc sans que nous parvenions à le capturer, a étranglé deux malheureux infirmiers, dont les cadavres sont encore à l'amphithéâtre, dans l'attente d'une sépulture ; on ne saurait refuser, désormais, leur permis d'inhumer !... Braka devait ainsi fournir la preuve la plus horrible de ce que devait créer cette situation paradoxale, sans précédent : un cerveau de meurtrier commandant un corps d'athlète auquel nul être au monde ne pouvait résister. Personne ici ne connaissait mon secret, sauf une malade de mes amies : lady Haskel. »

Je rencontrai encore le regard de Tom Flip, qui disait :

« Telle est la double explication de l'empreinte des anneaux d'un fragment de chaîne brisée et l'obsession de lady Haskel terrifiée, qui mêlait le nom de l'orang fantastique aux paroles pué-

riles d'une vieille romance d'Angleterre... »

Le professeur Chesterking reprit péniblement sa respiration et conclut dans un murmure :

— J'ai fini. Pardonnez-moi, messieurs. J'ai travaillé pour la Science, et j'ai eu le tort de ne point peser les moyens à employer... Vous n'aurez pas la peine de m'arrêter, car la pastille blanche...

Il s'interrompit tout net. Son visage devint noir. Une mousse rosâtre perla à ses lèvres...

Puis son grand corps s'écrouta d'un seul coup, en avant. Il était mort.

Un pas retentit dans le corridor. La porte s'ouvrit. C'était le jardinier qui accourait, affolé par les détonations, ayant erré longtemps dans le parc à la recherche de son maître, finissant par se heurter au cadavre du grand singe...

Tom Flip lui dit en souriant :

— Du calme, mon ami. Et merci !... Vous étiez inquiet de nous sentir rôder

dans le parc, à cause du singe étrangeur... Ce sentiment vous honore... Allons, du sang-froid ! Je comprends très bien que vous redoutiez votre patron et que vous craigniez de perdre votre place : la peur, cependant, l'a emporté, n'est-il pas vrai ?... Une autre fois, lorsque vous écrivez à Scotland Yard, dans la crainte d'être étranglé à votre tour, signez donc votre lettre, voulez-vous ?...

— Mais comment savez-vous ? balbutia James Brickson.

— Vous avez une façon particulière d'ouvrir la porte, mon ami, et de saluer les visiteurs : vous êtes gaucher.

Et, sur ces mots, Tom Flip choisit un cigare sur la table du professeur Chesterking et l'alluma.

Puis il eut un regard pour le cadavre du savant et murmura rêveur :

— Il fut un coupable inconscient ; il a expié. Mais devons-nous en conclure que Darwin avait menti ?...

MARC-ANDRÉ DAZERGUES.

## QUAND LE MARI EST MALADE

par GENEVIEVE

La moyenne des femmes, quand leur mari est malade, sont guidées par leur affection et aussi par leur bon sens qui leur dictent la meilleure manière de contribuer à sa guérison et de hâter sa convalescence. Il arrive, cependant, que fatiguées, nerveuses, elles apportent, bien contre leur gré, dans la chambre du malade un élément d'anxiété fébrile, parfois même d'impatience, qui lui est préjudiciable.

La tâche délicate de l'épouse est double : s'adapter au fait qu'elle a un malade à domicile et aider son mari à s'habituer à l'idée qu'il peut être retenu à la maison pendant assez longtemps.

De son côté à elle, il faut envisager des possibilités qui n'ont rien d'encourageant : son mari peut mourir, demeurer invalide, ne jamais reprendre la vie active d'autrefois, éprouver des pertes financières résultant des frais de maladie et de l'interruption de son travail. Bien entendu, sauf dans le cas où il aurait des affaires sérieuses d'ordre spirituel ou temporel à régler, on ne doit pas lui laisser soupçonner la gravité de son mal, et c'est au médecin, ou au prêtre, qu'il appartient alors de lui parler d'homme à homme.

S'il s'agit d'une maladie qui doit se prolonger, la femme devra renoncer à sa vie mondaine. Si elle peut se faire remplacer une ou deux fois la semaine, il serait bon pour elle, et pour lui, qu'elle conserve certaines sorties habituelles : cercles de couture ou de cartes, participation à une oeuvre de bienfaisance, etc. Cela lui permettrait de rencontrer quelques intimes, lui procurerait de la distraction et lui fournirait ainsi des sujets de conversation pour entretenir son cher malade.

De son côté, celui-ci devra recevoir quelques visites, si l'on veille à ce qu'elles ne se prolongent pas. Il y a des amis auxquels il est difficile de fermer la porte et qui ont le don de tracasser le patient. La femme s'arrangera alors pour être présente à l'entretien et pour détourner, au besoin, les sujets de conversation dangereux. Elle doit s'appliquer à se mettre peu à peu au courant des affaires de son mari, afin d'être en mesure de faire pour lui des messages ou de téléphoner à son bureau pour le tenir au courant de ce qui s'y passe.

Des frais de maladie et une inactivité prolongée imposent des économies et un changement de train de vie. Comme il ne peut être question d'un démé-

nagement, la maîtresse de maison devra s'appliquer à diminuer ses dépenses, surtout celles qui concernent ses toilettes.

Enfin, et ce n'est pas le plus facile, elle devra assumer les fonctions d'infirmière. La ponctualité dans les traitements est essentielle. Prendre la température du malade et lui donner ses remèdes à heure fixe. S'en tenir strictement à la diète prescrite par le médecin. Un bain d'éponge est pour le patient une fatigue momentanée, mais il ne tarde pas à se sentir ensuite rafraîchi. Il est bon de lui laver fréquemment le visage et les mains, de tourner ses oreillers, de modifier sa position dans le lit. Si on lui permet de se lever un peu, l'installer dans un fauteuil confortable et bien l'envelopper. Ouvrir la fenêtre pour aérer la chambre seulement quand il est couché à plat et bien couvert.

Les suggestions suivantes seront peut-être de quelque secours à une femme dont le mari est malade :

Avoir un médecin de famille attiré et l'appeler avant de consulter un spécialiste, puisqu'il a déjà soigné votre mari.

Vous arranger pour être présente lorsqu'il vient chez vous et lui demander toutes les explications supplémentaires dont vous avez besoin quand il est sur les lieux, plutôt que de chercher à le rejoindre par téléphone. Ecrire ses instructions ou les questions que vous comptez lui poser, si vous avez raison de vous méfier de votre mémoire.

Ne pas accepter les suggestions des gens qui croient en savoir plus long que le médecin et prescrivent des remèdes infaillibles. Ne pas davantage vous laisser effrayer par leurs prédictions alarmistes.

Si vous trouvez que l'état du malade ne s'améliore pas et que vous désirez consulter un spécialiste, le dire franchement à votre médecin.

Etre fidèle, sans être trop stricte, dans l'application des ordonnances et des traitements pénibles pour le malade. On peut parfois les abrégier ou les éloigner sans préjudice pour le patient et cette petite satisfaction lui fait du bien en le rassurant.

Par-dessus tout, être sereine et d'humeur égale. L'impatience et la brusquerie affectent péniblement un malade qui se rend compte qu'il est pour vous un lourd fardeau et une source de multiples fatigues.



**DÉPRIMÉE?  
NERVEUSE?  
LYMPHATIQUE?  
DÉLAISSÉE?**

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

### TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

### LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES  
MONTREAL, P.Q.

## NOTRE FEUILLETON

## MIGNON DE LA BUTTE

par ARISTIDE BRUANT

No 4

« MÊME que je me suis piqué, continuait Henri, mais ça ne fait rien, puisque c'est pour ma grande soeur.

Doucement touchée, la jeune fille prenait des mains du petit le bouquet improvisé.

Mais Mme de Montferrat, qui était entrée dans le vestibule et causait à voix basse à Prestini qui, le dos courbé en un perpétuel salut, l'écoutait avec la plus vive attention, se retournait en disant :

— Ici, mes enfants... Vous allez avoir le temps de vous promener... et de cueillir des fleurs...

Puis, s'adressant à sa belle-fille, elle ajouta :

— Suivez-moi, Yvonne ; je vais vous conduire moi-même dans la chambre que j'ai fait préparer pour vous.

« J'espère qu'elle vous plaira.

« Fanny, occupez-vous de M. Henri. Yvonne suivit sa belle-mère qu'escortait toujours le majordome.

Tous deux gravirent un escalier de marbre... dont la rampe, véritable chef-d'oeuvre, semblait sculptée dans de la dentelle.

Puis... après avoir traversé une sorte d'atrium aux baies s'ouvrant sur la campagne, elles atteignirent un large couloir tout tendu de tapisseries de Beauvais et sur lequel donnaient les portes des appartements.

Prestini en ouvrit une... qui accédait à une chambre toute tendue de bleu clair et meublée avec un goût exquis... C'était un nid rêvé pour une jeune fille...

— J'espère que vous allez vous plaire ici... souhaila Mme de Montferrat.

Allant vers l'une des fenêtres, elle l'ouvrit, et, faisant jouer elle-même le store extérieur en toile destiné à amortir les rayons trop chauds du soleil, elle dit à Yvonne, en lui désignant l'admirable panorama qui s'offrait soudain à sa vue :

— Voyez comme c'est beau... Quand vous aurez un instant d'ennui, regardez le ciel, la mer... les montagnes, les Alpes, et, au second plan, toute cette ville aux toits rouges qui s'étend devant vous, et, plus près encore, ces tamaris, ces mimosas, ces roses... qui, en charmant les yeux, embaument l'atmosphère de leurs parfums doux et pénétrants.

Alors, s'approchant de la jeune fille et tout en passant hypocritement son bras sous le sien, l'astucieuse créature affirma :

— Dites-vous bien surtout que vous avez en moi, à la fois une mère et une amie.

Et, prenant un ton enjoué, elle ajouta :

— Je vais vous laisser seule ; organisez-vous comme il vous plaira, votre petit domaine où vous allez être reine absolue.

Puis, désignant deux malles en cuir assez volumineuses, elle dit :

— Vous prendrez là, dans ces malles, que j'ai fait expédier de Paris, avec les miennes, tout ce qu'il vous faut pour vous habiller et pour être la plus élégante...

*Jean-de-la-Rue et Rose-Blanche, qui s'aiment profondément, sont, un jour, séparés. Le marquis de Montferrat, qui recherchait sa fille depuis son enlèvement, la trouve par hasard, et l'amène chez lui. Mais la mère d'Yvonne (c'est le véritable nom de Rose-Blanche), étant morte, le marquis a épousé une nommée Gilberte, femme cupide et méchante. Celle-ci et son ami, Abdul, être fourbe et sans scrupule, qui convoitent la fortune du marquis, méditent les plus funestes desseins.*

*Jean-de-la-Rue trouve un jour son père adoptif, Poirier, assassiné ; avant de mourir, celui-ci a eu le temps de tracer, en lettres de sang, le mot Basiloff.*

« Je laisse à votre bon goût le soin de choisir la toilette qui vous ira le mieux, pour descendre en ville... où vous irez faire quelques achats.

— Je vous remercie.

— Soyez prête dans une heure, j'irai avec vous.

— C'est entendu.

— Nous nous retrouverons en bas, dans le grand salon...

Et Mme de Montferrat partait, faisant signe au majordome, qui était resté sur le seuil, de la suivre dans ses appartements.

Mais, se retournant vers Rose-Blanche, qui mélancoliquement regardait le paysage, elle dit :

— J'oubliais... Si vous avez besoin de quelque chose... il y a un bouton de sonnette sur la cheminée. Deux appels, et Fanny viendra se mettre à votre disposition.

Puis, accompagnée de l'intendant, de plus en plus obséquieux, Mme de Montferrat se retira dans sa chambre.

Alors, immédiatement, la marquise, après avoir fermé sa porte au verrou, revint vers Prestini qui, debout, au milieu de la pièce, attendait les ordres de sa maîtresse.

Brusquement, celle-ci attaqua :

— Vous avez bien exécuté mes ordres ?

— Oui, madame la marquise.

— La sonnerie fonctionne ?

— Vous pourrez en juger vous-même dès que mademoiselle sortira de sa chambre.

— Bien... maintenant autre chose...

Et avec une perfidie incomparable, l'ennemie de Rose-Blanche continue.

— Prestini, je sais que l'on peut avoir entièrement confiance en vous.

— Je crois avoir déjà donné à Madame la marquise les preuves de mon dévouement aveugle et absolu.

— Parfaitement, voilà pourquoi je m'adresse à vous en ces circonstances extrêmement délicates... Voilà pourquoi je vais vous révéler certaines choses que l'on ne dit qu'à des amis très sûrs.

« Inutile de vous faire observer que la discrétion la plus absolue.

— Oh ! madame la marquise...

— Vous avez certainement entendu raconter que la fille de mon mari, née d'un premier mariage, avait disparu dans des circonstances inexplicables.

— Oui, madame la marquise et croyez que j'ai été très heureux quand j'ai appris qu'elle était retrouvée.

— On a dû vous raconter, comme à tout le monde, que cette enfant, après avoir été volée aux Champs-Élysées, par une bohémienne, avait été recueillie par de très braves gens qui l'avaient fort bien élevée.

— C'est cela même, madame la marquise.

— Je comprends très bien que M. de Montferrat, dans l'intérêt de son enfant, autant que par respect pour le nom qu'il porte, ait tenu à accréditer cette version qui laisse intacte la réputation de Mlle Yvonne...

« Malheureusement, il n'y a rien de vrai dans tout cela... La pauvre petite n'a pas été enlevée par une bohémienne, mais par une ignoble femme qui, après en avoir fait un instrument de mendicité, lui a appris ensuite à voler...

— Oh ! madame la marquise, se récria l'intendant en joignant les mains, dans une attitude de sacristain indigné...

— Ce n'est pas tout, mon bon Prestini...

« Elevée dans un milieu abominable, en compagnie de filles, de souteneurs et de bandits, à quatorze ans, paraît-il... elle était déjà maîtresse d'un immense voyou de la Butte Montmartre qui, sous prétexte de vendre des chansons dans les cabarets de nuit, ne vivait que d'escroqueries et de rapines.

« Cette malheureuse qui est d'ailleurs plus à plaindre qu'à blâmer... est donc gangrenée jusqu'à la moelle...

« Je crains bien que l'oeuvre de salut et de rédemption que j'ai entreprise, sur la prière de mon mari, ne soit pour moi une tâche bien lourde.

« En effet, il n'y avait pas huit jours que Mlle Yvonne était revenue à la maison que, malgré toute l'affection dont elle était l'objet, les conseils que son père et moi nous ne cessions de lui prodiguer, elle s'échappait un soir, trompant notre surveillance, pour s'en aller là-haut à Montmartre, retrouver son amant.

« Fort heureusement, M. de Montferrat qui avait immédiatement couru à sa recherche, est arrivé au moment où sa fille allait franchir le seuil du véritable repaire où habite ce prétendu chanteur. Il a dû presque employer la violence pour ramener sa fille à la maison ; et comme, affolé, il parlait de faire enfermer la fugitive dans un couvent, j'ai intercédé pour elle et j'ai obtenu de mon mari l'autorisation de l'éloigner de Paris et de l'amener ici où j'espère, à force de patience, de volonté et de douce énergie, refaire son âme et guérir son coeur.

— Comme toujours, madame la marquise, admirait l'intendant, vous êtes montrée parfaite et dévouée... Aussi je ne doute pas un seul instant que vous ne réussissiez...

— Oh ! moi, je ne suis pas aussi optimiste, soupirait Gilberte.

« Je ne me dissimule pas les difficultés peut-être insurmontables auxquelles je vais me heurter.

« Sous ses allures calmes et rassurantes, Mlle Yvonne cache, hélas ! un caractère d'une violence inouïe et surtout un manque absolu de sens moral.

« Aussi, mon cher Prestini... je compte bien sur vous et sur vous seul... car je ne puis mettre au courant nos autres serviteurs d'un pareil secret de famille, pour m'aider dans l'oeuvre que j'ai entreprise.

— Madame la marquise peut entièrement s'en rapporter à moi... Tout ce que Madame la marquise me commandera, je l'exécuterai strictement.

— Pour l'instant, je ne puis vous demander qu'une chose... C'est de surveiller étroitement et discrètement Mlle Yvonne... et de me rapporter fidèlement le fruit de vos observations.

## LES ROIS MAGES

*Ils perdirent l'Etoile, un soir. Pourquoi perd-on l'Etoile ? Pour l'avoir parfois trop regardée...*

*Les deux Rois Blancs étant des savants de Chaldée.*

*Tracèrent sur le sol des cercles, au bâton.*

*Ils firent des calculs, grattèrent leur menton...*

*Mais l'Etoile avait fui comme fuit une idée.*

*Et ces hommes dont l'âme eut soif d'être guidée*

*Pleurèrent en dressant les tentes de coton.*

*Mais le pauvre Roi Noir, méprisé des deux autres,*

*Se dit : « Pensons aux soifs qui ne sont pas les nôtres.*

*Il faut donner quand même à boire aux animaux. »*

*Et tandis qu'il tenait un seau d'eau par son anse,*

*Dans l'humble rond du ciel où buvaient les chameaux*

*Il vit l'Etoile d'or qui dansait en silence.*

EDMOND ROSTAND.

— Madame la marquise peut être tranquille ; je ne la perdrai pas de vue un seul instant.

— Je ne sais trop si elle osera renouveler sa tentative de fugue...

« Je ne le crois pas ; car pour prendre le train et retourner à Paris, il lui faudrait une somme d'argent assez importante et qu'elle n'aura jamais à sa disposition.

« Mais je crains qu'elle ne cherche à correspondre avec ce voyou de la Butte... et comme je ne puis pas toujours être près d'elle... je m'en rapporte à vous pour, au besoin, intercepter toutes ses lettres et me les remettre immédiatement.

— Je ferai de mon mieux, Madame, pour vous donner satisfaction, répliqua le majordome.

« Cependant, j'ose dire que je mettrai tellement de zèle à m'acquitter de cette mission que s'il arrive un accident, ce ne sera pas de ma faute.

— Je sais, appuya Mme de Montferat, que vous êtes aussi intelligent que dévoué.

« D'ailleurs, vous n'aurez pas affaire à une ingratitude.

— Madame la marquise n'a pas besoin de me le dire.

— Vous pouvez vous retirer, Prestini... A partir de ce moment, votre rôle commence... Si vous avez le moindre soupçon, la plus légère inquiétude, faites-m'en part immédiatement. Mais pas un mot à personne, ni même et surtout au marquis.

« Il est assez malheureux de songer à ce qu'est sa fille.

« Je lui évite un surcroît de peine...

« Je veux lui sauver son enfant.

La marquise rouvrit sa porte... et Prestini, après s'être incliné profondément, partit en murmurant entre ses dents :

— Mon vieux Tito... je crois que ta fortune est faite.

La mauvaise femme demeurée seule eut un étrange sourire.

Puis, elle fit :

— Je suis tranquille. Demain, tout Nice connaîtra l'histoire d'Yvonne !

## XXII

Cent millions !... Cinquante millions !...

« **E**H BIEN. Abdul, es-tu content de moi ?

— Très content... ma chère Gilberte... J'avoue que ton plan est admirablement combiné...

« Je n'aurais pas trouvé mieux... et du moment que tu ne veux pas te débarrasser de cette intruse, grâce au moyen radical que je t'ai indiqué, je reconnais qu'on ne peut pas mieux faire que ce que tu as trouvé...

Alors, passant ses bras admirables autour du cou de son complice, Mme de Montferat, dont la silhouette se profilait dans une traînée de soleil qui pénétrait dans le luxueux cabinet que le docteur Marrach occupait, à Nice, pendant les mois de l'hiver, au premier étage d'un superbe immeuble de la place Masséna, s'écria dans un accent fiévreux, passionné :

— Oui, ne crains rien, elle sera à nous cette fortune, à nous, à nous !

— C'est entendu... fit le médecin, avec un sourire légèrement ironique.

« Mais soyons prudents...

— Je veux que nous l'avons toujours été...

— Hum ! scanda le docteur, cette accident raté de l'autre jour, nous a trahis un peu !

— Oui, je sais... cette femme de chambre... fit en palissant la grande dame... Oh ! cela a été un moment affreux...

« Quand j'y songe, j'en frémis encore. La malheureuse !...

— Ça lui a appris, à elle, à écouter aux portes, et, à toi, à te tenir sur tes gardes...

— En effet, aujourd'hui, nous pouvons nous aimer en toute tranquillité.

« Personne dans notre entourage ne soupçonne notre liaison ; et c'est ainsi, comme tu le dis avec tant de sagesse, que nous nous acheminons lentement, mais sûrement, vers le parfait bonheur... qui nous attend...

— Le parfait bonheur... oui, évidemment, souligna d'un air évasif le terrible Abdul...

— Que veux-tu dire ?... s'exclama la marquise, subitement inquiète.

— Je veux dire que je ne saisis pas bien ce que tu entends par ces deux mots : « Parfait bonheur ».

— Comment !... tu n'as donc pas compris que le rêve de ma vie serait d'être tout entière à toi...

— Qu'est-ce que tu attends ?

— Ce que j'attends, c'est toi... Je t'ai dit que j'étais prête à tout sacrifier... ma situation... et même mon enfant !

— Et moi, n'est-ce pas, tu sais ce que je t'ai répondu ?

— Oui, que tu ne voulais pas me priver du luxe sans lequel je ne pourrais pas vivre... et surtout me séparer de mon fils que j'adore.

— Je suis toujours dans les mêmes idées... et j'estime que ce ne serait pas t'aimer vraiment que d'accepter de ta part un sacrifice que tu serais en droit de me reprocher cruellement un jour...

« Attendons les événements !...

Alors, d'une voix sourde, le rasta laissa tomber :

— Montferat peut mourir !

— Il n'a pas l'air d'en avoir envie, fit simplement Gilberte.

Immédiatement le médecin ajouta, tandis qu'une flamme éclairait son regard :

— Cependant, on voit parfois des gens qui se portaient très bien le matin...

s'en aller le soir... subitement... d'une embolie ou de quelque chose d'analogue...

— Tais-toi ! Tais-toi ! fit la marquise, en mettant ses mains sur la bouche du docteur.

— Qu'est-ce que tu as ? s'écria celui-ci, en feignant une légère surprise.

— Je devine ce que tu penses... mais un crime suffit... Je ne veux pas tuer encore... Lui surtout... lui... mon mari... Je sens que j'en deviendrais folle...

— Qu'est-ce qui te parle de cela ?... Je n'ai nullement l'envie de... d'endormir le marquis. C'est toujours toi qui demandes à nous en aller tous les deux... loin... très loin... Moi, je me contente parfaitement de notre situation qui, si elle a ses inconvénients, n'en a pas moins ses charmes... Quant à ta belle-fille c'est toi qui m'en as parlé la première, et tu m'as paru tellement furieuse à la pensée que ton fils devrait partager un jour le gâteau paternel avec elle, que je t'ai dit :

« Arrange-toi pour qu'il l'ait tout seul ».

« Il n'y avait pour cela un moyen énergique et sans danger...

« Je te l'ai offert... tu n'en as pas voulu, n'en parlons plus...

— J'aime mieux ce que j'ai trouvé.

— Il est certain, acquiesçait le rasta, que c'est très fort et que si tout se passe comme tu l'as comploté... il me semble qu'il sera bien difficile au marquis de Montferat de marier sa fille.

— Dis même impossible.

— Oui, mais voilà, cela prendra-t-il ?

— Je l'espère !

Alors, avec une expression étrange, le Turc de Smyrne fit :

— Allah est grand !

— Ah ! mon cher Oriental, reprenait la marquise, en enlaçant de nouveau le médecin, comme je voudrais avoir ce fatalisme tranquille... qui te permet

d'envisager toutes les choses avec calme.

« Si tu savais combien, parfois, lorsque je plonge mon regard dans tes yeux profonds et sombres... je me sens inquiète, bouleversée, tant j'ai peur d'y lire que tu ne m'aimes pas autant que je t'aime !

— Allons ! allons ! murmurait le rasta, tu es toujours la même, tu te mets en tête des idées...

— Et puis, poursuivait Gilberte, toute haletante, je me figure que tu as des ennuis, que tu ne me les dis pas...

— Quels ennuis ?

— Des embarras d'argent ! A cause de ta clientèle, tu es astreint à des frais généraux considérables... Et puis, j'ai appris que, malgré la promesse que tu m'avais faite, tu jouais au casino un jeu d'enfer. On m'a affirmé qu'avant-hier, tu avais perdu mille louis au baccara...

Abdul Marrach eut un haussement d'épaules qui équivalait à un aveu.

— Si tu es gêné, continuait Mme de Montferat, dis-le-moi franchement. Je ne veux pas que tu aies le moindre souci... Si je ne peux pas dispenser en ce moment d'une somme importante, en tout cas, j'ai mes bijoux et il m'est toujours facile de faire remplacer les pierres vraies par des pierres fausses... Maintenant, on fait des imitations tellement extraordinaires que personne ne s'apercevrait...

— Chut ! Chut ! Chut ! interrompait le docteur quelque peu ironique... Je suis très touché de ce que tu m'offres, mais quand même n'aurais-je plus un centime en caisse — ce qui n'est pas le cas — je m'en voudrais d'accepter.

— Tu es ridicule !

— D'ailleurs, crois-le... je t'assure que cette conversation m'est très pénible...

— Tu m'en veux ?

— Est-ce qu'on en veut à une femme amoureuse, c'est-à-dire capable de toutes les inconséquences et de toutes les maladresses ?

— Comme tu me parles durement !... Et avec des larmes dans la voix, la belle-mère d'Yvonne ajouta :

— Si tu savais pourtant combien je suis malheureuse ! Ce luxe sans lequel tu prétends que je ne saurais vivre... et même les baisers de mon enfant ne suffisent pas à me faire oublier tout ce qui nous sépare...

Le rasta eut de la peine à réprimer un mouvement d'impatience.

Mais... Gilberte poursuivait :

— Il y a des moments où je me sens prête à tout, oui... même au crime... ou je me dis : « Pourquoi ne pas en finir, puisque c'est la seule façon... de l'avoir à moi... tout à moi... et de vivre enfin la vie que je rêve ?... Mais, tout à coup, j'aperçois le fantôme, qui me crie : « C'est assez d'une victime !... » N'est-ce pas affreux, tout cela !... Ah ! ces nuits, tour à tour de cauchemars atroces et d'insomnies désespérantes !

« Aussi, quand je suis là, près de toi, je voudrais t'entendre me dire des choses très douces, très confortantes. Oui, parle-moi... parle-moi... Ils sont si courts les instants que nous passons ensemble... que l'on emporte au moins le parfum pénétrant, la joie sans mélange.

Alors, maîtrisant ses nerfs, le Levantin attirant à son tour près de lui la marquise, se mit à lui parler de sa voix chantante, enveloppante, trouvant dans son cerveau d'Oriental des images creuses, vaines, mais enguirlandées de mots sonores... mystérieux... qui chantaient sur ses lèvres.

C'était ainsi qu'il avait su captiver, subjugué la belle créature qui se pâma dans ses bras... Et, quand il se tut, des larmes heureuses inondaient le visage de la femme adultère... tandis que ses lèvres s'entrouvraient, comme si elle souriait à sa trahison, comme si elle s'enorgueillissait de sa honte.

## QUE répondriez-vous ?

Q. — La différence entre nécrologie et nécromancie ?

R. — *Nécrologie* : notice biographique, court article voué à la mémoire d'une personne plutôt importante qui vient de mourir ; *nécromancie* : prétendue évocation des morts pour en obtenir la connaissance de l'avenir.

Q. — La différence entre vanneur, vannier et vanneau ?

R. — *Vanneur* : machine ou personne qui secoue le grain pour le nettoyer. *Vannier* : ouvrier qui fabrique les vans, les corbeilles. *Vanneau* : oiseau échassier de la grosseur du pluvier, ayant une harpe sur la tête.

Q. — La différence entre coasser et croasser ?

R. — *Coasser* : crier, en parlant de la grenouille. *Croasser* : se dit du cri du corbeau et de la corneille.

Q. — La différence entre éventaire et inventaire ?

R. — *Eventaire* : sorte de plateau que portent devant eux les marchands de fleurs. *Inventaire* : évaluation des marchandises, titres et valeurs diverses d'un magasin, ainsi que de ses dettes, pour établir le bilan.

Q. — Quel animal a la réputation de déposer ses oeufs dans le nid des autres pour les faire éclore ?

R. — *Le coucou.*

Q. — Pourquoi fait-on rompre le pas à une troupe qui traverse un pont ?

R. — *Le balancement provoqué par le battement répété et régulier des pas pourrait causer l'écroulement du pont.*

Q. — Est-ce que tous les moutons d'un troupeau dorment en même temps ?

R. — *Non ; par instinct, l'un veille pendant que les autres dorment.*

Q. — La guerre chimique est-elle ancienne ?

R. — *On se servit de goudron enflammé, et de soufre au siège de Platée, 429 ans avant Jésus-Christ.*

Après un long et dernier baiser, elle se dégagea vivement :

— Merci, mon Abdul, fit-elle d'une voix toute frémissante, tu viens de verser sur ma pauvre âme meurtrie, un baume réparateur.

« Mais il faut que je sois raisonnable. « C'est l'heure de ta consultation... je ne veux pas t'importuner... Je m'en vais... A demain, n'est-ce pas ?

— Demain, je suis obligé d'aller jusqu'à San-Remo pour une affaire très importante. Mais après-demain, si tu veux...

— Oui ! Oui ! Après-demain, sans faute, n'est-ce pas... car mon mari ne va pas tarder à venir nous rejoindre... et, alors, je serai moins libre.

« Si tu voulais, nous pourrions nous retrouver, soit à la Turbie, soit sur cet étrange et pittoresque rocher d'Eze... tu sais, la petite auberge, où nous avons déjeuné.

— Ce ne serait pas prudent d'y retourner, déclarait le docteur... tandis qu'ici nous n'avons rien à craindre...

— Comme tu voudras... pourvu que je te voie... que je t'entende...

Insensiblement, Abdul Marrach qui, depuis un bon moment, semblait désirer être seul, avait amené Gilberte jusqu'auprès de la porte.

Alors, en un geste frénétique, Mme de Montferrat enlaça encore, appuyant ses lèvres contre les siennes.

Sans ajouter un mot, elle ouvrit brusquement la porte et partit vite, très vite, gagnant l'antichambre, sans même regarder le valet de chambre qui se précipitait pour la reconduire...

Abdul Marrach referma sa porte... Puis, allant s'étendre à moitié sur un divan, il murmura, tout en allumant une khédivé :

— Décidément, il n'y a rien à faire avec cette femme... J'ai eu bien tort de ne pas agir sans elle... Aujourd'hui, si j'avais travaillé seul, les millions du marquis de Montferrat seraient à moi ! On frappait deux coups discrets à la porte.

— Entrez... fit Abdul, qui ne cherchait plus à dissimuler son énervement. Le valet de chambre apparut, annonçant aussitôt :

— M. Doucé est là !  
— M. Doucé ! sursauta le rasta. Faites entrer tout de suite.

Et, se levant, il s'en fut au-devant du visiteur, un petit homme, d'une soixantaine d'années, sec, maigre, imberbe, légèrement bossu, et le crâne surmonté d'une perruque rousse, mal ajustée...

— Monsieur le docteur, attaqua le visiteur avec un fort accent méridional, ainsi que je vous l'avais promis, je viens vous rendre compte de mes démarches.

— Asseyez-vous donc, invitait Abdul Marrach, en désignant à son hôte un fauteuil placé en face de son bureau.

Doucé s'installa sur le rebord, timidement, comme s'il n'osait s'enfoncer dans le siège confortable.

Puis, après avoir toussoté trois ou quatre fois, il poussa un profond soupir.

— Eh bien ?... interrogea le médecin d'un air où'il cherchait en vain à rendre indifférent.

— Ça ne va pas...  
— Comment ?  
— Je suis désolé... désolé...

— Enfin, expliquez-vous.  
— Toutes mes démarches sont restées vaines... Impossible de trouver un sou en ce moment... même au taux le plus élevé.

— Diable !...  
— D'ailleurs, cela n'est point particulier à votre personne... Ainsi, j'avais besoin tout récemment de 100,000 francs, pour un de mes clients... c'est le comte de Varicourt... Je n'ai même pas pu trouver le quart de la somme, et pourtant, vous connaissez le comte, il est d'une famille des plus anciennes ; à la mort de sa mère, il héritera d'une

fortune de plusieurs millions, et ce sont des garanties.

— Oui, ce sont des garanties... répéta le rasta avec amertume, et des garanties bien supérieures à celles que je puis vous offrir, moi qui n'en ai aucune.

L'usurier eut un geste évasif. Puis il reprit :

— En présence de mon insuccès, et après avoir frappé inutilement à toutes les portes que je croyais susceptibles de s'ouvrir, je me suis rendu chez vos créanciers, et je me suis efforcé de leur arracher un délai.

« Eux non plus, ils n'ont rien voulu entendre. Leur réponse a été unanime :

« — Cette fois, nous ne renouvelerons plus nos billets.

« S'ils ne sont pas payés à échéance, nous les remettrons entre les mains de l'huissier. »

— C'est gai ! scanda le rasta...

— Je sais bien que nous avons encore quelques jours devant nous... poursuivait M. Doucé. Mais je crains bien que je ne me heurte encore à des fins de non-recevoir irréductibles.

« C'est extraordinaire ce que l'argent est rare en ce moment !

— A qui le dites-vous !

— Enfin, je ferai pour le mieux ! mais je ne m'engage à rien.

— En ce cas, je n'ai qu'une façon d'en sortir, fit Abdul Marrach en se levant d'un air décidé... c'est d'aller tenter à la roulette une martingale qui a réussi à plusieurs de mes amis.

— Hum !... Après tout, comme vous voudrez, déclara l'homme à la perruque.

— Mais pour cela... il me faut une provision de dix mille francs, reprenait le rasta.

— Ce n'est pas énorme.

— Voulez-vous me la faire ?

— Moi ?

— Oui, vous !

« A qui voulez-vous que je m'adresse ?

— Mais, mon pauvre docteur, vous n'y pensez pas... se lamentait l'homme d'affaires.

« Je gagne misérablement à peine de quoi vivre avec les quelques commissions que je touche par-ci par-là... et non sans peine.

Et comme, songeur, Abdul Marrach se mordillait les ongles, M. Doucé, s'approchant de lui, fit, sur un ton de bonhomie apitoyée :

— Entre nous, mon cher docteur, c'est un peu de votre faute ce qui vous arrive.

« Vous n'auriez jamais dû venir vous installer ici... Non pas que vous n'ayez point de succès comme médecin de la Beauté... Votre salon ne désemplit pas les jours de consultation. A cinquante francs les cinq minutes, ça doit faire, à la fin de la journée, une somme assez rondelette et dont je me contenterais pour vivre.

« Mais belle avance, si le soir vous allez tout porter au casino et si, sous prétexte de vous rattraper, vous contractez des engagements que vous n'êtes pas à même de tenir.

« Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil que mon âge et ma sympathie pour vous m'autorisent ?

— Faites, répliqua Abdul Marrach, les conseils ne coûtent rien, surtout à ceux qui les donnent.

Alors, baissant la voix et prenant un air mystérieux, l'usurier ajouta :

— Vous êtes jeune et beau... Vous plaisez aux femmes, et je vous garantis qu'en moins d'une semaine, je peux vous bâcler un petit mariage qui, non seulement vous tirera d'affaire, mais

vous placera encore dans une situation des plus brillantes.

— Ah ! vous vous occupez aussi ?...

— Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour rendre service à ses amis ?

Et avec une volubilité sans cesse grandissante, l'homme d'affaires continuait :

— J'ai en ce moment une jeune fille avec tache, ça vous serait égal, n'est-ce pas ?

« Maintenant, préférez-vous une demi-mondaine... retirée ou une veuve d'un certain âge ?... Nous pourrions causer de cela... tout de suite si vous voulez...

« A Nice... dans cet article-là, on trouve tout ce qu'on veut ; et je vous affirme qu'en ce moment il vous serait plus facile d'épouser une femme avec un ou deux millions de dot que d'emprunter un timbre à dix centimes dans un bureau de tabac. Aussi je me mets à votre disposition... je me contenterai de vous demander simplement un bon de commission de quelque pour cent sur la dot... pour courses, démarches, correspondances et frais divers...

Agacé par ce verbiage, Abdul Marrach répliquait :

— Je vous remercie infiniment, mon cher monsieur Doucé de l'intérêt que vous me portez... mais, pour l'instant du moins... je ne puis songer à me marier.

— Ah ! oui ! je devine... vous avez un crampon Un fil à la patte ! Voulez-vous que je vous aide à vous en débarrasser ? Ça rentre dans mon domaine...

Le rasta parut réfléchir un instant... Puis, les yeux baissés, les sourcils froncés, la voix sourde, il déclara :

— Non ! merci !... Je verrai... Nous recauserons peut-être de cela dans quelques temps.

— Bonne chance, mon cher docteur, souhaite l'homme à la perruque rousse en serrant avec une effusion empressée la main que lui tendait le praticien.

Puis il partit à reculons, saluant encore le médecin...

Maintenant, Abdul Marrach, en proie à une véritable agitation, se promenait de long en large dans son cabinet.

On eût dit qu'il avait oublié ses clientes.

Peu à peu, son visage s'empourprait... ses yeux s'enflammaient.

— C'est vrai... cette fripouille a raison... il n'y a qu'un mariage d'argent pour me sauver... Ah ! si Gilberte n'était pas une traqueuse, une demi-folle...

« Rien à faire avec elle... rien... Pourtant, si elle le voulait, la fortune de Montferrat serait vite à nous.

« Cent millions !... Cent millions ! Rien qu'en y pensant, j'ai le vertige... C'est fou, c'est insensé... Cent millions ! Cent millions !

Puis, s'arrêtant, comme frappé d'une idée subite, il murmura, tandis que son visage prenait une expression de joie diabolique :

— La moitié seulement, ce serait déjà un joli morceau... et c'est ce qu'aura un jour Yvonne...

« Mais oui... cinquante millions... elle aura cinquante millions !...

« Et Gilberte prétend qu'elle a trouvé le moyen de l'empêcher de se marier !

Avec un sourire infernal, le rasta ajouta :

— Après tout, pourquoi ne l'épouserais-je pas, cette fleur de pavé ?

Et, le regard triomphant, il s'approcha de son bureau, appuya sur le bouton d'une sonnette électrique, puis, d'une voix claire, lança au domestique, qui apparaissait sur le seuil :

— Faites entrer la première de ces dames.

## ILU et ENTENDU

par ETIENNE LABBE

### LE VERBE MANGER

Le Français aime le plaisir de la table, c'est pourquoi le mot manger a pris dans sa langue de multiples sens, outre que celui de consommer des aliments. Il dit que la rouille mange le fer, que la tuberculose mange les poumons, que son poêle mange beaucoup de bois, que la lune mange les nuages.

Se laisser manger la laine sur le dos, c'est se laisser dépouiller : image empruntée au fait que la pie arrache des brins de laine sur le dos des moutons.

Dans le style de notaire, on dit que le mort mange le vif. De la femme vaniteuse qui dépense tout l'argent du financier qu'est son mari, on dit que la coquette mange l'homme d'affaires. D'un autre côté, l'homme plus ou moins d'affaires mange souvent la dot de sa femme, quand ce n'est pas sa maison, son magasin, sa boutique de forge ou son moulin, sa terre.

Un curé de la campagne avait donné comme pénitence à un habitant fort sacre de se mettre une pincée de terre dans la bouche chaque fois qu'il proférerait un sacre. Le dimanche suivant, le paysan vint trouver le curé pour faire changer sa pénitence, donnant pour raison que si ça continuait comme ça il mangerait sa terre dans deux ans.

### OPINION D'UN JUGE

L'hon. juge Oscar Boulanger, dans un jugement, cite une déposition remplie d'anglicismes et note :

« Après cela, je ne vois pas pourquoi le conseil municipal de Québec s'offusquerait si un Français avait la naïveté de dire qu'il ne comprend rien au langage parlé dans notre province, en certains milieux. »

Le juge faisait ainsi allusion au débat soulevé à l'Hôtel de Ville après la publication d'un article dans un journal de France. Il relève le passage suivant d'un témoignage relatant un accident de travail :

« Le demandeur avait posé la "sling" autour de la pierre à soulever. Lemay baissa son "wire". Le demandeur accrocha le "wire" à la "sling" puis cria à Lemay : "Bande ton "wire" pour que je serre ma "sling". Quand Lemay banda son "wire", la "winch" tomba sur le demandeur et lui causa des blessures ».

XXIII

Le "Bateau" de Filoche

EN franchissant le seuil du commissariat de police, Filoche poussa un « ouf » de satisfaction.

— Me voilà toujours hors des pattes de « ces messieurs », soupira-t-il.

Tout de suite, il ajouta :

— Je vais pouvoir tenir la promesse que j'ai faite à mon ami Jean ! Et cela d'autant plus facilement qu'à part mon chapeau, auquel je vais faire donner un coup de fer, je suis suffisamment fringué pour me présenter chez le marquis de Montferrat. Ce qui prouve qu'à toute chose malheur est bon.

« C'est égal, j'en ai eu de la veine de me trouver au poste avec ce brave Nicolas Taupin de la Taupinière.

Un fils de ministre... excusez du peu !

« Il va bien en faire une bobine, par exemple, quand il va se réveiller avec mes grolles aux pattes et mon cache-nez autour du cou !

« Et le commissaire quand il va s'apercevoir du tour que je lui ai joué !

« Il va mettre toute la police à mes trousses !

« Aussi, dès que j'aurai fait ma visite, il sera prudent d'aller rendre ses frusques à Nicolas, vu que pour rien au monde, je ne voudrais passer pour un « grinche ».

« Voilà qu'il va être dix heures !...  
« Tout le monde doit être levé, même chez le marquis...

« Allons-y donc carrément !  
Tout en descendant à grands pas le boulevard Malesherbes, dans la direction de la place Saint-Augustin, Filoche songeait :

— C'est pas le tout d'entrer chez les gens comme ça, faut tout de même savoir un peu, non pas ce qu'on va y faire, mais ce qu'on va leur dire !...

« Je suis le fils à Taupin... le fils du ministre de la Marine.

« Ça suffit pour monter un « bateau », mais c'est pas sur un « bateau » comme celui-là qu'on peut naviguer bien longtemps.

— Je vais toujours entrer prendre un bol de café au lait bien chaud...

« Ça me réchauffera et ça me donnera peut-être des idées.

Filoche pénétra dans l'établissement très clair, très propre et déjà appétissant par lui-même. Il s'assit devant une table ronde. Tout de suite une petite bonne fraîche, jeunette, accourut vers lui, prit la commande... et apporta presque aussitôt, sur un petit plateau, une tasse de porcelaine blanche où fumait un café au lait, qu'accompagnaient un croissant bien doré, deux morceaux de sucre et une cuillère en métal.

Le jeune camelot avait déposé sur la table le portefeuille de Nicolas.

Tout en l'ouvrant, il se disait :

— C'est peut-être pas très chic ce que je fais là. Mais comme je me présente sous le nom de Taupin, il faut tout de même bien que je sache ce que j'ai dans mes poches.

« Voyons, faisons notre petit inventaire :

« Des cartes de visite, des lettres dans des enveloppes ouvertes... ça, c'est pas mes oignons... Faut pas toucher aux secrets de famille...

« Oh ! mince !... des biffetons bleus !... et quel matelas !

« Touche pas à ça, Filoche, ça brûle !

« Encore des cartes de visite... tiens ! un coupe-file... Dommage que je puisse pas le garder... ça me servirait quelquefois, quand les « flics » veulent pas me laisser passer, pour vendre mon « papier ».

« Une carte d'entrée permanente pour l'Opéra. Si c'était moi, j'en aimerais mieux une pour l'Ambigu !

« La grande musique, l'art divin, j'en pince pas !... Tandis que le mélo ça me fait chiâler... ça me fait rigoler... ça me donne du bonheur pour ma semaine.

« Enfin, c'est pas tout ça qui va me procurer le prétexte pour entrer chez M. de Montferrat et surtout pour arriver jusqu'à Rose-Blanche.

Pour exciter son courage, Filoche trempa le croissant dans le bol, en mangea la moitié et but quelques gorgées de son café au lait.

Puis il reprit ses investigations.

— Oh ! là là ! fit-il aussitôt... un billet d'invitation pour une conférence à la Sorbonne.

« Barbe !

« Une carte verte... qu'est-ce que c'est que ça ?

« Nicolas Taupin de la Taupinière, membre de la Société protectrice des animaux... »

« Chouette ! Je suis content de trouver ça dans ses affaires ; car ça prouve qu'il a bon cœur et, en ce cas, il y a des chances pour que je m'entende avec lui quand je lui rapporterai ses fringues.

« Seulement, c'est pas encore ce truc-là que je pourrai faire ma visite.

« C'est tout de même embêtant...

Tout à coup, un cri de joie s'échappa de ses lèvres.

Filoche, qui tenait à présent entre ses doigts une carte mauve, murmura :

— Je crois que voilà mon affaire... Et il lut :

Nicolas Taupin de la Taupinière, trésorier de l'oeuvre des Filets bleus.

— Les Filets bleus... mais je connais ça ! mais je connais ça ! Puis, regardant le verso de la carte sur laquelle on avait imprimé quelques extraits des statuts, il développa :

— Oui... oui, j'y suis : les Bretons, les sardines, la mouize... J'ai vu ça dans l'Intran... même qu'ils organisent en ce moment, au ministère de la Marine, un « grand bal à vingt balles » pour venir en aide aux pêcheurs qui ne trouvent plus de poissons... Paraît qu'elles se font plutôt rares, ces rosses de sardines !

« Ça se dépeuple aussi, par là !

« En tout cas, je leur devrai une belle chandelle, à ces petites bêtes...

« Car c'est grâce à elles si je vais pouvoir faire ma commission.

Et serrant religieusement le portefeuille de Nicolas, Filoche avala le restant de son café au lait... prit dans la poche du mac-farlane la poignée de monnaie qui lui restait du produit de sa vente de la veille... appela la servante, régla sa dépense, y joignit royalement, ou plutôt démocratiquement, deux sous de pourboire, et gagna la rue.

— Maintenant, fit-il, faut que je passe chez un chapelier pour faire donner un coup de fer au gelurin de mon camarade.

« Seulement, en v'là des dépenses extraordinaires.

« Il va juste me rester de quoi acheter mon demi-cent d'Intrans ce soir au « Croissant ».

« Je crois que pour déjeuner, je pourrai me mettre un cran à la ceinture.

Avec une résignation toute philosophique, le jeune camelot qui ne semblait pas trop emprunté dans les vêtements de Taupin fils, s'achemina vers une boutique du boulevard, Haussmann où toute une collection de huit reflets impeccables reluisaient dans la devanture...

Il entra résolument dans le magasin, et d'un geste plein de désinvolture, il tendit son chapeau à un employé en disant :

— C'est cinquante centimes le coup de fer, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, allez-y !

Le chapelier s'emparant du couvre-chef de Nicolas qui s'apparentait d'une

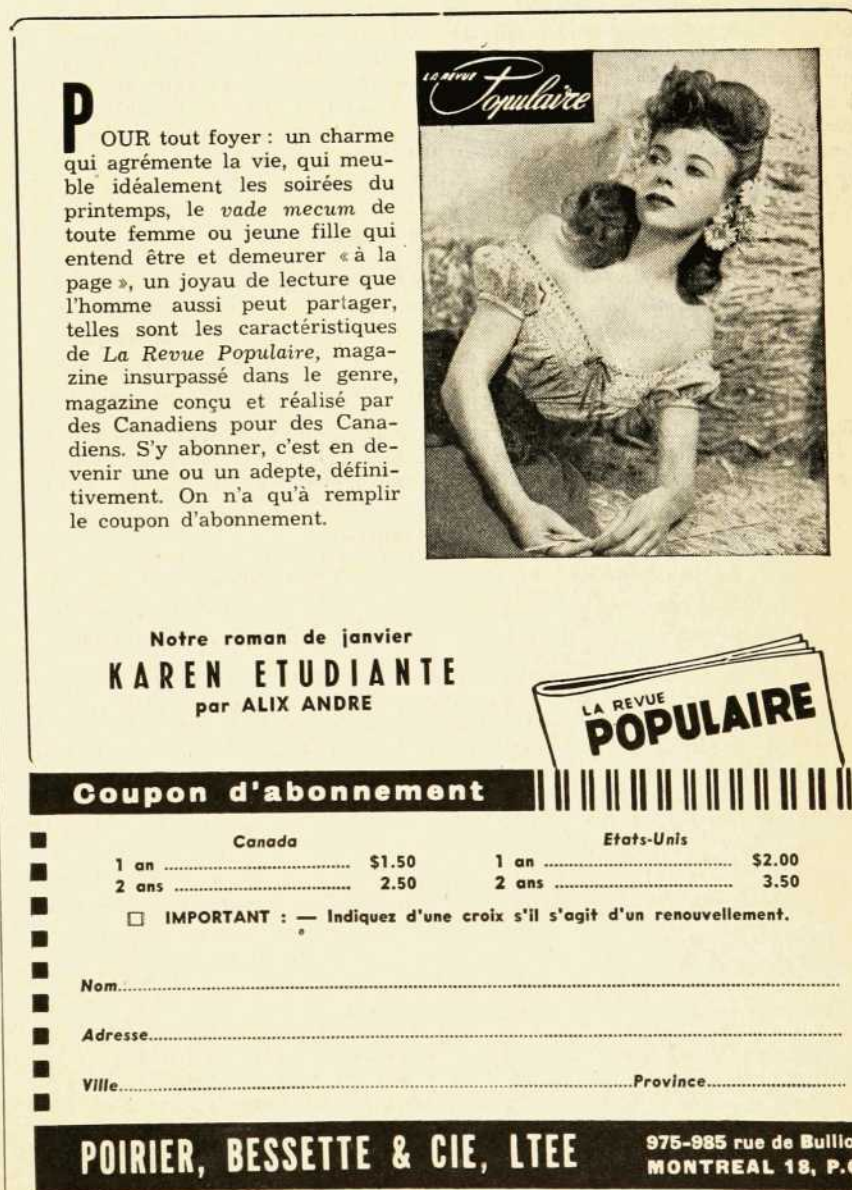


Un champion!

Seagram's  
King's Plate  
Rye Whisky

Servez Seagram en toute confiance

KP-82F



LA REVUE Populaire

POUR tout foyer : un charme qui agrément la vie, qui meuble idéalement les soirées du printemps, le vade mecum de toute femme ou jeune fille qui entend être et demeurer « à la page », un joyau de lecture que l'homme aussi peut partager, telles sont les caractéristiques de La Revue Populaire, magazine insurpassé dans le genre, magazine conçu et réalisé par des Canadiens pour des Canadiens. S'y abonner, c'est en devenir une ou un adepte, définitivement. On n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement.

Notre roman de janvier  
KAREN ETUDIANTE  
par ALIX ANDRE

LA REVUE POPULAIRE

Coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an ..... \$1.50	1 an ..... \$2.00
2 ans ..... 2.50	2 ans ..... 3.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....  
Adresse.....  
Ville..... Province.....

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

# MES RECETTES

## de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

### Pâté chaud au poulet

Couper en morceaux un poulet de 5 à 6 livres. Mettre dans une casserole avec 1 tasse d'eau chaude, 1 petit oignon, sel et poivre. Laisser cuire jusqu'à ce que la chair se détache des os. Retirer du feu. Désosser. Ajouter au bouillon 1 tasse de crème claire ou lait riche. Épaissir avec 4 c. à tb. de farine. Faire sauter au beurre  $\frac{1}{4}$  de livre de champignons frais. Mettre le poulet dans un plat à pâté en pyrex de préférence. Ajouter les champignons à la sauce ainsi qu'une tasse de pois verts et verser le tout sur le poulet. Recouvrir d'une belle pâte brisée. Cuire à four chaud 450° F. 30 à 35 minutes ou jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée.

8 à 10 services.

### Tarte aux atocas

2 tasses d'atocas	$\frac{1}{2}$ tasse de sucre
$\frac{1}{2}$ de tasse de jus d'orange	$\frac{1}{4}$ de tasse de miel
2 c. à tb. de farine	1 c. à tb. de beurre

Passer les atocas au hache-viande, y ajouter tous les autres ingrédients. Couvrir de pâte une assiette à tarte profonde, y mettre la préparation et couvrir d'une seconde abaisse sur laquelle on fait des incisions pour l'échappement de la vapeur. Faire cuire à four chaud 450° F. 10 minutes. Abaisser la chaleur à 350° et prolonger la cuisson de 25 à 30 minutes ou jusqu'à ce que la pâte soit bien cuite. Servir aussitôt.

6 services.

### Les tourtières à la Canadienne

$1\frac{1}{2}$ tasse de farine	1 livre de porc haché
4 à 5 c. à tb. d'eau froide	
1 c. à thé de sel	6 c. à tb. de graisse
1 petit oignon	épices au goût

Faire une pâte d'après la méthode ordinaire avec la farine, le sel, la graisse et de l'eau froide. D'autre part, hacher finement un petit oignon et le faire revenir dans très peu de graisse. Ajouter la viande qui doit être plutôt maigre et  $\frac{1}{3}$  à  $\frac{1}{4}$  de tasse d'eau chaude. Assaisonner au goût. Laisser cuire doucement jusqu'à ce que la viande soit bien tendre. Mettre dans une assiette à tarte recouverte de pâte, couvrir d'une seconde abaisse et faire cuire à four chaud 450° F. jusqu'à ce que la pâte soit dorée. Abaisser la chaleur à 350° F. et laisser cuire encore 15 à 20 minutes. Un mélange de veau et de porc fait une tourtière délicieuse. Cette quantité donne un pâté. Si l'on veut en faire 5 ou 6, on n'a qu'à multiplier les quantités. Les pâtés de viande se conservent très bien à la gelée.

6 à 8 services.

### Petits biscuits au raisin et aux noix

$\frac{1}{2}$ tasse de shortening défait en crème	
$\frac{1}{4}$ de tasse de lait	2 oeufs battus
1 tasse de farine tamisée	$\frac{1}{2}$ c. à thé de sel
1 tasse de gruau d'avoine	1 c. à thé de poudre à pâte
1 tasse de noix hachées	$\frac{1}{4}$ de tasse de cassonade
	1 tasse de raisins secs

Mélanger tous les ingrédients dans l'ordre donné jusqu'à obtention d'une pâte qui ne coule pas. Au besoin, ajouter un peu de farine. Jeter par cuillerées à thé sur une tôle beurrée et cuire 10 à 12 minutes à four modéré 350° F.

### Charlotte à l'orange

2 c. à t. de jus de citron	2 blancs d'oeufs bien battus
$\frac{1}{3}$ de tasse d'eau froide	2 c. à tb. de gélatine
$\frac{1}{2}$ tasse de sucre	1 tasse de jus d'orange

Saupoudrer la gélatine au-dessus de l'eau froide pour la faire gonfler durant 5 minutes. Placer le bol dans l'eau bouillante pour dissoudre parfaitement la gélatine. Ajouter le jus de citron, le sucre et le jus d'orange. Laisser refroidir à la consistance de sirop épais et battre au mousoir jusqu'à obtention d'une belle mousse ferme. A ce moment, y incorporer les blancs d'oeufs battus. Tapisser un moule de minces tranches de gâteau, y verser la crème et laisser prendre bien ferme. Démouler sur un plat et garnir de crème fouettée ou de glace moussueuse dont voici la recette :

Mettre au bain-marie un blanc d'oeuf et  $\frac{1}{2}$  verre de gelée. A l'aide d'un mousoir, battre au-dessus de l'eau bouillante jusqu'à obtention d'une mousse légère.

8 services.

### Betteraves et petits pois

Faire cuire des betteraves dans l'eau bouillante jusqu'à ce que la pelure s'enlève facilement. Les passer dans l'eau froide pour avoir plus de facilité à les peler simplement avec les mains. Tailler en filets très fins. D'autre part, faire chauffer 2 c. à tb. de beurre avec  $\frac{1}{4}$  de tasse de vinaigre, 1 c. à tb. de sucre,  $\frac{1}{2}$  c. à thé de sel et remettre les betteraves dans cette vinaigrette pour les servir très chaudes avec des petits pois sautés au beurre.

façon très proche à un accordéon à plusieurs soufflets, fit une moue légère, tout en disant :

— Oh ! oh ! il est plutôt mal en point... c'est mieux qu'un coup de fer qu'il lui faudrait, c'est une remise en forme.

— Ça ne va pas être trop long ?

— Cinq petites minutes...

Le commis, après avoir rendu un vague lustre au haut-de-forme de Nicolas, le tendit à Filoche en échange de cinq pièces de dix centimes que le vendeur de l'*Intran* déposa sur le comptoir.

Puis, se couvrant et jetant un rapide coup d'oeil sur une glace, il murmura :

— Comme ça, je suis présentable... Ce que je frime aujourd'hui !... J'ai l'air d'un snob...

« Le marquis de Montferrat est capable de me proposer sa fille en mariage... »

Très sûr de lui et confiant maintenant dans l'issue de sa mission, Filoche monta l'avenue de Messine et s'en fut droit à l'hôtel de la rue Murillo, dont le petit chansonnier de la Butte lui avait donné l'adresse.

— C'est à deux pas de ma maison de campagne, se disait-il ; mais je crois qu'en fait de maison de campagne je ferai bien de ne pas retourner de sitôt vers la miennne.

« C'est du coup que les flics ne me rateraient pas. »

« Et j'ai pas envie de refaire de sitôt leur connaissance... »

La porte s'ouvrait.

Un laquais en grande livrée, solennel et compassé, se dressait sur le seuil... sans prononcer un mot, interrogeant seulement du regard le visiteur.

Filoche se dit :

— Y a pas, faut y aller carrément... ouvrons l'oeil et le bon.

Alors, donnant à sa physionomie un air à la fois aimable et bienveillant, il interrogea :

— Monsieur le marquis de Montferrat ?

— C'est ici, monsieur... répondit le domestique en indiquant d'un geste large le vestibule somptueux de l'hôtel, où, avec un air digne, le faux Taupin pénétra.

— Monsieur le marquis de Montferrat est-il visible ? interrogea-t-il avec une de ces désinvoltures dont seuls les enfants de Paris ont le secret.

— Monsieur le marquis ne reçoit que le mardi et le vendredi, de deux à quatre, répliqua le larbin.

— Zut ! me v'là griffé ! pensait l'ami de Jean, tout décontenancé par cette réponse qu'il n'avait pas prévue.

Mais résolu à tout tenter, pour réussir, il se paya d'audace et reprit d'un ton courtois :

— C'est que j'aurais une communication très importante à faire à M. de Montferrat ; et je suis certain qu'il sera très ennuyé quand il saura que je me suis présenté chez lui, en vain.

— Monsieur n'a qu'à écrire.

— L'affaire en question ne peut souffrir aucun retard ; et si M. de Montferrat est chez lui, je crois que vous feriez mieux, dans votre intérêt, de lui faire passer ma carte.

Et tout en prenant de sa main gantée un bristol dans le portefeuille de son compagnon de captivité, Filoche déclara d'un petit air dégagé :

— Je suis M. Nicolas Taupin de la Taupinière, le fils du ministre de la Marine.

A ces mots, le domestique s'empara de la carte avec les apparences du respect le plus profond... et ouvrant toute grande la porte d'un salon il invita :

— Si monsieur Taupin de la Taupinière veut bien attendre un instant ici, je vais prévenir M. le marquis.

— Ça va, ça va ! répétait le brave garçon en se frottant les mains.

Puis, songeant tout à coup à son camarade, il ajouta :

— Ah ! mon pauvre petit Jean, vrai, t'as pas eu de veine qu'elle ait retrouvé son père, ta Rose-Blanche.

« Ça se peut que la petite t'ait à la bonne... mais tu peux être sûr que son papa ne te la donnera jamais ! »

« Enfin, c'est ton affaire ! Moi je ne suis pas ici pour m'occuper de ça... Je viens pour donner de ses nouvelles à la gosse... Une fois que ça sera fait, je m'en irai. »

La porte se rouvrit... livrant passage au marquis de Montferrat, d'autant plus surpris de cette matinale visite qu'il n'avait jamais eu aucun relation avec l'amiral Taupin de la Taupinière.

En effet, sans être un politicien militaire, il était loin de partager les idées du gouvernement...

Mais comme il était, avant tout, un parfait gentilhomme et qu'il se piquait d'être d'une politesse excessive, surtout envers ses adversaires politiques, il avait jugé bon de se déranger tout de suite ; et ce fut d'un air très affable qu'il s'avança vers le pseudo fils du ministre de la Marine.

A la vue de ce gentilhomme qui, sous le costume moderne, gardait néanmoins toutes les allures d'un grand seigneur d'autrefois, le Robinson du parc Monceau, malgré tout l'aplomb dont il était doué, se sentit quelque peu intimidé.

— Du culot, mon vieux, se conseilla-t-il ou tu es dans la mélasse.

« Surtout ne parle pas beaucoup. Comme ça tu risques moins de dire des « mouleries ». »

— Monsieur Nicolas Taupin... attaquait le père d'Yvonne.

— De la Taupinière, complétait assez heureusement Filoche.

— C'est juste ! de la Taupinière, rectifia M. de Montferrat avec son plus aimable sourire.

« Et quel heureux motif me procure l'honneur de votre visite ? »

— Monsieur le marquis, répliquait le camelot, vous avez sans doute entendu parler des Filets Bleus ?

— Les Filets Bleus ?... attendez donc !

— La Bretagne, les sardines...

— Ah ! oui, j'y suis... c'est une oeuvre des plus intéressantes. Ces pauvres pêcheurs bretons sont si malheureux.

— Le fait est que comme purée... se coupa Filoche...

Mais M. de Montferrat qui n'avait pas entendu, ou tout au moins faisait semblant, poursuivit :

— Si vous venez, monsieur, me demander de participer à cette bonne oeuvre, je vous suis tout acquis.

— Ça tombe à pic... monsieur le marquis... c'est-à-dire que ça tombe bien, quoi... Nous donnons justement dimanche prochain un grand bal au ministère de la Marine et si Mlle votre fille voulait y assister, ça nous ferait un grand plaisir, à mon père et à moi !

— Vous êtes bien aimable... et M. votre père aussi, ripostait le gentilhomme.

« Mais permettez-moi de m'étonner que vous ayez songé à ma fille. »

— C'est la moindre des choses... et même si vous vouliez me permettre de l'inviter moi-même... ça ferait rudement mon affaire.

M. de Montferrat, depuis le début de cet entretien qu'il trouvait plutôt étrange, ne pouvait s'empêcher de dissimuler la surprise et la gêne qui s'étaient emparées de lui.

Il songeait :

— Quelles moeurs singulières !

« Voilà un homme que je ne connais pas... qui ne m'a été présenté par personne, qui sait très bien que je me suis toujours abstenu de paraître dans les milieux officiels, qui arrive chez moi à dix heures du matin et qui veut que je le présente à ma fille pour l'inviter à se rendre au bal du ministère de la Marine. »

« Je sais bien que nous vivons à une époque où les belles manières se font rares.

« Mais je trouve tout de même qu'il exagère... »

« Si c'est là ce qu'on est convenu d'appeler la noblesse républicaine, il faut avouer qu'elle manque de tact... et de branche... »

Néanmoins, le père d'Yvonne, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, reprenait sur un ton de courtoisie qui, cette fois, n'était pas exempt d'une certaine ironie :

— Monsieur Taupin de la Taupinière, croyez que, malgré l'heure matinale, j'aurais été enchanté de vous présenter à Mlle de Montferrat... mais malheureusement elle est partie.

— Partie ? Où ça ? ne put s'empêcher de s'exclamer Filoche qui eut soudain l'impression que le « bateau » qu'il montait faisait naufrage.

Cette fois, le gentilhomme, froissé d'une pareille attitude, et d'une aussi choquante indiscretion, répliqua :

— Monsieur, permettez-moi de trouver singulier, de votre part, une pareille question.

Le jeune camelot se mordit les lèvres. Il comprit qu'il venait de faire une gaffe. Et bafouillant lamentablement, oubliant presque entièrement le rôle qu'il jouait, troublé, décontenancé, ahuri, il voulut protester :

— Monsieur le marquis, faut pas vous fâcher... Si je vous demande ça, c'est par intérêt... Vous me dites que votre demoiselle est partie, il est tout naturel que je vous demande où elle est et si c'est pour longtemps...

Alors se levant pour bien marquer que l'entretien était terminé, M. de Montferrat répondit sur le ton glacé d'un grand seigneur dédaigneux :

— Assez longtemps, monsieur, pour que je puisse vous déclarer qu'il lui sera impossible d'assister au bal des Filets Bleus... ainsi qu'à toute autre fête que vous organiserez dans vos ministères.

Et se dirigeant vers la porte, il l'ouvrit. Alors, saluant sèchement le visiteur, il fit :

— Je suis obligé de sortir... Veuillez m'excuser si je ne vous reconduis pas, Filoche, consterné, sortit.

Il traversa le vestibule, la tête basse... découragé et songeant :

— Pour une gadiche, c'est une gadiche.

Une fois dans la rue, il se dit : — Y a pas d'erreur... Bonne ou mauvaise, faut que je porte la nouvelle à mon petit camarade...

« Mais, vrai, y a pas de quoi être fier !... »

Alors, d'un pas délibéré, le vendeur de l'*Intran* gagna le boulevard des Bagnolles par la rue de Monceau.

Une demi-heure après il arrivait à la « Villa des Poules ».

Mme Durenaud qui, tout en ronchonnant, balayait rageusement le corridor dans lequel les modèles de son mari avaient pris l'habitude de s'oublier, ne le reconnut pas tout d'abord, tant les vêtements de Nicolas et surtout son chapeau haut-de-forme, trop grand pour lui, métamorphosait l'ami du petit chanteur.

— Qu'est-ce que ostrogoth ? grognait la femme du peintre, déjà agressive.

« Encore quelque type à la manque dont La Pivoine aura fait connaissance dans un cabaret de la Butte... »

« Ils y viendront tous à la « Villa des Poules ».

— Eh bien, quoi donc, madame Joséphine, attaqua le camelot, vous êtes bien fière, ce matin.

« Vous ne reconnaissez donc pas les amis ? »

— Comment... c'est vous, monsieur Filoche ! s'exclama la ménagère. Mais vous êtes fringué comme un prince !...

« Vous avez donc fait un héritage ? »

— Non, mais j'ai mis ma tenue No 1, pour aller dans le monde... riposta le brave garçon qui n'éprouvait nullement le besoin de raconter à la femme du peintre ce que Jean-de-la-Rue lui avait confié... pas plus que les circonstances grâce auxquelles il s'était procuré des vêtements de gentilhomme.

Et, tout de suite... afin de couper court aux questions que Mme Durenaud, très curieuse de nature, n'allait pas manquer de lui poser... il interrogea :

— Comme va le patron ?

— Ne m'en parlez pas !

— Il est malade !

— Malade, lui ! Quand il sera malade, celui-là... je crois que ses poules auront des dents...

— Alors ?... »

— Il dort...

— A c'tte heure-ci ?

— Oui, à c'tte heure-ci... Vous croyez que ce n'est pas dégoûtant !

— Il est donc rentré si tard que ça, hier soir ?

— Pas plus tard que d'habitude, mais il en tenait une muffée !

XXIV

Le sacrifice de La Pivoine

Le camelot n'écoutait plus Mme Durenaud.

Il était entré dans la chambre dont il avait soigneusement refermé la porte.

Jean était assis sur son séant, les yeux brillants, les pommettes rouges, la bouche entrouverte. Tout son être semblait tendu vers lui en une question :

— Rose-Blanche ?

Filoche se sentit envahi par une pitié incommensurable.

Instantanément, il eut l'intuition, en face de ce malade, que s'il lui avouait la vérité... il le frapperait d'un coup peut-être mortel.

Et sans trop savoir ce qu'il allait dire, rien que pour gagner du temps, le jeune camelot s'avança vers le lit, la main tendue en affirmant :

— Elle va bien... elle va très bien... Et toi ?

Mais, tout à son idée, Jean, saisissant de sa main moite le poignet de son ami et le serrant avec force, interrogea, la gorge sèche :

— Tu l'as vue ?

A cette question précise, Filoche comprit qu'hésiter serait se trahir.

D'un trait, il répliqua, mentant de tout son cœur :

— Oui, je l'ai vue !

— Tu lui as dit ?

— Je lui ai dit.

— Alors ?

— Elle t'aime... elle t'aimera toujours.

— Ma petite Rose... fit le chanteur en lâchant le bras de son ami, et en tombant à la renverse sur l'oreiller.

Et rassuré... des larmes de joie plein les yeux, il fit :

— Tu as dû avoir du mal pour arriver jusqu'à elle.

— Ne m'en parle pas !

— C'est donc pour ça que tu es habillé en homme du monde ?

— Oui... c'est pour ça !

— Comment as-tu fait pour te procurer ces vêtements ?

— On a des amis et des bath... déclara le camelot, peu soucieux de raconter son aventure au petit chanteur.

— Mon bon Filoche, reprenait l'ami de Rose-Blanche.

Et avec une expression de tendresse indicible, il ajouta :

— Ah ! si je pouvais seulement la voir une minute, l'entendre une seconde. Il me semble que j'irais mieux, que je serais guéri tout de suite.

Sans réfléchir aux conséquences de l'engagement qu'il allait prendre, le jeune camelot s'écria :

— S'il n'y a que ça, je me charge de te l'amener...

— Ah ! vrai ? vrai ?

Alors, s'apercevant soudain de la responsabilité qu'il venait d'assumer aussi follement, le Robinson du parc Monceau définit :

— Ça ne sera peut-être pas cette semaine... peut-être même pas l'autre.

« Mais sois tranquille, tu la reverras, je te le promets.

— Merci.

— A une condition...

— Laquelle ?

— C'est que tu vas être raisonnable, que tu ne vas plus te faire de bile... bien prendre la potion... et dormir cette nuit... S'agit pas de te laisser glisser... Qu'est-ce qu'elle dirait, ta petite môme, si tu t'en allais pour tout de bon ?

— Oui, tu as raison... reprenait Jean-de-la-Rue.

« Ça ne sert à rien de désespérer, mais tu n'empêcheras pas qu'elle est la fille du marquis de Montferrat... »

— Eh bien, et toi ? Sais-tu de qui tu es le fils !... »

— Non !... »

— Alors, personne n'a rien à dire, d'autant plus que ça ne m'étonnerait pas que tu apprennes un jour ou l'autre que, toi aussi, tu es le fils d'un marquis ou de quelque chose de kif.

Et, avec une gravité qui ne détonnait pas trop, tant elle semblait l'expression de la conviction intime qui présidait à ses idées, le jeune camelot développa :

— Et puis, veux-tu que je te dise, mon petit Jean ?... Vous êtes jeunes, tous les deux, la gosse et toi... Qu'est-ce qu'elle a ? Seize ans à peine, et toi pas beaucoup plus... Donc, la route est belle. Rose-Blanche t'attendra j'en suis sûr... c'est à toi de la mériter.

— C'est bien ce que me disait le père Poirier.

— Le vieux chiffonnier qui t'avait servi de père et qui a été assassiné ?

Alors, gravement lui aussi, Jean-de-la-Rue murmura :

— J'ai toujours cru qu'il en savait plus long qu'il ne le disait.

Puis, d'une voix sourde, il ajouta :

— Basiloff !... »

— Oui, Basiloff... répéta le vendeur de l'*Intran*. J'ai lu tout ça dans mon canard... même que j'y pense souvent.

— Et moi donc !

— Pour moi, Basiloff, c'est pas l'assassin, c'est celui qui sait.

— Celui qui sait ! répéta l'enfant malade... tandis que son regard, comme illuminé d'une flamme d'espérance, se dirigeait vers la fenêtre derrière laquelle un ciel gris chargé de nuages semblait barrer implacablement la route à la lumière.

La silhouette de Mme Durenaud apparut sur le seuil.

— C'est le docteur, annonça-t-elle.

— Alors, au revoir, à bientôt... dit Filoche.

— A demain... rectifia Jean.

— Oui, à demain, répliqua le camelot qui songeait :

— Demain, il aura passé de l'eau sous le pont, car maintenant il va falloir que je me débrouille avec Nicolas. Et, bien qu'il soit de la Société protectrice des animaux, il y a des chances pour qu'il me reçoive comme un chien dans un jeu de quilles...

Alors, serrant une dernière fois la main de son jeune ami, le faux Taupin se dirigea vers la sortie, se croisant avec le médecin auquel en passant, il adressa un respectueux salut, tandis que la femme du peintre lançait :

— Excusez-moi, monsieur Filoche, si je ne vous reconduis pas. Venez donc prendre le café demain soir avec nous.

— Entendu.

PEU IMPORTE  
CE QUE VOUS PRENEZ D'AUTRE

POUR LE  
**RHUME**  
IL VOUS FAUT  
**D'ABORD**  
**ASPIRIN!**

MARQUE DÉPOSÉE AU CANADA  
POUR SOULAGER DOULEUR ET MALAISE

SENTEZ-VOUS VITE MIEUX!

**Poils**  
Lèvres  
**PARTIS** Figure  
Menton Bras Jambes

Heureuse ! J'étais ennuyée de ces poils voyants, enlaidissants... Cupidon s'éloignait... j'en pleurais. Rien ne réussissait... pas même le rasoir. Enfin, je découvris un moyen modique dont les résultats furent satisfaisants. Grâce à ce moyen, des milliers d'autres ont reconquis la beauté, le bonheur. Mon livre gratuit sur les Poils Superflus vous livre ce secret, démontre son succès. Posté sous pli discret. Aussi échantillon d'essai. Ecrire à Mme ANNETTE LANZETTE, P. O. Box 600, Dépt. C-590, Toronto, Ontario. Inclure un timbre de 4¢ pour la réponse.

JANVIER 1952

6 13 20 27

4 5 12 19 26

La SOUPE du Mois

HEINZ VEGETABLE SOUP

QUAND MON DOS COMMENCE À ME FAIRE MAL

JE PRENDS des Pilules Dodd's pour les Reins

DODD'S KIDNEY PILLS

PARCE QUE JE SAIS QUE JE PEUX COMPTER SUR Dodd's!

Le docteur Paulin s'approchait du malade.

Entre ce praticien de quartier à ses débuts et ce pauvre petit enfant du pavé, il s'était établi un courant de sympathie réelle.

— Voyons, attaqua le médecin... il paraît qu'on n'a pas été très sage, cette nuit ?

— Mais si, protestait doucement Jean-de-la-Rue.

— Nous allons voir ça... je vais vous ausculter.

Déjà, Mme Durenaud qui montrait de véritables aptitudes pour le métier d'infirmière, avait pris dans l'armoire une serviette bien blanche et la tendait au docteur Paulin qui, relevant la chemise du petit chanteur, l'étendait sur ses épaules amaigrées.

Et collant son oreille, il écouta, disant :

— Respirez... largement... tousssez « Tousssez un peu plus fort... respirez encore... Bien... ça va bien... »

Puis, se relevant, il annonça :  
— Je ne suis pas mécontent... L'insomnie de cette nuit n'a rien à voir avec la maladie à craindre.

— Oh ! monsieur le docteur, que vous êtes gentil ! s'écria la bonne Joséphine en frappant des mains.

« C'est vous qui nous l'avez guéri... C'est qu'il était si bas, le pauvre petit, quand M. Roché nous l'a ramené... »  
« On peut bien dire ça devant lui, maintenant qu'il est sauvé. »

« C'est un vrai miracle que vous avez opéré là... »

« Ce que je vais vous en faire de la réclame dans le quartier, je parie qu'avant six mois d'ici vous ne saurez plus où donner de la tête ! »

— En attendant, chère madame, répliqua le docteur en souriant, donnez-moi donc de quoi rédiger une ordonnance.

Alors la femme du peintre s'en fut chercher sur la cheminée une bouteille d'encre à deux sous dans laquelle trem-pait un porte-plume, puis elle se dirigea vers une table en bois blanc placée contre la fenêtre et sur laquelle traînait un carnet de blanchissage.

Et, déchirant une feuille du carnet, elle fit :

— Voilà, docteur !...

Le médecin griffonna quelques lignes. Puis il expliqua :

— Continuer la potion... Si vous voyez le soir un peu de congestion, un sinapisme entre les omoplates...

« Faites bien attention à l'alimentation. »

« Sous prétexte de donner des forces au convalescent, ne le bourrez pas d'une nourriture qu'il ne pourrait digérer. »

« Soutenez-le cependant, avec du bouillon assez léger... et même j'autorise un blanc de poulet avec très peu de pain et un doigt de bordeaux... »

— C'est entendu monsieur le docteur... déclara Mme Durenaud... On lui donnera tout ça... tantôt.

— Allons au revoir, mon petit ami... reprenait le docteur Paulin ; je suis content de vous voir tiré d'affaire.

Puis, sur un ton de véritable affection, il ajouta :

— Pas d'imprudences, par exemple... Et surtout pas d'idées noires !...

— Soyez tranquille, monsieur le docteur, rassura le petit chanteur que les fausses nouvelles apportées par Filoche avait tout à fait remonté.

« Je ne demande qu'une chose, c'est à me guérir vite, bien vite... car je m'en voudrais de rester trop longtemps à la charge des braves gens qui m'ont si généreusement accueilli. »

— Parlons pas de ça, esquiva Joséphine.

Le médecin serra la main de son malade ; et comme la femme du peintre le reconduisait jusqu'à la porte, il lui dit :

— Maintenant que ça va tout à fait bien, je dois vous prévenir que je ne reviendrai que si vous me faites redemander.

— Alors, combien est-ce qu'on vous doit, docteur ?

— Rien, madame.

— Comment, rien ?

— C'est réglé.

— Réglé ? Par qui ?

— Par le patron du « Lapin Agile ».

— Ce poivrot de Frédé ! s'exclama la belle fille, ça me réconcilie un peu avec lui !... Enfin, monsieur le docteur, je vous remercie bien tout de même des bons soins que vous avez donnés à notre petit malade.

Elle s'arrêta, hésitante, comme si elle avait encore quelque chose à dire.

— Croyez, ripostait le docteur, que je serai toujours à votre disposition pour vous soigner, vous et les vôtres.

— Moi, je n'ai besoin de rien...

— En effet, vous avez l'air de vous porter comme un charme.

— Ça ne va pas trop mal... mais c'est La Pivoine.

— Quelle pivoine ?

— Monsieur Roché mon mari... Vous ne saviez donc pas qu'on l'appelait comme ça à cause de son nez ?

« C'est vrai que vous ne devez guère avoir le temps d'aller traîner dans les cabarets de la Butte, jouer à la manoche et boire des apéros pour vous paivoiser le blair... Il suffit de vous regarder une minute pour voir que c'est pas votre genre. »

— Je ne bois que de l'eau ! fit assez tristement le jeune médecin.

— Eh bien... si vous pouviez arriver à en faire faire autant à mon mari... c'est pas une chandelle que je vous devrais, c'est une demi-douzaine de cierges, de la grosseur de ceux que font brûler les vieilles dévotes, à côté... au Sacré-Coeur...

Et... très convaincue, le plus sérieusement du monde, l'excellente fille interrogea :

— Vous n'auriez pas quelques médicaments qu'on pourrait lui faire prendre sans qu'il s'en doute et qui le dégoûteraient à tout jamais de la boisson ?

« J'ai entendu dire qu'il y avait des drogues comme ça... qu'on donnait aux poivrots, et que ça les corrigeait à tout jamais de se saouler... »

— Tout cela, madame, c'est de la plaisanterie, déclarait le médecin... Pour rompre avec une mauvaise habitude, quelle qu'elle soit, il faut surtout de la volonté.

— Lui, il n'en a guère... entouré surtout comme il l'est... avec une bande de noceurs, de licheurs, de pilliers d'estaminets...

« Faudrait pas qu'il sorte... mais c'est pas commode... Tous les soirs, c'est le même tabac... Si Monsieur Roché n'allait pas au « Lapin Agile », faire sa partie, il en aurait la jaunisse... »

« Mais je vous demande pardon, monsieur le docteur ; je vous raconte des histoires qui ne vous intéressent guère... et puisque vous dites que les drogues c'est de la blague je tâcherai de m'arranger autrement, parce qu'il faut que ça finisse... d'une façon ou d'une autre ; moi, je suis à bout ! »

— Je vous souhaite, madame de réussir.

— Vous êtes bien bon. Au revoir, docteur.

— Au revoir, madame, et bonne chance.

Tandis que le médecin gagnait la rue, Mme Durenaud retournait dans l'atelier où, suivant sa pittoresque expression, cuvait le brave La Pivoine.

Etendu sur le divan, en chemise de nuit et en caleçon, il dormait, il dominait de ses ronflements gutturaux ceux du petit poêle installé dans un angle de la pièce.

Bien décidée à agir, Joséphine s'en fut à lui et, le secouant énergiquement par le bras, elle se mit à crier :

— Allons, debout... c'est pas l'heure de flemmarder !... Il s'agit de se mettre au boulot, et plus vite que ça...

La Pivoine, en guise de protestation, fit entendre deux ou trois grognements inintelligibles et voulut se retourner du côté du mur...

Mais Joséphine était douée d'une poigne des plus vigoureuses.

S'emparant à nouveau de son époux, elle le força à s'asseoir ; et, tout en continuant à le secouer de toutes ses forces, elle clama :

— Tu m'as entendu, n'est-ce pas ?... Allons, réveille-toi... espèce d'alcoolique... de feignant... de propre à rien... Si c'est pas dégoûtant, à ton âge ! Je vais te guérir, moi, ça ne va pas continuer comme ça... faut que ça change... et ça changera.

— Hé là ! hé là ! doucement... grommelait le bon peintre des poules.

« Qu'est-ce qu'il te prend aujourd'hui ? Tu ne peux pas me laisser dormir tranquille. »

« Avec ça que j'ai un mal de tête... »

— Saligaud ! rugit Mme Durenaud. T'as pas honte de te coller dans des états pareils...

— Fiche-moi la paix !

— Il me faut de l'argent.

— De l'argent ? répéta l'artiste.

— Si je te demande de la galette, c'est pas pour toi, ni pour moi.

— Pour qui donc ?

— Pour le gosse !

— Le gosse !...

— Oui, le gosse, Jean-de-la-rue... abruti !...

— Alors, c'est différent, fit La Pivoine, en sortant de sa torpeur.

« Tu ne pouvais pas le dire tout de suite... »

Aux trois quarts dégrisé, il ajouta :  
— Donne-moi ma culotte. Elle est là, sur la chaise, près de la fenêtre.

Tout en ronchonnant, Joséphine s'en fut chercher le pantalon de son mari.

Puis, fouillant elle-même dans les poches, elle en retira successivement un mouchoir à carreaux rouges, une pipe en bois aux trois quarts bourrée, une poignée de tabac où se mélangeaient quelques allumettes, un couteau à tire-bouillon et enfin cinq petits sous vert-de-grisés.

— C'est tout ce que tu as comme monnaie ? fit Mme Durenaud en roulant des yeux furibonds. Cinq sous !

— Oui, cinq sous, comme le Juif-Errant, blagua La Pivoine, nullement démonté.

— Cinq sous s'indignait la ménagère, alors, c'est tout ce qui te reste ?

— Probable !

— Comment ! tu t'es enfilé hier soir pour sept francs soixante-quinze de « bibine » ?

— Je ne sais pas, moi !

— Il te restait huit francs quand tu es parti de chez nous ?

— Ça se peut. Seulement, j'ai joué, j'ai perdu.

— Ça ne m'étonne pas, et c'est c'tte carne de Rouet qui a gagné ?

— Naturellement, il est veinard.

— Dis plutôt qu'il maquille les brèmes (triche).

— Ma petite Joséphine, ne te fâche pas, suppliait le bon Roché ; va me chercher une canette de bière.

— Ecoute, La Pivoine, déclarait farouchement Mme Durenaud, je t'avertis que j'en ai assez et que je suis décidée à en finir une bonne fois pour toutes.

Et, maîtrisant ses nerfs surexcités, Joséphine poursuivait :

— Je ne suis pas en colère ! Je te parle très sérieusement.

« Le docteur est venu tout à l'heure. »

— Ah ! Et comment va-t-il, le gamin ?

— Tais-toi... le docteur est venu tout à l'heure et comme il a trouvé le gosse beaucoup mieux...

— Chouette !

— La ferme !... Comme il a trouvé le gosse beaucoup mieux... il lui a ordonné du bouillon, du blanc de poulet et du bordeaux.

— Faut lui en donner, parbleu !

— Avec quoi ? Avec tes cinq sous !

— Il n'y a qu'à prendre à l'oeil !

— L'oeil ? Il est crevé. Dans tout le quartier, on ne trouverait pas un radis noir et un hareng saur à crédit... et c'est de ta faute.

La Pivoine, gêné par les reproches mérités de sa compagne, s'était mis à fourrager son épaisse tignasse.

— Nom d'un chien de nom d'un chien, ça, c'est embêtant, grogna-t-il.

« Le bordeaux, je le trouverai chez Frédé, il ne m'en refusera pas une bouteille. »

— Je sais que Frédé a meilleur cœur que toi.

— Mais c'est le poulet !

— Il n'en manque pas ici, pourtant, faisait insidieusement observer la ménagère.

— Les modèles ? s'emportait presque le peintre des poules, subitement indigné à cette proposition qui renversait à la fois toutes ses théories et toutes ses habitudes.

Et se redressant, la colère dans les yeux, il répéta :

— Les modèles... tu m'entends c'est carré... Je n'en ai jamais mangé un de ma vie et ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai.

— Voilà bien les hommes... égoïstes, incapables d'un sacrifice !... éclatait Joséphine qui, jusqu'alors, avait fait les efforts les plus louables pour se contenir.

— Tu commences à m'embêter à la fin s'écria Roché hors de lui, à son tour.

« Alors, si on se met à bouffer les poules... avec quoi que je travaillerai ? »

— Travailler ! Ça te va bien de parler de ça, bougre de feignant.

« D'abord, on ne se paye pas des gosses quand on n'est pas capable de les nourrir. »

Et s'animant de plus en plus, Joséphine se mit à hurler :

— Ce pauvre petit, parce que Monsieur Roché passe son temps à se saouler et à ne rien faire, va falloir qu'il creve de faim et qu'il manque du nécessaire.

« Dans l'état où il est !... Eh bien, ça ne sera pas... et quand je devrais lui faire manger toute ta basse-cour, il en aura du bouillon, il en aura du poulet, il en aura du blanc, il en aura des cuisses, il en aura des ailes... et plus qu'il n'en voudra, car ils y passeront tous tes modèles... et si ça ne suffit pas... on fera une poule au riz avec le cop ? »

— Le cop !... bondit le peintre.

— Oui, le cop !... Si tu avais deux sous de cœur, tu n'aurais même pas attendu que je te le dise... Il y aurait déjà un poulet à la broche... Tiens, tu n'es qu'un cochon !

La Pivoine, subitement rentré en lui-même, enfilaient son pantalon lentement, sans rien dire.

Il sentait bien que sa femme avait raison... et comme il était foncièrement bon, un véritable remords s'emparait de lui, se traduisant bientôt par ces mots :

— Oui, c'est vrai, je ne suis qu'un cochon...

En ajustant ses bretelles, il continuait :

— Y a pas, faut se mettre au boulot.

— Tout de même, soulignait Mme Durenaud.

« Mais en attendant qu'il soit fait, ton boulot, et vendu et payé, le gosse a le temps de crever de faim... »

Alors, avec un geste tragique, et d'une voix qui tremblait d'une émotion impossible à maîtriser... le bon peintre des poules décida :

— Prends la Houdan... Ça doit être la meilleure... et puis c'est celle qui est depuis le moins longtemps à la maison.

**XXV**

**Au ministère**

En sortant de la « Villa des Poules », le bon Filoche s'était dit :

— A présent, c'est pas tout ça... « Je suis allé chez le marquis... je n'ai pas pu voir sa demoiselle, et je ne sais pas où elle est... »

« J'ai raconté des blagues à Jean... J'ai fait tout ce que j'ai pu et je ne pouvais pas mieux faire ! »

« Le petit est tranquille ; mais moi je ne peux pas en dire autant ; car je me demande un peu la tête que me fera M. Nicolas Taupin de la Taupinière lorsqu'il me verra apparaître dans ses habits. »

« Ça va probablement aller très mal ! »  
« Somme toute, je lui ai joué plutôt un sale tour... et je serais curieux de savoir ce qui s'est passé chez le quart-d'oeil (commissaire) quand j'ai été parti. »

« Pour commencer, M. Nicolas aura peut-être trinqué, parce qu'avec les flics on trinque toujours, même quand on a raison. »

« Puis, quand ils auront su que c'était le fils d'une légume, ils lui auront fait toutes sortes d'excuses plates et ils l'auront ensuite reconduit jusqu'au ministère, avec les honneurs dus à son rang. »

« Car ces oiseaux-là, s'ils crânent avec le pauvre monde, avec les ruines ils mettent toujours de l'eau dans leur vinasse... Aussi je ne plains pas beaucoup le Taupin, sûr qu'il est mieux dans ma peau que moi dans la sienne. »

« Enfin, y a pas à hésiter. »  
« Maintenant, je me sens mal à mon aise, dans ces frusques-là, d'autant plus qu'il y a un certain matelas de billets de banque... et comme il y a des chances pour que la police soit à mes trousses... je me trouverais dans de sales draps si je me faisais choper avant d'avoir restitué ces frusques et ce pognon à leur propriétaire. »

De plus en plus ancré dans sa décision, l'honnête camelot se mit en devoir de gagner à pied le ministère de la Marine, ses faibles ressources ayant déjà été trop entamées, pour lui permettre de s'offrir, à défaut d'un saphin, le moindre métro ou le plus économique omnibus...

Il marchait à grands pas, tant il avait hâte d'en finir avec une situation qu'à bon droit il considérait comme entièrement fautive et surtout comme des plus dangereuses.

Vers onze heures et demie, Filoche arrivait à destination, c'est-à-dire à la place de la Concorde...

Il descendit du véhicule... et tout en clopinant, car ses pieds le faisaient de plus en plus souffrir, il arriva jusqu'à la porte du ministère de la Marine et demanda au concierge :

— Est-ce que monsieur Nicolas Taupin est rentré ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? interrogea le cerbère administratif qui, quelques minutes auparavant, avait vu, à sa profonde stupéfaction, et sans qu'il ait pu se l'expliquer, le fils du ministre réintégrer son domicile sous la pèlerine et le képi classique d'un sergent de ville.

— Je veux lui parler, répliqua nettement Filoche.

— Il faut lui écrire, lui exposer le but de votre visite... et lui demander un rendez-vous.

— C'est que ça presse.

— Ça se peut, mais la consigne est là, et je dois la faire respecter.

— Monsieur le concierge, repartit Filoche, avec une courtoisie parfaite, mais avec une grande fermeté, je suis convaincu que si M. Nicolas savait que je suis là, il vous donnerait l'ordre de m'introduire tout de suite auprès de lui, et je crois pouvoir vous affirmer également que s'il apprenait que vous m'avez refusé sa porte, il serait plutôt contrarié et comme le premier de l'an approche, il y aurait des chances pour que vous vous grattiez pour des étrennes.

Cet argument avait produit un certain effet sur le pipelet du ministère.

Car il reprit aussitôt, sur un ton plus conciliant :

— Vous pourriez peut-être me dire de quoi il retourne.

— Non, pas à vous, c'est un secret.

Cette dernière réplique parut impressionner considérablement l'employé de l'Etat.

— Je veux bien faire tout mon possible, décida-t-il. Si vous avez une carte sur vous, écrivez dessus ce que vous désirez. Vous la mettez dans cette enveloppe que vous cachetterez et je la porterai moi-même à M. Nicolas.

— Mais, mon ami, je ne vous en demande pas davantage, fit le Robinson du parc Monceau.

Et après avoir sorti une carte du portefeuille de Taupin, il prit sur une table recouverte d'un tapis vert une plume qu'il trempa dans un encrier, saisit une enveloppe, y glissa le bristol, cacheta le tout et remettant le message au concierge, il lui dit, sur un ton plein de dignité :

— Allez, mon ami. J'attends la réponse.

L'employé ne se le fit pas dire deux fois ; et gagnant les appartements particuliers du ministre, il demanda à parler immédiatement à M. Nicolas pour affaire urgente.

Le manifestant du boulevard Malesherbes, après avoir dépouillé son uniforme et procédé à des ablutions répétées, venait de passer un moelleux pyjama.

Affalé sur une chaise longue, et affligé d'un mal de tête bien compréhensible, il songeait à ses vêtements et surtout à son portefeuille, se disant :

— Je crois que je peux en faire mon deuil ; car le gaillard qui a réussi à me voler mon bien doit être un de ces lapins qui la connaissent dans les coins et ne se laissent pas faire le poil par la police.

« Tout cela c'est bien embêtant. Me voilà dans les choux. Il me faut absolument de l'argent... Je ne peux pas rester calfeutré ici... Et qu'est-ce que va dire papa si je lui raconte que j'ai mangé quinze cents francs en vingt-quatre heures ? »

Nicolas en était là de ses réflexions et lorsque le concierge frappa à sa porte, il fit :

— Entrez !... sur un ton qui révélait une mauvaise humeur des plus accentuées.

L'employé de l'Etat apparut, son pli d'une main et sa casquette galonnée sous le bras.

— Ah ! c'est vous, Michel ? s'exclama Taupin, l'air rogue.

« Qu'est-ce que vous venez encore m'embêter ? »

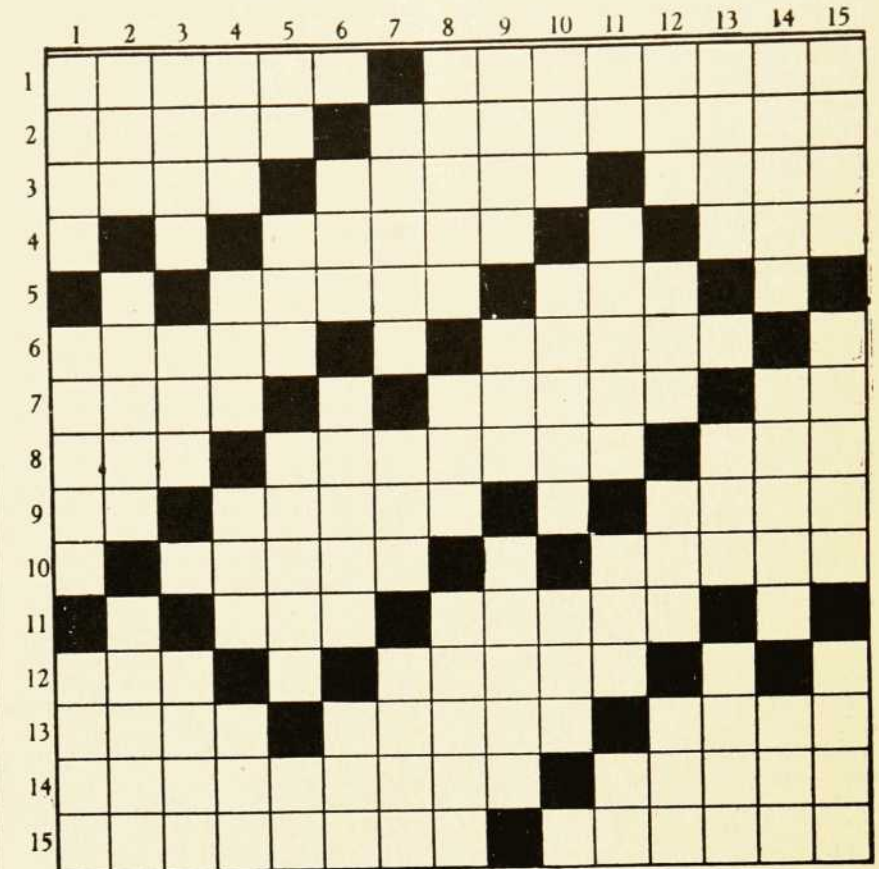
— Monsieur Nicolas, je vous demande bien pardon, s'excusait le pipelet ministériel.

« Il y a en bas un monsieur qui insiste vivement pour vous voir... J'ai voulu le congédier ; car je sais que vous ne recevez que sur rendez-vous. Mais il n'a pas voulu s'en aller et il m'a chargé de vous porter un mot d'écrit qu'il y a sur sa carte, dans cette enveloppe. »

— Donnez ! fit le manifestant.

Tout en déchirant la lettre, il ajouta :

# Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 1046

**HORIZONTALEMENT**

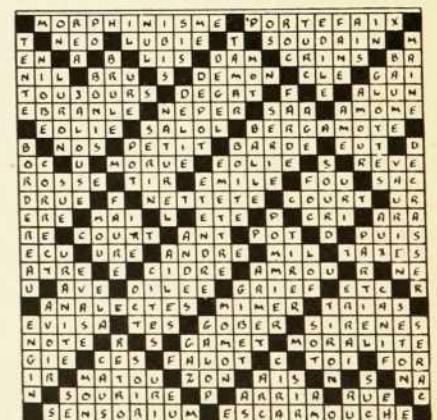
- 1—Tonneau d'une grande capacité. — Gain, prof.t.
- 2—Vallée des Pyrénées. — Glandes salivaires situées de chaque côté de la tête.
- 3—Patrie de Malherbe. — Ce qu'on enlève à l'ennemi. — Qui n'agit pas avec promptitude.
- 4—Produit immédiat du traitement des minerais. — Miette.
- 5—Tranche de pain grillée. — Genre d'ophidiens, famille des pythonidés.
- 6—Gros poisson du genre *gade*. — Pierre qui sépare un champ d'un autre.
- 7—Cri des bacchantes. — Embarrassée. — Symbole chimique de l'aluminium.
- 8—Propre. — Genre d'ombellifères comestibles. — Roi d'Israël.
- 9—Terminaison d'infinif. — Etat de l'Afrique du Nord. — Liqueur spiritueuse, tirée du riz fermenté.
- 10—Très jeune. — Courte, concise.
- 11—Possessif. — Animal engendré d'un âne et d'une jument.
- 12—Gros perroquet. — Ciseau d'acier pour couper les métaux.
- 13—Disque de métal dont on tire des vibrations. — Débauche de table. — Montée d'une colline.
- 14—Qui habite outre-frontière. — Fixé irrévocablement par le sort.
- 15—Se reproduire par contre-coup. — Partie immergée d'un navire.

**VERTICALEMENT**

- 1—Généralissime des troupes alliées, en 1918. — En Espagne, nom donné aux jeunes nobles. — Mère d'Ismaël.
- 2—Eut l'audace. — Renouveler une obligation. — Parfum.
- 3—Diminuer par le frottement. — Gaz stomacal. — Chef-lieu de canton (Eure-et-Loir).
- 4—Fils de Jacob. — Chemin de ville. — Qui sont à moi. — Volonté.

- 5—Ruisselet. — Auteur de *Robinson Crusoé*. — Auteur d'un célèbre *Traité d'harmonie*. — Préfixe privatif.
- 6—Se dit d'une difformité du pied. — Diacre janséniste, célèbre par ses extravagances. — Préfixe signifiant huit.
- 7—Châlier. — Rôti. — Goudron.
- 8—Maillet à long manche. — Partie de la charrue. — Crier, en parlant des bovidés.
- 9—Grand lac. — Qui a un pied contrefait. — Engrais.
- 10—Particule négative. — Coup de fleuret. — Partie épaisse des liqueurs fermentées.
- 11—Conjonction. — Espèce. — Mot arabe signifiant *ils*. — Note.
- 12—Veine. — Homme ignorant. — Adresse. — Qui marque la preuve.
- 13—Mot latin signifiant *le même*. — Espace de temps. — Observation écrite.
- 14—Mont des Alpes. — L'une des provinces basques de l'Espagne. — Ecorce réduite en poudre pour préparer les cuirs.
- 15—Illustre famille princière d'Italie. — Rafraîchissement. — Fendu.

Solution du problème No 1045



— Encore un raseur... ou un tapeur ! Ce n'est tout de même pas rigolo d'être fils de ministre. Ça sert quelquefois, mais le plus souvent, ça a son mauvais côté.

Soudain Nicolas s'arrêta, frappé de stupeur.

En effet, sur le bristol, il lisait ces mots tracés d'une écriture un peu commune, mais assez correcte :

*Monsieur Filoche voudrait parler à Monsieur Nicolas Taupin de la Taupinière, car il a quelque chose de très important et de très urgent à lui communiquer.*

— M. Filoche ? s'exclamait le rescapé du poste, qu'est-ce que cela peut bien être ?... Et il m'écrivit sur ma carte de visite !

« Comment a-t-il pu se la procurer ? Est-ce que par hasard ?... »

Sans deviner exactement la vérité, le fils du ministre, qui était loin d'être un sot, commençait d'entrevoir un coin de lumière.

Aussi ordonna-t-il à Michel qui attendait des instructions :

— Dites à M. Filoche de monter tout de suite.

— Bien monsieur Nicolas. Le concierge tourna les talons... et referma la porte.

Alors, Taupin se mit à arpenter la chambre, se demandant :

— Filoche... ma carte... affaire urgente... importante... Il n'y a pas de doute. Cela doit se rattacher à mon aventure de cette nuit.

« Ah ! si ce Filoche pouvait me donner quelques renseignements et me mettre sur la trace de la canaille qui m'a volé mes vêtements et mon portefeuille et a failli me faire passer pour l'assassin de la femme coupée en morceaux, je serais capable de demander pour lui au président du Conseil un bureau de tabac ou les palmes académiques ! »

On frappait à nouveau. — Enfin, se dit Nicolas, je vais apprendre quelque chose.

Et d'une voix toute frémissante d'impatience, il lança :

— Entrez... mais entrez donc !... Un cri de stupéfaction s'échappa de ses lèvres.

Un jeune homme était devant lui, revêtu de son mac-farlane, de son pantalon, de ses bottines et tenait à la main son huit-reflets dont la restauration rapide dissimulait mal les avaries qu'il avait subies au cours de la manifestation nocturne de la veille...

Alors, bondissant sur le visiteur, le fils de l'amiral, sans lui donner le temps de s'expliquer, s'écria, en le secouant comme un prunier.

— Où avez-vous pris ces habits ?... Et mon portefeuille ? Où est mon portefeuille ?... Alors, c'est vous qui étiez au poste avec moi. Vous êtes l'assassin de la femme coupée en morceaux ! Attendez un peu, je vais vous faire boucler, ça ne va pas être long. Misérable ! bandit ! crapule ! canaille !...

Filoche, qui s'attendait à cette explosion indignée, était bien décidé à laisser passer le flot d'invectives sans protester. Ce fut seulement lorsque le bouillant Taupin, se décidant à le lâcher, se dirigea vers une sonnette placée à côté de la cheminée, que Filoche jugea bon de déclarer :

— Monsieur Nicolas, avant d'envoyer chercher les flics, permettez-moi de vous mettre au courant... et je suis convaincu que, si vous voulez m'écouter seulement dix minutes, au lieu de me faire arrêter par la police comme un malfaiteur, vous me pardonnerez et vous me donnerez même raison.

— Jamais de la vie !  
— Si, monsieur Nicolas, car vous êtes un très brave homme.  
— Qu'est-ce qui vous a dit cela ?

— Dame, vous faites partie de la Société protectrice des animaux.

— Et vous ?  
— Moi pas... vu que mes moyens me le défendent, mais si je pouvais, je me ferais plutôt inscrire deux fois.

Un peu désarmé par la tactique habile de Filoche, Nicolas reprenait :

— Tout cela est très bien ; mais ça n'empêche pas que vous voilà habillé dans mes vêtements et que mon portefeuille manque à l'appel.

— Vos vêtements, monsieur Nicolas, reprit le vendeur de l'*Intran*... je suis justement ici pour vous les rendre.

« Quant à votre portefeuille, le voilà. Vous pouvez faire l'inventaire. Il n'y manque rien, sauf deux de vos cartes dont j'ai dû me servir : l'une pour faire une commission urgente et l'autre pour arriver à vous.

Le fils du ministre s'était emparé de l'objet que lui tendait l'ami du petit chanteur, et, l'entreouvrant, il s'en fut tout de suite au compartiment qui contenait les quinze billets de cent francs...

Filoche avait dit la vérité. Ils étaient tous là... ainsi d'ailleurs que les autres papiers qui les accompagnaient.

Nicolas regardait avec une surprise mêlée à présent de bienveillance l'étrange personnage qui se trouvait devant lui, et dont la physionomie ouverte et spirituelle reflétait une expression de satisfaction personnelle des plus vives.

On sentait en lui l'homme heureux des plus heureux, du devoir accompli.

Alors, une exclamation naïve échappa à Taupin fils :

— Vous n'êtes donc pas un assassin ?  
— Moi, monsieur, un assassin !

— Et vous n'avez pas coupé une femme en morceaux ?

— En morceaux ? J'ai jamais coupé que mon pain en morceaux.

— Cependant, c'est bien vous qui étiez au poste ?

— Parfaitement.  
— Et c'est bien vous qui vous êtes emparé de mes vêtements ?

— Oui, monsieur.  
— Et de mon portefeuille ?  
— Exactement.

Alors, Filoche, comprenant que sa cause était à moitié gagnée, ajouta :

— Comme vous le voyez, ce n'était pas pour les garder, c'était pour m'en servir.

— Pourquoi ?  
— D'abord, c'était le seul moyen pour moi de brûler la politesse à M. le commissaire et à ses agents.

— Tout ça, c'est très gentil, mais...  
— Attendez, monsieur Nicolas.

« J'avais une commission très importante à faire, et qui ne souffrait aucun retard... »

— Il n'y a pas de commission qui vous force à laisser un individu dans la situation où vous m'avez placé. J'ai failli passer un très mauvais quart d'heure.

— Je m'en doute, monsieur Nicolas, et je vous en fais toutes mes excuses, mais je vous le répète, il fallait que je sorte, non pas parce que je voulais m'esbigner des pattes des sergots, mais parce que j'avais donné ma parole à un ami et qu'une parole, c'est sacré !

« Enfin mon bon monsieur, je ne peux pas vous en dire plus long... »

« Je vous ai déjà rendu votre portefeuille et je vais vous rendre vos vêtements ; mais je vous serais très reconnaissant de me rendre aussi les miens, car je ne peux pas décemment me balader en liquette sur le boulevard.

« C'est du coup que les flics auraient beau jeu pour me remettre le grappin dessus, et c'est pas le moment pour moi de refaire, connaissance avec eux... »

bien que je n'aie rien à me reprocher sur la conscience.

## XXVI

## La conquête de Nicolas

**N**ICOLAS TAUPIN DE LA TAUPINIÈRE, enchanté d'être rentré en possession de ses billets de banque examinait à présent avec une bienveillance amusée son interlocuteur qui, à mesure qu'il parlait, achevait non seulement de dissiper la mauvaise humeur de sa victime, mais commençait encore à gagner peu à peu sa confiance et sa sympathie.

— Mon garçon, reprenait le fils de l'amiral, je ne demanderais pas mieux que de vous rendre vos effets ; malheureusement, je les ai laissés au commissariat, et je suis revenu chez moi habillé en agent.

Alors désignant le képi, la pèlerine et le pantalon qui gisaient dans un coin de la pièce, il ajouta :

— Si le coeur vous en dit, ils sont à votre disposition.

— Très peu... monsieur le ministre... pardon... monsieur son fils... très peu pour moi...

— Vous n'en voulez pas ?  
— Non... j'aimerais encore mieux me balader en chemise que de me mettre ça sur le dos.

— C'est que je ne vois pas comment vous tirer de là...

Et regardant, bien dans les yeux, le malin Filoche, qui enlevait déjà le mac-farlane à revers de soie, il dit :

— Bien que vous m'avez joué un tour saumâtre, vous avez une tête qui me revient assez et le fait que vous m'avez rapporté mon portefeuille et mes habits me prouve que vous êtes un honnête homme.

« Aussi je ne vous cache pas que je vous en veux déjà beaucoup moins que tout à l'heure et même, si je pouvais vous donner un coup d'épaule, je le ferais avec plaisir.

« Je suis fantaisiste de caractère et ma foi, après tout, mon aventure commence à me paraître plutôt drôle que désagréable.

« C'est une de ces blagues qui vous embêtent beaucoup sur le moment, mais qui sont très amusantes à raconter ensuite... Je suis sûr qu'à mon cercle j'aurai ce soir un succès fou, quand je dirai à mes camarades que j'ai été pris pour l'assassin de la femme coupée en morceaux.

« Mais à ce propos, comment se fait-il que vous ayez été arrêté sous l'inculpation d'un crime aussi abominable ? »

— Tout ça, répliqua nettement Filoche, c'est des histoires de sergents de ville.

« Car, monsieur Nicolas, non seulement je n'ai tué personne, mais je n'ai jamais barboté une épingle de nourrice à une bonne d'enfant.

« Je vais vous dire tout de suite qui je suis. Je m'appelle Filoche. Mon père et moi nous étions partis de chez nous parce que — c'est triste à dire — ma mère ne se conduisait pas comme elle aurait dû le faire.

« On est allé demeurer à l'autre bout de Paris, du côté de Montrouge ; papa était mécanicien. Il a trouvé une place dans un garage d'autos de l'avenue d'Orléans... Il m'emmenait travailler avec lui... même que j'aimais bien ça. Je mordais au métier, et je crois que je serais devenu un chouette ouvrier dans la partie... Malheureusement, mon vieux père est mort trop tôt pour moi... car le patron me mit tout de suite à la porte et je ne parvins pas à me faire embaucher dans une autre maison, vu que nulle part, à présent, on ne veut plus d'apprentis... Je suis donc resté seul sur le pavé !... Mais fallait bien bouffer, n'est-ce pas ? Fallait aussi trouver à se loger... Je suis

## LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Nous sommes restées si longtemps pour le café que je préfère attendre le lunch ici.

allé flâner sur les boulevards, j'ai regardé... j'ai vu comment d'autres faisaient... Alors, avec les quelques sous qui me restaient, j'ai acheté une poignée d'*Intrans*, je l'ai vendue... j'ai recommencé tous les soirs... Mais dame, si avec ça on gagne de quoi casser la croûte, on peut pas aller se loger dans un palace ou même dans un garni... Enfin, j'avais fini par dégouter un bon coin, dans le parc Monceau... un petit hangar à côté de la cabine du jardinier. La nuit... tard, je me faufilaient, avant qu'il soit arrivé, et comme ils ne se lèvent pas de bonne heure dans l'administration, je pouvais roupiller bien tranquille... Je ne faisais de mal à personne et j'étais heureux.

« Mais v'là-t-il pas que la nuit dernière, je dormais comme un sonneur, lorsqu'ils sont venus à trois, deux flicards et un gardien, me réveiller tout à coup, sans crier gare.

« Il n'y avait pas à rouspéter. « Ils avaient chacun un rigolo à la main, et si j'avais seulement essayé de me trotter, ils m'auraient brûlé sans me demander mes papiers...

« Ils m'ont emmené au bloc... et c'est là que j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance et de vous emprunter vos habits. Vous ne vous en êtes pas aperçu, vu que vous étiez endormi aussi bien que dans votre plumard.

— Le fait est que j'en avais une biture, souligna Nicolas, tout à fait conquis.

Alors, avec une adresse infinie, Filoche protesta :

— Je vous assure, monsieur Nicolas, que je ne m'en suis pas aperçu. j'ai cru que vous étiez fatigué et que vous aviez le sommeil dur...

Et le Robinson du parc Monceau, tout en enlevant son habit et son gilet ajouta :

— En tout cas, je suis rudement content que vous m'ayez excusé... Car vraiment j'étais pas tranquille en montant l'escalier.

Puis, tout en se débarrassant du pantalon, il conclut :

— Maintenant que vous avez accepté mes excuses, il ne me reste plus qu'à vous remercier bien vivement du grand service que vous m'avez rendu.

— Lequel donc ?  
— C'est grâce à vous si j'ai pu tenir ma parole et faire ma commission.

— Quelle commission ?  
— Ah ! m'sieu Nicolas... si vous saviez !

Hésitant à confier au fils Taupin le secret de son ami, il soupira tristement :

— Il y en a tout de même qui n'ont pas de veine sur la terre.

— C'est pour vous que vous dites cela ? interrogea le fils du ministre de la Marine.

— Moi ?... Oh ! pas du tout... Je me considère comme un « bidard ». Et si j'avais seulement mes fringues pour aller acheter mon « papier » au Croissant, il ne manquerait rien à mon bonheur...

— Eh bien, rassurez-vous, on va s'arranger pour que vous ne vous en alliez pas tout nu !

— Vous êtes trop aimable.  
— Je ne vous cacherai pas, mon garçon, que vous m'intéressez vivement.

« Vous me semblez très sincère.

— Oh ! pour ça, monsieur le ministre... oh ! pardon, monsieur son fils... pour ça vous pouvez être tranquille... Si je raconte quelquefois des blagues... c'est pour la rigolade, mais quand c'est sérieux, je ne mens jamais.

— J'en suis sûr, acquiesçait Nicolas de plus en plus conquis, aussi je serais enchanté de vous être agréable...

— Vous êtes bien bon.  
— Et si jamais vous avez besoin de mon office... j'ai le bras long.

— Je m'en doute !

— Je commence par vous dire que du côté de la police, vous pouvez être tranquille. Le commissaire du quartier Monceau ne demande qu'à m'être agréable, et j'irai dès cet après-midi lui raconter ce que vous avez fait et le prier de vous laisser tranquille. Il le fera.

— Je vous remercie encore, monsieur Nicolas, car je vous assure que ça m'embêterait si j'étais mis à l'ombre, surtout en ce moment.

— Pourquoi en ce moment ?  
— Après tout, je peux bien vous le dire.

« J'ai un de mes amis qui est malade... bien malade... Il a besoin de moi pour un tas de choses.

Alors... sincèrement apitoyé, Nicolas interrogeait :

— Qu'est-ce que c'est que cet ami ?  
— Un pauvre petit bougre comme moi, qui n'a pas de famille... et qui chante ses chansons dans les cabarets de Montmartre, en s'accompagnant sur la guitare.

— Attendez voir un peu, s'exclama le fils du ministre, c'est un brun avec les cheveux un peu longs... le regard très doux et les allures distinguées.

— Oui, c'est ça.  
— Est-ce qu'il ne s'appelle pas Jean-de-la-Rue ?

— Vous le connaissez donc ?  
— J'ai assez navigué dans Montmartre pour être au courant de ce qui s'y passe.

« Il est très gentil... ce Jean-de-la-Rue... très sympathique...

— N'est-ce pas ?... riposta Filoche avec joie et conviction.

— C'est votre ami ?  
— Mon meilleur.

— Vous dites qu'il est malade ?  
— Il a même failli claquer... Il va un peu mieux ; mais ce n'est pas encore ça, et je ne crois pas qu'il soit prêt à rechanter de sitôt.

— Il me semble que j'ai vu son nom mêlé à une histoire d'assassinat : « le drame du maquis ».

— Parfaitement, monsieur Nicolas.  
— C'est bien son père, ce vieux chiffonnier qui a été poignardé par un Russe ?

— C'est-à-dire que c'est son père d'adoption ; car Jean-de-la-Rue, comme son nom l'indique, est un enfant trouvé... Aussi vous comprenez à présent pourquoi j'avais hâte de me défilier du poste... J'avais promis au gosse d'être auprès de lui, le plus vite possible. J'y ai été grâce à vous et à vos effets. Je vous en remercie encore.

Et se regardant dans une armoire à glace placée dans un coin de la chambre il constata :

— En attendant, je suis toujours en liquette... et il serait tout de même temps que j'aie cassé la croûte... et m'occuper de mon commerce.

« Seulement, en guise de temps, c'est plutôt jeune !

« Si c'était un effet de votre bonté, monsieur Nicolas, vous seriez bien gentil d'envoyer un de vos larbins jusqu'au commissariat pour demander si c'est qu'on ne pourrait pas me rendre mes frusques.

— Ne vous occupez pas de ça, mon ami, répliqua Taupin... qui, doué d'un excellent coeur, était maintenant tout à fait conquis par Filoche.

Et appuyant sur le bonton de la sonnette électrique, il ajouta :

— On va faire le nécessaire.  
Bientôt, un valet de chambre, en tenue impeccable, apparut :

— Albert ! commanda le fils du ministre, vous allez chercher dans ma garde-robe, les vêtements qui conviendront le mieux à monsieur.

Et comme le larbin roulant des yeux effarés, prenait une mine presque indignée, Nicolas s'écria :

— Vous m'avez compris, espèce de niguedouille !...

Puis, désignant Filoche au domestique qui toisait le jeune homme en chemise avec un dédain significatif, il ajouta :

— D'abord, monsieur est mon ami, et je vous prie de le traiter comme tel.

« Dépêchez-vous, et ne prenez pas cet air idiot qui vous va peut-être très bien, mais qui me va très mal.

Habitué aux excentricités de son jeune maître, Albert tourna les talons et dit à Filoche, en affectant un respect exagéré :

— Si monsieur veut bien se donner la peine de me suivre.

— Voilà ! dit simplement le camelot, ravi de se voir traiter avec autant d'égards par le fils du ministre...

Il s'éloignait à la suite du larbin, lorsque Nicolas le rappela :

— Hé !... mon ami... vous pouvez garder mes souliers... j'en aimerais mieux une autre paire... parce que vos vernis me serrent trop les « haricots ».

— Comme il vous plaira. Albert, vous laisserez monsieur choisir tout ce qu'il voudra. Et si mes souliers sont trop petits pour lui, vous lui en donnerez une paire des vôtres...

Le valet de chambre réprimant une grimace, répondit :

— Bien, monsieur. Comme monsieur désire.

Et il disparut avec l'ami de Jean-de-la-Rue, qui songeait :

— Décidément, ça va. Me voilà bien dans la maison.

Au bout d'un quart d'heure, Filoche revenait, vêtu d'un complet brun marron, un peu usagé, mais encore en très bon état... coiffé d'un melon presque neuf et chaussé d'une paire de bottines à élastiques qui lui étaient plutôt un peu grandes et dans lesquelles il nageait de bonheur...

Le fils de Taupin qui, étendu sur un canapé, fumait une cigarette, avec la béatitude satisfaite d'un brave homme qui vient d'accomplir son devoir, s'écria, en se tapant sur la cuisse :

— Bravi ! Bravo ! Brava ! Avec un monocle, une raie sur le milieu et l'air un peu moins dégourdi, il ressemblerait à un attaché d'ambassade.

— Je suis trop beau, répliqua Filoche... Personne ne va plus vouloir m'acheter l'*Intran* sur le boulevard...

Et tout rêveur, il ajouta :

— Va falloir que je change de métier !

— En attendant, déclarait Nicolas qui s'était levé et prenait sur la cheminée deux billets dans la liasse qu'il y avait déposée... en attendant, vous allez toujours accepter cette modeste somme qui vous permettra, soit d'étendre votre commerce, soit de chercher une nouvelle situation.

— Vous êtes bien bon, monsieur Nicolas, mais je refuse.

— Comment, vous refusez !

— Faut pas vous fâcher pour ça... Mais moi je n'accepte pas de pognon quand je ne l'ai pas gagné.

« C'est un principe ! C'est mon père qui m'a habitué à ça quand j'étais petit mécano... et je ne changerai jamais...

Tout en se regardant, il poursuivait :

— Les « fringues » c'est pas la même chose... c'est un échange qu'on a fait. J'y ai pas perdu ! C'est tant mieux pour moi.



#486

**UNE NOUVELLE CHRONIQUE**

**LE TAPIS CROCHETE**

par Mme L. de Bellefeuille

Pour répondre à de nombreuses demandes, nous illustrons ci-contre le patron d'un motif de fleurs pour carquette. On peut se le procurer estampé sur jute, ou sur papier, pouvant alors être reproduit au moyen de papier carbone.

**LISTE DES PRIX — Patron No 486**

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

<input type="checkbox"/> No 486 — Patron de carquette estampé sur jute	89
<input type="checkbox"/> Patron estampé sur papier	20
<input type="checkbox"/> Petite feuille de papier carbone bleu	10
<input type="checkbox"/> Grande feuille de papier carbone bleu, 24 pouces par 36	35

Mme L. DE BELLEFEUILLE,  
B.P. 175, Place d'Armes, Montréal.

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

Le Samedi — 12 janvier 1952

« Mais la galette... inutile d'insister, je n'en veux pas ! »

Plus ému qu'il ne le voulait paraître, Nicolas, sans prononcer un mot, tendit la main à Filoche... Tous deux échangeaient un regard qui en disait long...

Le camelot reprit le premier.

— Monsieur Nicolas, vous êtes comme moi, vous devez avoir la dent... Je vous demande la permission de m'en aller casser la croûte.

— Cette fois, je refuse, déclara le fils du ministre.

« Attendez-moi deux minutes... le temps de me mettre en tenue... je vous emmène déjeuner avec moi... et il n'y a pas à discuter.

— C'est entendu, monsieur Nicolas... Un déjeuner, ça s'accepte... et ça se rend... Si jamais, un jour, je deviens capitaliste, je vous inviterai à mon tour.

— Accepté !

Puis, prenant tout à coup un accent d'une certaine gravité, Nicolas Taupin mettant ses deux mains sur les épaules du camelot, lui dit :

— J'ai été touché par votre honnêteté et votre désintéressement... C'est si rare.

« Mais ce que vous avez refusé pour vous... ne pouvez-vous pas l'accepter pour un autre ? »

— Quel autre ?

— Votre ami Jean-de-la-Rue... Vous m'avez dit qu'il était malade.

— Vous êtes bien bon, monsieur Nicolas, de penser à lui, répondit Filoche, très ému, lui aussi...

« Je vous dirai d'abord que, pour l'instant, il est chez de braves gens qui le soignent avec dévouement et qui ne le laissent manquer de rien.

Puis, devenu pensif, le bon Filoche ajouta :

— Par exemple... dans quelque temps, ça pourrait bien se trouver... et j'aurais peut-être un service à vous demander pour lui.

— Entendu d'avance !

Et tandis qu'il échangeait avec le fils du ministre une nouvelle poignée de main, le jeune camelot eut devant les yeux la rapide vision du petit chanteur qui tendait les bras à sa Rose-Blanche, dont la silhouette se profilait loin, très loin, dans le bleu infini du ciel.

## XXVII

### Au château de Mimosas

DANS une allée solitaire du parc admirable qui, tout en haut de la côte du Montboron, près de Nice, entoure le château des Mimosas, une dame d'une soixantaine d'années environ, aux cheveux blancs, légèrement ondulés, toute vêtue de noir et gardant à travers les années cette allure de distinction parfaite qui n'appartient qu'à la véritable aristocratie, se promenait, appuyée au bras d'un beau grand jeune homme mince, svelte, élégant, mais dont le visage réfléchi et le regard profond et sûr révélait une intelligence en même temps qu'une âme très haute.

— Mère, disait-il d'une voix pleine d'inflexions respectueuses et tendres... Mère... pourquoi donner cette fête ?... vous qui portez au fond du cœur une inguérissable blessure, vous qui ne voulez pas être consolée et qui ne vous consolerez jamais de la mort si terrible de mon frère bien-aimé !...

— Mon pauvre Raymond ! soupira la comtesse de Saint-Clair, en dirigeant un regard lourd de détresse vers la mer azurée qui s'étendait au loin, devant elle, calme, souriante, perfide.

Puis, dominant sa douleur, elle reprit :

— C'est vrai, tu as raison, mon cher André... je n'oublierai jamais ! Et le seul adoucissement à mon éternel chagrin... sera de te voir heureux...

« Aussi je ne veux pas en égoïste t'entraîner avec moi dans une existence d'isolement où ne tarderaient pas à se décourager ta jeunesse et s'étioler toutes tes belles qualités.

« J'ai le devoir, tout en songeant sans cesse au disparu, de m'occuper du bonheur de celui qui me reste... »

« Voilà pourquoi j'ai compris qu'il était indispensable de rouvrir mes salons et de ramener dans cette maison toutes nos relations passées... Je t'assure que cela me coûte beaucoup moins que tu ne peux te l'imaginer, car je n'ai pas de plus grande joie que lorsque je te vois sourire.

— Mère chérie... fit André de Saint-Clair en approchant respectueusement ses lèvres du front maternel.

C'est que jamais peut-être, tendresse plus grande, affection plus réciproque et plus forte n'avaient uni une mère à son fils.

La famille de Saint-Clair, dont la noblesse remontait plus haut que les Valois et à laquelle sa situation de fortune permettait de briller au premier rang, n'avait pendant longtemps connu que les avantages et les joies de l'existence.

Le comte qui savait faire le plus noble emploi de ses revenus, soit en patronnant des oeuvres de bienfaisance, soit en s'intéressant officieusement à toutes les inventions modernes utiles au développement de l'industrie et du progrès, avait été enlevé prématurément par une de ces maladies foudroyantes qui ne pardonnent pas.

Mme de Saint-Clair s'était uniquement consacrée à l'éducation de ses fils. Conformément aux dernières volontés de son mari, elle avait tenu à ce que, loin de grossir le bataillon trop fourni de ces riches oisifs qui ne causent que du mal à la société, André et Raymond choisissent tous deux une profession conforme à leurs goûts et grâce à laquelle ils pourraient se montrer utiles à leur pays.

André choisit l'École centrale... Raymond, le Borda... Tous deux, après être sortis dans les premiers rangs de l'école qu'ils avaient choisie, commencèrent une carrière des plus brillantes.

André, qui promettait d'être un ingénieur, ou plutôt un inventeur extrême-

ment remarquable, fit élever à ses frais un laboratoire aux environs de Paris où il se livra aux recherches les plus captivantes sur l'application de l'électricité à la mécanique.

Quant à son frère, moins scientifique peut-être, mais hardi, aventureux à l'excès, il demanda et obtint la faveur de faire partie d'un équipage de sous-marin attaché au port de Toulon.

Or, un jour, tandis qu'il exécutait une plongée au large de Nice, le submersible, se heurtant à un transport italien de fort tonnage et qu'il n'avait pu éviter à temps, coula à pic avec tous les hommes qu'il contenait à bord.

Chose affreuse ! non seulement on ne parvint pas à sauver les malheureux, mais malgré les efforts les plus opiniâtres, on n'arriva jamais à renflouer le sous-marin qui resta au fond, cerceuil ministre des infortunés qu'il renfermait dans ses flancs.

La mer avait gardé sa proie.

La douleur de Mme de Saint-Clair et d'André fut atroce... car ces trois êtres, si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer, s'adoraient autant qu'on peut sur terre...

Ce fut alors que la mère infortunée se décida à acheter le château des Mimosas, où, depuis, elle passait presque entièrement ses jours assise sur la terrasse, ou regardant par la fenêtre de sa chambre l'endroit précis où son malheureux fils dormait son dernier sommeil.

Quant à André, frappé par cette épouvantable catastrophe qui lui ravissait un frère affectionné par-dessus tout, il interrompit immédiatement ses travaux en cours pour se livrer entièrement à la recherche d'un appareil permettant aux sous-marins coulés de se remettre à flot avec leurs propres ressources.

Déjà, il avait obtenu d'excellents résultats : et sous le contrôle du ministre de la Marine qui lui avait accordé tout son appui, il devait prochainement expérimenter, dans le plus grand secret, en rade de Villefranche, un sous-marin, suivant sa formule, dont il avait conçu tous les plans et dont il venait surveiller lui-même l'achèvement dans une usine qu'il avait installée, près de Beaulieu, en un endroit isolé et facile à préserver de la curiosité malveillante des espions de toutes nationalités et individus louches de toutes sortes qui pullulent en ce pays et déshonorent ce coin merveilleux de notre littoral méditerranéen.

...Toujours appuyée au bras de son fils, Mme de Saint-Clair s'était arrêtée entre deux bosquets de lauriers roses... le regard perdu vers l'horizon lointain.

Elle gardait le silence.

Dans ses yeux las d'avoir pleuré, il n'y avait plus de place pour les larmes... mais leur expression était si douloureuse qu'on devinait tout de suite la souffrance qu'ils reflétaient.

André respectait la méditation de sa mère... qui, bientôt, se prit à murmurer : — Demain... nous irons, n'est-ce pas, lui jeter quelques fleurs ?

— Oui, mère, nous irons...

— Allons, rentrons, mon André. Nos invités vont bientôt arriver.

Tous deux reprirent le chemin de la maison.

— Est-ce que le marquis de Montferat assistera à notre réception ? interrogeait M. de Saint-Clair.

— Non... il n'est pas encore arrivé à Nice.

— Je le regrette, car j'ai pour lui une vive sympathie.

— Moi aussi, mon cher André. C'est un esprit tout à fait distingué. Ton pauvre père, qui l'avait connu tout jeune, l'appréciait beaucoup... Mais nous aurons le plaisir d'avoir la marquise.

— Le plaisir... fit le jeune homme, sur un ton plein de réserve...

— Mme de Montferat, d'après ce que je vois, ne t'est pas très sympathique.

— Je vous avoue franchement que non... Malgré son élégance et ses prétentions, on sent bien qu'elle n'est pas de notre monde.

— Je te trouve sévère envers cette personne qui ne nous a jamais témoigné que beaucoup de sympathie.

— Vous, maman, vous êtes la bonté et l'indulgence même.

— Je reconnais que Mme de Montferat a des manières parfois étranges. Mais à cause de son mari, je ne pourrais la rayer de la liste de nos invités, d'autant plus qu'elle a ramené avec elle la fille du marquis... et qu'étant données les circonstances dans lesquelles cette pauvre enfant a été retrouvée, c'eût été véritablement faire injure à son père que de ne pas lui ouvrir toutes grandes les portes de notre maison.

— Je reconnais bien là, ma chère maman, cette délicatesse charmante qui vous fait tant aimer et apprécier de ceux qui vous connaissent.

« Soyez persuadée que je serai fort aimable envers la marquise de Montferat ainsi qu'envers sa belle-fille. »

— Tu auras raison... cette enfant a, paraît-il, beaucoup souffert, et il appartient aux amis de sa famille de lui faire le plus reconfortant accueil.

— Sait-on, interrogeait André, comment cette jeune fille a été rendue aux siens ?

— Le marquis de Montferat s'est montré très sobre de détails. Je n'ai pas besoin de te dire que la malveillance et la jalousie inventent déjà toutes sortes de légendes ridicules. Je ne veux d'autant moins m'y arrêter que cette jeune fille est tout à fait intéressante... Je n'ai fait que l'entrevoir à la promenade des Anglais. Elle m'a paru tout simplement exquise...

— J'en suis enchanté pour Montferat. Car, pensez donc, ma chère maman, s'il avait retrouvé une enfant mal élevée, dévoyée, et dont l'éducation physique et morale eût été complètement à refaire !

— C'eût été navrant !

— Puisqu'il n'en est rien, tout est pour le mieux...

La mère et le fils pénétraient dans un grand hall meublé avec un goût artistique des plus sûrs.

Bientôt, les invités commencèrent à arriver.

Le fait que Mme de Saint-Clair reprenait ses réceptions qui jadis avaient la réputation d'être les plus brillantes et les plus suivies de la côte d'Azur, avait attiré une foule élégante et choisie à ce five-o'clock d'inauguration.

Non seulement toute la fine fleur de l'aristocratie française qui séjourne sur la Riviera y était représentée, mais la colonie étrangère y brillait également et le château des Mimosas ainsi que ses dépendances furent bientôt envahis par une véritable colonie somptueuse où figuraient les noms les plus illustres de la noblesse, de la politique et des arts internationaux.

Toutes et tous, le sourire aux lèvres, échangeaient les propos les plus aimables, les compliments les plus flatteurs.

Des conversations s'engageaient par groupes sympathiques. On se communiquait les dernières nouvelles... On discutait sur les représentations de l'Opéra et les exhibitions du Casino... On vantait les prouesses des aviateurs qui chaque jour, s'élevant du champ d'aviation de la Californie, venaient évoluer au-dessus des belles promeneuses, contemplant toutes frémissantes d'admiration les savants et gracieux virages des hommes oiseaux amour de la jetée-promenade...

(Lire la suite au prochain numéro)

## Goupon d'abonnement

## Le Samedi

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion  
MONTREAL 18, P.Q.

# RIEN DE SÉRIEUX

Une veuve est chez un marchand d'oiseaux. Celui-ci lui recommande un certain perroquet :

— Madame, voici l'oiseau le plus intelligent du monde ; seulement, il a la fâcheuse habitude de faire du vacarme quand ses repas ne lui sont pas servis à temps.

— Je l'achète, reprend la veuve. Il me rappelle mon défunt mari.

— Dis donc, mon petit gars, cette vieille ruine du douzième siècle, nous voudrions bien y monter, mais est-ce bien solide ?

— Oh ! j'vous crois qu'est solide ! On l'a fait construire il y a deux ans !

— Eh bien, comment trouvez-vous ma voix ?

— Splendide, Madame. On dirait que Madame est en train de se gargariser.

Un pivert, de petite taille mais de grand courage, volait au-dessus d'une large forêt californienne et choisit bientôt un arbre magnifique d'une anormale grosseur, pour se poser. Et tout de suite, il se mit à frapper du bec l'écorce épaisse...

A ce moment, un terrifiant éclair troue le ciel et s'abat sur l'arbre qui s'écroule avec fracas.

Le petit pic se frotta les yeux remplis de poussière et murmura étonné :

— Je crois que je ne connais pas ma force !

Le docteur va voir un de ses amis, le trouve enrôlé, l'examine et lui prescrit un traitement.

— Sûrement, lui dit-il, prenez de grandes précautions. Un accident est si vite arrivé quand la voix n'est pas libre !

— Ça fait la quatorzième fois que je vous condamne pour ivresse... J'espère bien ne plus vous voir ici ?

— Vous comptez donc déjà prendre votre retraite, m'sieu le juge ?

— Tu n'as pas l'air bien, ce matin, es-tu malade ?

— Je n'ai pas dormi la nuit dernière.

— Comment cela ?

— Lorsque je suis arrivé chez moi j'ai en vain cherché ma clef. J'ai dû m'asseoir sur le seuil de ma porte, et je n'ai trouvé ma clef que ce matin.

— Où était-elle ?

— Je l'avais à la main.

C'était au combat de Bagnex en 1870. Le brave commandant Dampierre, à la tête du bataillon de l'Aube, attaqua, près de l'église, la dernière barricade, qu'il devait enlever, mais où il devait trouver une mort héroïque. Un mobile de ce bataillon, dont les hommes firent tous magnifiquement leur devoir en cette journée, se faisait particulièrement remarquer par la justesse redoutable de son tir. A tout coup, il abattait un Bavarois.

Le chef de sa compagnie, le capitaine P... émerveillé du sang-froid non moins que de l'adresse de cet homme, veut le féliciter, s'approche de lui et reconnaît un jeune paysan natif d'un village voisin de son domaine.

— Tiens, c'est toi ! Bien, mon garçon, très bien. Tu auras la médaille. Tu l'as bien gagnée. Mais, dis-moi, où as-tu appris à tirer si bien ?

— Dame, mon capitaine, répondit le jeune mobile. Sur vos lèvres !

— J'ai parlé que je resterais huit jours sans manger et huit nuits sans dormir.

— Et... tu as gagné ton pari ?

— Bien sûr. Je dormais pendant le jour et je mangeais la nuit.

Lévy est, depuis peu, converti au christianisme.

Il rencontre son ami Blum, le courtier d'assurances bien connu, qui lui reproche sa conversion en termes violents.

— Allons, Blum, ne t'emporte pas... Je suis heureux d'être chrétien et d'avoir abjuré mon erreur.

— Ah ! et à qui dois-tu ce miracle ?

— Au curé de la paroisse. Je suis certain que si tu parlais avec lui pendant dix minutes au maximum, il te ferait catholique également. C'est un homme admirable...

— Eh bien, mène-moi chez ton curé. On verra bien !

Ils se rendent chez le prêtre ; les présentations faites et l'objet de la visite exposé, Lévy se retire.

— Je t'attends au café de la Paix, fait-il en sortant.

Une demi-heure plus tard, Blum le rejoint.

— Et alors ? fait Lévy aussitôt.

— Ça y est, mon cher, je l'ai assuré !

— Depuis qu'elle est mariée, elle a cessé de porter des souliers à hauts talons.

— J'ai toujours dit qu'elle s'abaissait en épousant cet homme.

Pendant l'absence de papa — lequel est allé voir ses malades — le petit Robert joue, avec un de ses compagnons de classe, dans le bureau du médecin.

Tout à coup, le petit camarade, tout en jouant, ouvre la porte d'un placard... et faillit s'étrangler de peur en voyant apparaître un magnifique squelette !

Heureusement, Robert est là pour le rassurer et lui expliquer que c'est un squelette auquel papa tient énormément.

— Vraiment ? s'étonne le petit camarade... Et pourquoi ?

— Je ne sais pas ! avoue Robert... C'était peut-être son premier client !

La Vie Courante par G. CLARK



— Une bonne nouvelle, ma chérie ! On vient de me donner vingt hommes de plus pour m'aider à l'usine !

— Où cours-tu si vite mon cher ?

— Je vais à la gare prendre le train de 11 heures.

— Tu as le temps. Il n'est que 10 h. 30.

— C'est vrai, mais je m'attends toujours à ce que des curieux m'arrêtent pour me demander où je cours si vite !

Dans la rue, un lieutenant aperçoit un soldat qui porte un parapluie.

Le lieutenant — Dites donc, là-bas, depuis quand se promène-t-on en uniforme avec un parapluie ? Vous me ferez quatre jours.

Et ce disant, l'officier prend le parapluie et le casse sur son genou.

— Je suis l'ordonnance du général, et la générale m'a dit d'aller chercher son parapluie qu'elle avait oublié chez la colonelle.

— Prévenu, êtes-vous marié ?

— Non, votre Honneur.

— Eh bien, c'est heureux pour votre femme !

## HULL, METROPOLE DE L'OUEST DU QUEBEC

[Suite de la page 5]

du circuit des tramways. Et précisément, l'instigateur du plus important projet d'habitations (près de 200 maisons) fut nul autre que le vice-président et gérant de la compagnie d'autobus Transport Urbain, le capitaine Louis Bisson, ancien pilote du grand Nord, qui fut aussi au service du Ferry Command pendant la guerre. Donc, dès qu'on fut assuré d'un service de transport adéquat, on n'hésita plus à s'éloigner un peu et c'est alors que des terres en broussaille se transformèrent en un quartier résidentiel très moderne : maisons de brique d'un style uniformisé, parterres entretenus avec soin, rues larges. Dans les vieux quartiers de la ville, il n'y a plus un seul terrain libre.

La situation géographique de la ville a toujours été un sujet de débat : la proximité d'Ottawa a-t-elle nui à son développement ? (Deux ponts relient Hull et Ottawa et, en auto, du point le plus éloigné de la ville on se rend au coeur de la Capitale en moins de quinze minutes). Il semble bien maintenant qu'elle va bénéficier de ce voisinage, car tout en gardant sa personnalité, elle sera incorporée géographiquement au district fédéral : en effet, on ne saurait embellir les rives ontariennes de l'Outaouais et négliger celles du Québec, étant donné surtout que les deux villes se font face.

La fondation de Hull remonte à 1800 alors qu'un jeune Américain de Woburn, Massachusetts, Philémon Wright, profitant des offres généreuses du gouvernement du Bas-Canada qui concédait de vastes terres à des conditions faciles, vint établir une petite colonie près des chutes Chaudière sur l'Outaouais.

riennes de l'Outaouais et négliger celles du Québec, étant donné surtout que les deux villes se font face.

La fondation de Hull remonte à 1800 alors qu'un jeune Américain de Woburn, Massachusetts, Philémon Wright, profitant des offres généreuses du gouvernement du Bas-Canada qui concédait de vastes terres à des conditions faciles, vint établir une petite colonie près des chutes Chaudière sur l'Outaouais.

Mais c'est Chalons qui fut le théâtre de la plus épouvantable scène de guillotiner. Le combat que le bourreau eut à soutenir contre le condamné dépasse en horreur tout ce que l'on peut imaginer.

Dans un suprême effort, l'homme, les mains liées, arrive à repousser les aides et embarrasse ses pieds garottés dans les marches de l'échafaud.

Une lutte s'engage, écoeurée d'un côté, désespérée de l'autre ; le patient se cramponne, sans céder, d'un pouce et cela dure trois quarts d'heure !

Wright fixa son choix sur le site actuel de Hull à cause des richesses forestières de la région, de la proximité de la rivière, seule route qu'on pût alors utiliser pour le transport du bois à Québec, et aussi sans doute à cause du pittoresque de la région. De l'autre côté de la rivière, l'oeil du fondateur apercevait les falaises sur lesquelles se dressent maintenant les majestueux édifices du Parlement ; du côté de Hull les cheminées des usines Eddy lançant aujourd'hui vers le ciel leur panache de fumée. Hull a eu des débuts très modestes, restant pendant nombre d'années un petit centre agricole et forestier.

Grâce à l'énergie de son fondateur, l'établissement a progressé avec une grande rapidité, du moins pour l'époque. Trois ans après sa fondation, la petite « colonie commence à se suffire à elle-même » écrit M. Lucien Brault, historien de la ville de Hull dont le magnifique ouvrage a été publié en 1950 à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de fondation de la ville et du 75e de son incorporation.

Une des particularités de la ville de Hull c'est d'avoir été éprouvée plus qu'aucun autre centre du pays peut-être par de grands incendies. Le village naissant fut complètement rasé en mai 1808 et tout le labeur de huit ans fut anéanti en quelques heures. En un quart de siècle, soit de 1875 à 1900, Hull a été dévastée à cinq reprises par des incendies qui étaient à l'époque des désastres équivalents à ceux de Rimouski et de Cabano au printemps de 1950. L'incendie que les gens de Hull appellent encore « le grand feu » détruisit la moitié de la ville et un cinquième d'Ottawa en 1900. Malgré toutes ces épreuves, Hull a grandi : l'accroissement rapide de sa population, les immenses ressources forestières de la Gatineau, l'importance croissante de l'industrie du bois, puis la fabrication du papier commencée par Eddy en 1890 contribuèrent à classer Hull parmi les principales villes du Québec. Elle a toujours gardé cette place qu'elle mérite aujourd'hui plus que jamais.

## HISTOIRES DE BOURREAUX

[Suite de la page 7]

On ramène le condamné à la prison, et la foule angoissée du terrible spectacle, croit un instant qu'une mesure de grâce est intervenue. Mais l'échafaud reste debout tout le jour. Le soir, enfin, justice est faite.

Maintenant les exécutions n'ont plus lieu en public comme il y a une dizaine d'années. Elles se déroulent dans la cour de la prison où est détenu le condamné à mort.

Copyright by A.L.A.  
A. WELTE

# LES TROIS MOUSQUETAIRES

Conte illustré du Samedi — Soixantième épisode



La Mère Supérieure ayant dit à Constance que le visiteur de Milady s'était présenté comme un envoyé du Cardinal, celle-ci ne doute pas que sa compagne ne soit l'objet de nouvelles persécutions. Aussi, dès le départ de Rochefort, elle se précipite chez Milady pour lui demander ce qui s'est passé. — D'un geste, Milady lui impose le silence « Ecoutez », dit-elle à Constance, « cet homme n'est autre que mon frère qui essaye de me tirer des griffes du Cardinal. Connaissant ma séquestration à Béthune, il est accouru et, en chemin, a rencontré un homme de confiance de Richelieu. Après avoir fait parler cet homme, il l'a tué et s'est emparé de ses vêtements. » — « Ma pauvre amie », poursuit Milady avec une feinte émotion, « je dois vous confier une nouvelle qui va vous causer un chagrin fou. La lettre que vous avez reçue et qui vous annonçait l'arrivée de d'Artagnan n'est

qu'un faux grâce auquel le Cardinal espérait s'emparer de vous. D'Artagnan ne viendra pas, et il ignore même votre cachette ! » — Anéantie, Constance, encore une fois, ne met pas en doute la parole de Milady. Elle éclate en sanglots mais sa perfide amie ne lui laisse pas le temps de réfléchir : « Ne pleurez pas, Constance. Rien n'est perdu car, dès demain, mon frère doit envoyer une voiture pour me chercher. Je vous emmène avec moi ! » — Eperdue de reconnaissance, Constance se jette dans les bras de Milady qui, en elle-même, savoure son triomphe. Elle, qui a passé sa vie à mentir, elle comprend à peine que l'on puisse aussi facilement tomber dans un piège. En tout cas, pour éviter toute surprise, elle propose à Constance de ne pas la quitter et celle-ci accepte avec une joie candide.



Pendant que Milady, au couvent de Béthune, tend son filet redoutable autour de la pauvre Constance Bonacieux qui ne se doute de rien, d'Artagnan, accompagné d'Athos, de Porthos et d'Aramis, vole à bride abattue vers la retraite de sa bien-aimée. Ils ne savent rien encore de ce qui se trame et arrivent à Arras en pleine nuit. Leurs montures sont épuisées par la longue course qu'elles viennent de fournir et il leur faut en changer. — Tout à coup, alors qu'Athos surveille la qualité des chevaux frais qu'on est en train de seller, un cavalier passe au triple galop sur la grande route en direction de Paris. Par hasard, le regard de d'Artagnan se pose sur le visage du cavalier et le Gascon pousse un cri de

furie : « L'inconnu de Meung ! » — Au comble de l'excitation, le Gascon veut se ruer à la poursuite de celui auquel il s'est juré de couper les oreilles, mais Athos est d'un autre avis. Cet oiseau de malheur viendrait-il pas de Béthune, par hasard ? Dans ce cas, il ne faut pas perdre une seconde, Madame Bonacieux est peut-être en danger ? — Dans sa folle chevauchée, Rochefort ne s'est pas aperçu qu'il avait laissé tomber le papier sur lequel Milady avait écrit le nom de la ville où elle se réfugierait avec Constance en attendant l'arrivée des gardes du Cardinal. Ce papier vient d'être ramassé par un des valets de l'auberge et, après l'avoir lu, Athos reste songeur.



Cependant, l'aube se lève au couvent des Carmélites de Béthune. Pas une minute, Milady n'a dormi et, penchée à la fenêtre, elle épie les moindres bruits du dehors. La voiture de Rochefort devrait être là. Tout retard serait fatal car d'Artagnan peut arriver et alors... — Soudain, Milady pousse un cri de joie. Une lourde berline, tous rideaux tirés vient de s'arrêter à quelques mètres de la porte. Le moment est venu, il faut partir... Milady s'élançait vers Constance et, la prenant par la main, l'entraîne. Mais celle-ci, les jambes coupées par l'émotion, ne peut faire un pas. — Au comble de l'impatience, Milady essaye de soutenir sa compagne. Peine perdue : Constance, blême, les traits tirés par la fatigue, se sent défaillir. Dans quelques minutes elle aura retrouvé sa force mais, pour

l'instant, elle est incapable de faire le moindre mouvement. — Milady se dit que, peut-être, sa bonne étoile lui accordera les quelques instants nécessaires mais, à ce moment précis, un bruit de galop vient s'ajouter aux piaffements des chevaux de la voiture et des coups de pistolet retentissent suivis de cris de douleur... C'est d'Artagnan ! — Maudite soit cette Constance Bonacieux ! A cause de sa stupide faiblesse, tout le plan soigneusement élaboré va s'écrouler d'un seul coup... Que faire ? Partir seule, c'est renoncer à la vengeance. Rester, c'est tomber entre les mains des Mousquetaires. Déjà au-dehors les coups de feu s'espacent...



Affolée à l'idée que, par sa faute, Milady, qu'elle considère comme sa meilleure amie, va tomber entre les mains des gens du Cardinal, Constance supplie sa compagne de partir sans elle. La malheureuse ne se doute pas que ce n'est pas par affection que Milady refuse avec énergie. — Fébrilement, Milady jette les yeux autour d'elle comme une bête prise au piège. Soudain, sur un guéridon, elle aperçoit un verre d'eau. Une horrible idée naît dans son cerveau enfiévré. D'un bond, elle est près du verre et, sans que Constance la voie, y verse une poudre rougeâtre contenue dans le chaton de sa chevalière... — Saisissant le verre, elle retourne près de Madame Bonacieux et lui tend le breuvage. « Prenez Constance », lui dit-elle, « ce verre d'eau vous fera du bien. Nous pouvons encore nous échapper, mais, pour l'amour du ciel, n'hésitez pas une seconde ! Sans mé-

fiance, la pauvre Constance porte le verre à ses lèvres... — Le verre est vide... Milady vient de commettre l'acte le plus effroyable de sa triste existence. D'Artagnan va payer au centuple l'affront qu'il lui a fait en découvrant la marque d'infamie qu'elle porte dans sa chair. Déjà, des pas lourds retentissent dans l'escalier. Avec un peu de chance, Milady pourra encore atteindre la sortie dérobée qui est derrière le couvent. — Constance veut se lever, car elle a reconnu la voix de d'Artagnan qui, ne sachant pas où la trouver, crie son nom à tous les échos. Mais elle se sent prise d'un affreux vertige et tombe lourdement sur le sal, inondée de sueur, elle se traîne par terre, en appelant de toutes ses forces qui l'abandonnent... (Lire la suite au prochain numéro)

# LE TRÉSOR ENFOUI

CONTE ILLUSTRE DU SAMEDI — QUATRIEME EPISODE



1. Louis sortit à la poursuite de l'individu qui avait brisé la fenêtre et volé les plans du *Château de la Tempête*. Enfin, il semblait que cet homme avait obtenu ce qu'il cherchait dans la maison de Mme Régnier. Il courut à travers le jardin enneigé.



2. Parvenu au haut mur entourant la propriété, il sauta et s'y agrippa. Louis fit un effort désespéré, mais tout ce qu'il put, fut d'accrocher le paletot de l'homme. Il tira, et ce faisant, il le déchira au milieu du dos !



3. Tout bruit ayant été assourdi par la neige épaisse, l'agent de police, qui passait par hasard sur cette rue, n'entendit rien de suspect. Et notre homme était si anxieux de s'échapper qu'il ne vit pas l'agent.



4. Et comme résultat une double surprise attendait le voleur et l'agent. Car lorsque le gredin sauta en bas, les yeux tournés vers Louis, il tomba en plein sur la tête du constable. "Aïe ! que se passe-t-il ?" haleta l'agent, s'étendant de tout son long.



5. Louis, pendant ce temps, avait gagné le haut du mur, et il vit le bandit sauter sur ses jambes et s'enfuir de nouveau. Mais, pour cela il devait passer devant Louis, et celui-ci ne manqua pas sa chance : s'élançant du haut du mur, il se jeta sur l'homme.



6. De nouveau le voleur tomba, mais pour se relever aussi vite que la première fois. Louis aussi ne perdit pas de temps ; il saisit l'homme au collet, d'une main, et de l'autre, lui arrachait les plans. C'est alors que le constable vint à l'aide du garçon.



7. Le voleur donna un coup de poing à Louis et prit la fuite. "Je vais le rattraper !" haleta le constable, s'élançant à sa poursuite. Isa et Mme Régnier étaient accourues. Elles furent rassurées en voyant Louis sain et sauf.



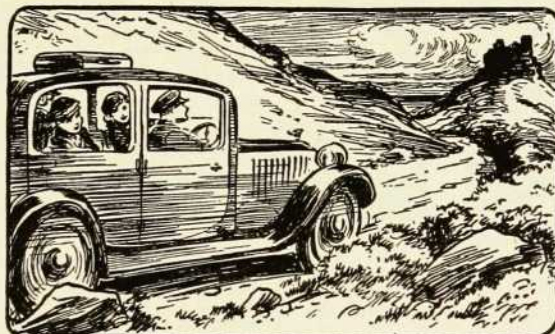
8. Elles furent enchantées aussi quand elles découvrirent que Louis avait recouvré les plans du *Château de la Tempête*, où était indiqué l'emplacement d'un trésor... "Vous avez fait preuve de grande bravoure, Louis", dit Mme Régnier, en souriant.



9. De retour à la maison, le plan fut vite examiné. "Voici ce que nous allons faire !" s'exclama Mme Régnier. "Demain nous irons là-bas, peut-être pourrions-nous trouver le trésor !" Inutile de dire que Louis et Isa furent enchantés de cette perspective.



10. Ce soir-là ils purent à peine fermer l'oeil. Le lendemain matin, ayant fait leurs bagages, ils firent venir un taxi pour les conduire vers la région où se trouvait le mystérieux *Château de la Tempête*.



11. Ce fut un voyage fort intéressant pour Isa et Louis qui montaient pour la première fois dans une automobile. Enfin une silhouette merveilleuse, à l'air romantique se dessina sur le faite d'une colline. C'était le château en question.



12. Une partie du château était habitée par un concierge employé par Mme Régnier, mais, qu'elle n'avait jamais vu. Il les attendait, grâce à un télégramme envoyé par Mme Régnier lui enjoignant de tout préparer pour elle et les deux enfants.



13. Louis et Isa furent impressionnés à la vue des vieilles chambres étranges, et ils furent d'avis que c'était formidable de demeurer dans cet ancien château. Ce soir-là ils consultèrent le plan, ignorant qu'ils étaient épiés par Chilvert, le concierge.



14. Le repas terminé, Mme Régnier alla se reposer. Alors Louis et Isa résolurent de visiter le château. Ils parcoururent un ancien couloir qui parut à Isa très mystérieux à cause de l'obscurité et de l'humidité qui y régnaient.



15. De là ils traversèrent un autre long couloir, et ils se parlaient tout bas, quand, tout à coup, ils entendirent un drôle de bruit. Cela venait de derrière une grosse porte en chêne. "Qui ou que peut-il y avoir derrière cette porte ?" s'exclama Isa.  
(La suite dans le prochain numéro)

CONTE  
ILLUSTRE  
DU "SAMEDI"

# LES JEUNES EXPLORATEURS

EPISODE  
NUMERO  
QUATORZE



1. « La porte cède ! » s'écria Léo. « Où nous cacher ? » Le comte Sten, hôte du château, secoua la tête. « Ne craignez rien, » répondit-il. « Ils ne vous feront aucun mal ! » A ce moment la porte céda devant les soldats.



2. S'avançant vers le comte, le capitaine Karl s'écria : « Maintenant dites-moi où vous avez caché votre or, comte Sten ? » Mais le comte ne répondit pas. « Qu'on fouille la place ! » cria le capitaine Karl.



3. Les soldats se mirent donc à fouiller les moindres coins et recoins. L'un d'eux se dirigea vers la porte par où nos amis avaient échappé aux loups. « Arrêtez ! » cria Carmen.



4. Furieux, le capitaine Karl se retourna vers Carmen. « Silence ! » rugit-il. « Pas un mot de plus. C'est moi qui commande ici, et vous êtes mes prisonniers ! » Mais Carmen savait qu'elle devait parler, car, derrière étaient les loups.



5. « Il faut m'écouter, » s'écria Carmen. Aussitôt elle fut saisie par un des bandits et repoussée en arrière. « Retiens ta langue, fillette ! » grogna le garde. L'autre soldat, lui, était toujours penché sur la serrure. Les loups ne faisaient aucun bruit. « Si seulement l'un d'eux hurlait ! » pensa Léo. La porte fut poussée brusquement. Bientôt les loups se ruèrent et ce fut un "sauve-qui-peut" général.



6. Talonnés par les loups, Léo et Paul s'élançèrent vers la salle de banquets. Les soldats, fous de terreur, avaient jeté leurs armes et pris leurs jambes à leur cou. Paul, voyant une table, décida le tout pour le tout ; alors, d'un saut, il fut sur la table.



7. Léo suivit l'exemple de son ami. Bientôt tous deux étaient suspendus à l'une des poutres, au-dessus des loups qui bondissaient vers eux pour les happer.



8. Pendant quelques instants les deux gars se balancèrent au-dessus de la salle, puis, se hisserent sur la poutre. Là, ils virent les soldats se précipiter vers la porte, poursuivis par les loups.



9. Toute pensée cupide était envolée. Dans une panique folle les soldats volèrent à travers le château puis dans la neige. A leurs trousses, les loups, les yeux injectés de sang et les crocs luisants. Des plaintes... des hurlements...



10. Débarrassés des loups, le comte Sten et Carmen sortirent de la chambre où ils s'étaient réfugiés. « Tout danger est disparu maintenant, » dit le comte. A ce moment, s'avança en rampant le capitaine Karl.



11. Le regard froid et cruel, le capitaine Karl saisit le comte au poignet. « Maintenant, vieille crapule, où est ton or ? » demanda-t-il. Le comte se retourna, angoissé. (à suivre)

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Il existe à Ashington, dans le comté d'Essex, une petite église assez délabrée, que l'on nomme l'église du roi Canut. Sa nef mesure 25 pieds de long et son transept 21 pieds. Près du porche, se trouve un cadran solaire en pierre rude, qui a pu y être placé au XIV<sup>e</sup> siècle. Mais l'une des possessions les plus curieuses de l'église est une petite pièce d'argent portant l'effigie de Canut et du comte Godwin, puissant seigneur de l'époque. Tout près de là est le village de Canewdon, ainsi nommé à cause du roi Canut de Danemark qui y avait fait camper ses soldats avant de se mesurer avec les troupes anglaises.

Peu d'années avant la guerre de 1939, la princesse Edmond de Polignac avait donné, à son somptueux hôtel de Reims, un déjeuner qui réunissait une soixantaine de convives et qui présentait une particularité remarquable: tout le long de la table courait un tube de verre où coulait le champagne, et chacun avait devant soi un robinet qui lui permettait de se servir à volonté. Et l'on se moquera après cela des nouveaux riches américains !...

A la fin juin 1951, on a commémoré le centenaire de Mme Jane Dieulafoy, célèbre exploratrice qui connut une popularité légèrement ironique parce qu'elle s'habillait en homme à une époque où le port de la culotte par une femme faisait scandale. Elle affirmait avoir pour son mari, le docteur Dieulafoy, une réelle admiration qu'elle exprimait d'une façon surprenante: — Je ne trouve rien de plus odieux qu'une femme qui jalouse son mari parce qu'il a fait un meilleur mariage qu'elle, disait-elle un jour à une amie.

C'est le 20 janvier 1900 que mourait, à Brantwood, le grand écrivain anglais John Ruskin, à l'âge de 81 ans. On lui attribue cette affirmation qui ne peut que ravir les éditeurs: «Si un livre vaut d'être lu, il vaut d'être acheté.»

On a célébré récemment le centenaire de la plus démocratique des révolutions: celle qui a mis à la portée de tous la chaussure de qualité et de fantaisie. Ce bouleversement industriel fut, au siècle dernier, l'oeuvre d'un jeune industriel suisse, Charles-François Bally qui, en 1851, installe un atelier où l'on fabriquera, en série, des chaussures de luxe.

On trouve parfois une balle enfoncée dans une défense d'éléphant expédiée sur le marché. Mais dans certains cas, ce n'est que par le roulement inégal d'une bille de billard, une fois terminée, que l'on constate la présence d'une balle. On conserve une des ces billes imparfaites, au Musée du Collège royal des Chirurgiens, à Londres.

Le 27 novembre 1942, à 5 h. 30 du matin, dans la rade de Toulon, la flotte française de haute mer se sabordait. Quatre-vingt-dix minutes suffirent pour exécuter l'ordre de destruction lancé du croiseur Strasbourg par l'amiral Jean de Laborde. A 8 heures du soir, soixante et un bateaux, jaugeant 220,000 tonnes, sont détruits.

La toxine du bacille du tétanos est l'un des poisons les plus connus des savants, mais ses réactions varient beaucoup chez les animaux. Ainsi la quantité fatale à un poulet suffit pour tuer 500 chevaux.

Une jeune Australienne de Woodville, Mlle Vera Schintler exécutante, paraît-il, en se jouant le tour de force de pouvoir écrire en même temps deux lettres, une de chaque main, et d'un texte différent. Ce, depuis l'âge de huit ans.

Dans la ville de Providence, pour liquider un stock de Bibles, un libraire décida de les mettre en vente à des prix défiant toute concurrence, avec cette pancarte: «Satan frémit en voyant les bas prix auxquels nous vendons la Bible.»

Saviez-vous que le Pape officiant pontificalement ne se sert pas d'une crosse comme les évêques? — Il se sert de la férule sorte de croix grecque pattée, élevée sur une hampe.

La première mention d'une représentation dramatique à Québec remonte à l'année 1640. Les *Relations des Jésuites* nous rapportent qu'à l'occasion du premier anniversaire du dauphin, qui fut plus tard Louis XIV, le gouverneur de Montmagny fit exécuter une tragi-comédie. Le sieur Martial Piranbe, qui se chargea des répétitions et interpréta le rôle principal, eut, paraît-il, un grand succès.

La Bibliothèque Nationale de France possède, sous le titre de «Livre de Noël», le livre manuscrit ayant appartenu aux rois Charles VIII et Louis XII, dont monogramme ou signature peuvent se lire aux premiers folios, et qui contient, entre autres, les Noëls du Fr. Jehan Tisserand, confesseur d'Anne de Bretagne. Ce religieux est regardé à la fois comme le vrai fondateur du cantique populaire français et comme le premier auteur connu de noëls populaires.

Il y a bientôt vingt ans, un architecte nommé Clough William Ellis, se promenait sur la côte nord-ouest du pays de Galles, à la recherche d'un site approprié à la construction d'un hangar et d'un port d'attache pour son yacht, car il habitait non loin de là. C'est alors que sous le coup de l'enchantement germa dans son esprit l'idée ambitieuse de construire sur ce site de rêve un village de rêve. Ainsi naquit Portmeirion. Qui de nous n'a réussi à meubler patiemment sa maison, voir sa pièce à soi, selon son goût? C'est ainsi qu'a procédé le grand voyageur et le bricoleur averti qu'est Ellis. Il n'a cessé de collectionner des objets inattendus et charmants qui font de chaque coin de ruelle de Portmeirion autant d'étapes à découvertes. La pièce de résistance de ces découvertes est un plafond cintré représentant les douze travaux d'Hercule et transporté d'un château du XVII<sup>e</sup> siècle à la mairie du village. Quant aux maisonnettes, elles sont pour la plupart d'influence méditerranéenne et peintes tantôt de blancs purs, tantôt de chatoyants coloris pastels.



## L'Épreuve du Temps...

L'épreuve du temps est la plus convaincante, la plus décisive. Un produit qui en sort triomphalement, c'est-à-dire un produit qui fait la satisfaction de plusieurs générations et dont la popularité va croissante, est un produit qui s'impose par sa valeur authentique. Voilà précisément ce qu'on peut dire du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE et du FILM. Qu'on regarde autour de soi, qu'on interroge les connaisseurs, qu'on fasse même la comparaison si l'on veut, et on sera d'avis que ces trois publications battent la marche au Canada français pour cette excellente raison qu'elles sont sorties avec le résultat positif de l'épreuve du temps.

## LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

sont donc les trois magazines auxquels tout foyer devrait s'abonner, particulièrement à cette époque de l'année, pour être assuré d'une bonne distraction durant les vacances.

### REMPLEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

LES TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM  
1 an ..... (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI .....	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE .....	1.50	2.00 " " "
<input type="checkbox"/> LE FILM .....	1.00	1.00 " " "

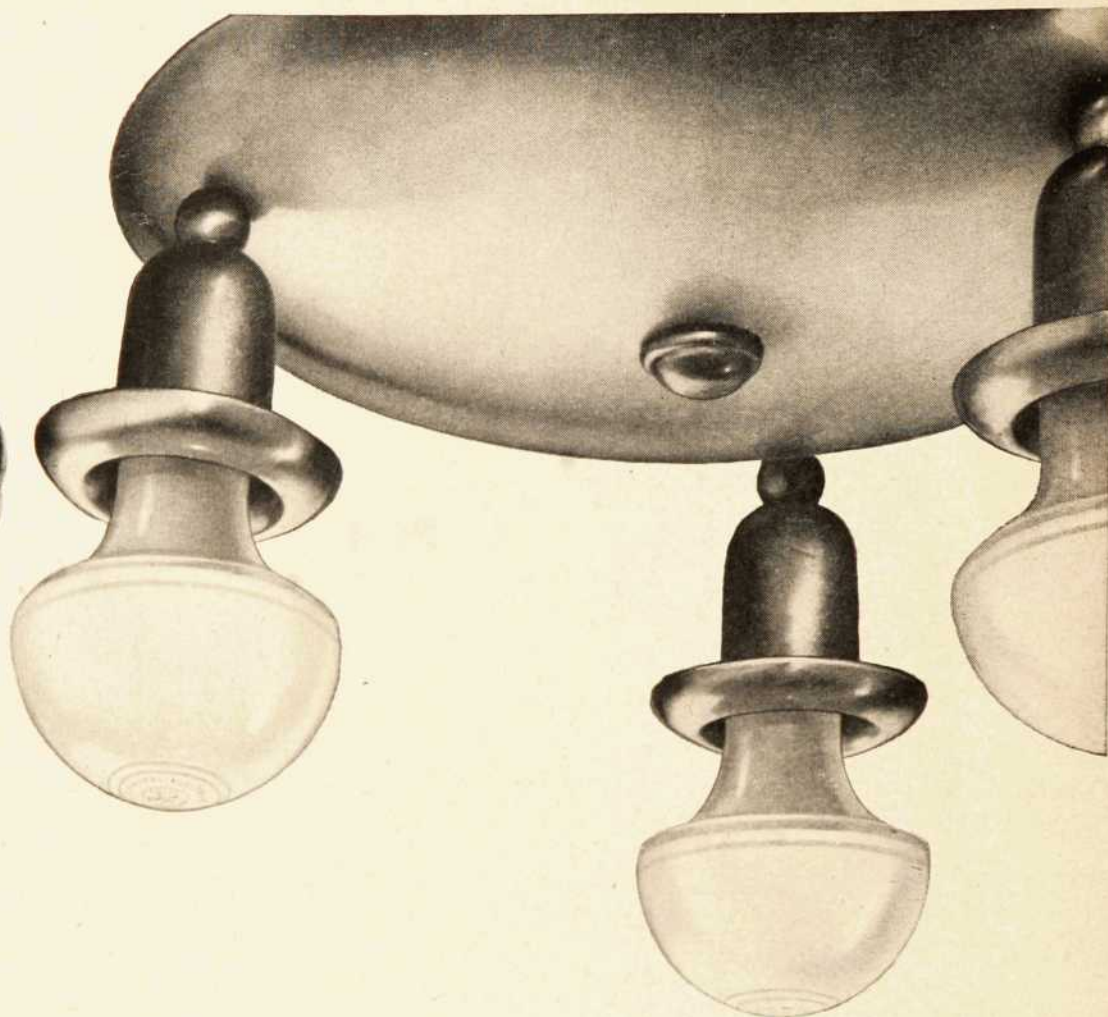
Veillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)  
 IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18



## Ornez vos vieux plafonniers avec ces nouvelles ampoules "Lumi-Bowl" charmantes

# GENERAL ELECTRIC

Enfin . . . voici quelque chose de vraiment inédit en fait d'éclairage décoratif . . . un genre d'ampoule différent . . . les "Lumi-Bowl" qui "parent" avec grâce les plafonniers modernes et moins modernes. Ces nouvelles ampoules confèrent une apparence de "tout neuf" au vivoir, salle à dîner, chambre à coucher, passage, les appareils d'éclairage revêtent un charme tout particulier . . . les pièces et ameublements acquièrent une fraîcheur inouïe.

Enduite d'émail ivoire, les ampoules "Lumi-Bowl" sont conçues de manière à diriger la majeure partie de leur éclat vers le plafond tandis que leur teinte ivoire adoucit et atténue leur clarté descendante.

Voyez votre marchand G-E dès aujourd'hui . . . achetez ces ampoules si différentes pour tous vos appareils d'éclairage . . . remplacez les ampoules nues que vous utilisiez auparavant.



CANADIAN GENERAL ELECTRIC  
LIMITED

Siège social: Toronto — Bureaux de ventes d

MME ERNEST BESNER  
STE MARTHE  
QUE  
28-052-C-21715